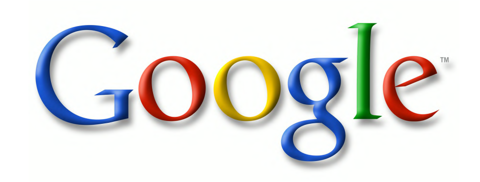
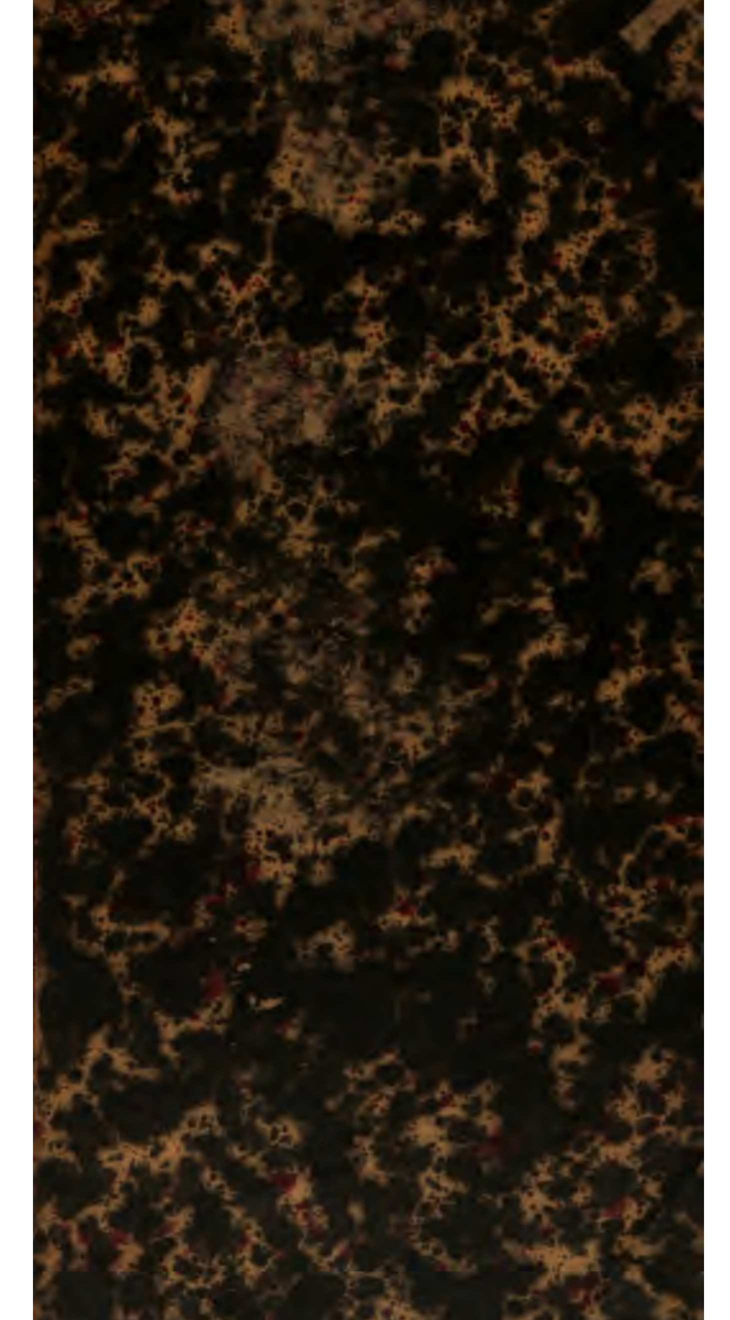
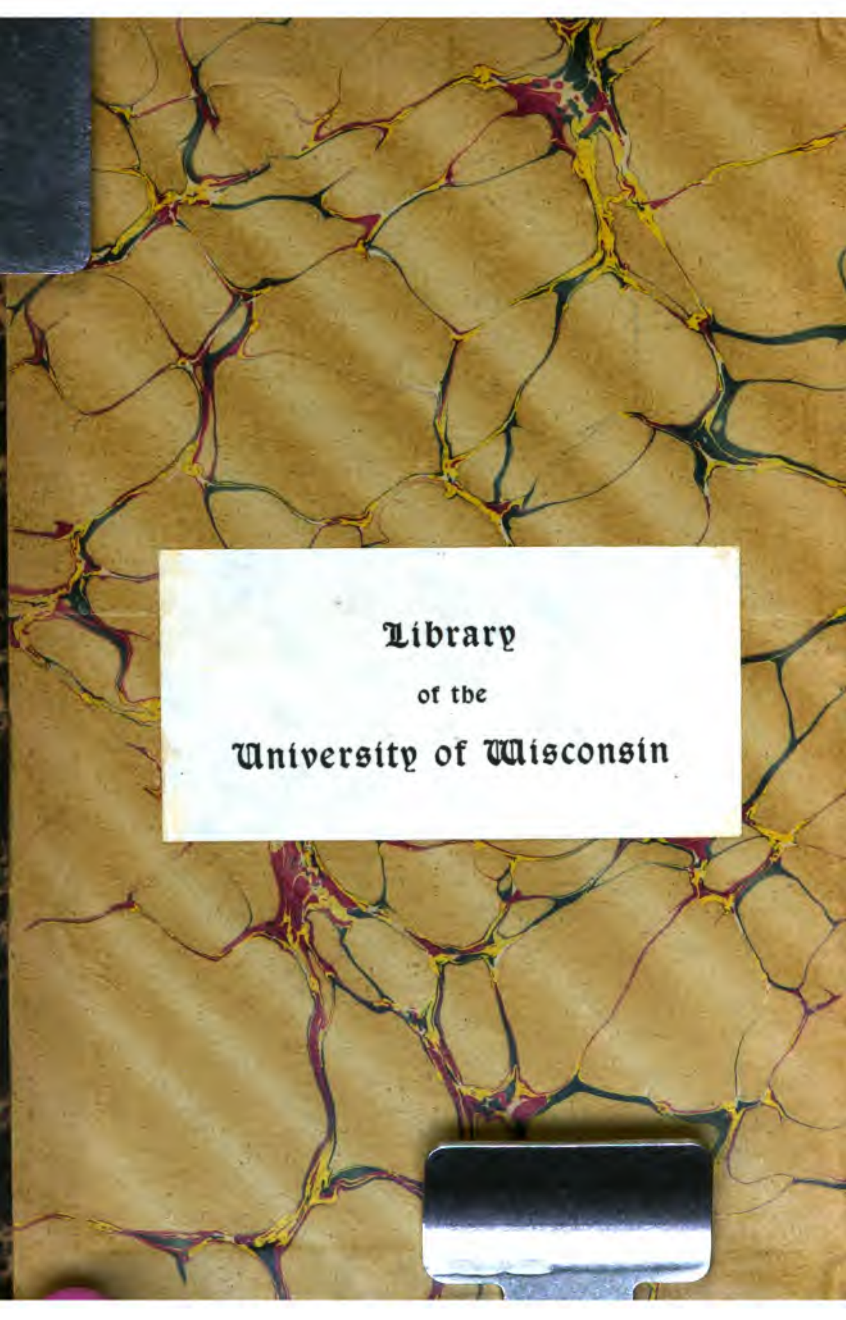

Google




Library
of the
University of Wisconsin



ANALYSTES

ET

ESPRITS SYNTHÉTIQUES

AUTRES OUVRAGES DE M. FR. PAULHAN

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

L'activité mentale et les éléments de l'esprit. 1 vol. in-8° : 10 fr.

Les types intellectuels : esprits logiques et esprits faux. 1 vol. in-8° : 7 fr. 50.

Les caractères. 2e édition augmentée d'une préface nouvelle. 1 vol. in-8° : 5 francs.

Psychologie de l'invention. 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

Les phénomènes affectifs et les lois de leur apparition. *Essai de psychologie générale.* 2e édition, 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

Joseph de Maistre et sa philosophie. 1 vol. in-12 : 2 fr. 50.

La physiologie de l'esprit. 5e édition, refondue. 1 vol. in-32 de la *Bibliothèque utile*, broché, 0 fr. 60; cartonné à l'anglaise : 1 fr.

Le nouveau mysticisme. 1 vol. in-18 : 2 fr. 50.

LIBRAIRIE O. DOIN

La volonté. 1 vol. in-18 : 4 fr.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette.

ANALYSTES

ET

ESPRITS SYNTHÉTIQUES

PAR

FR. PAULHAN

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1902

ANALYSTES

ET

ESPRITS SYNTHÉTIQUES

INTRODUCTION

La vie de l'esprit comporte deux grands mouvements, l'un de décomposition et d'analyse, l'autre d'assimilation et de synthèse. Toutes les impressions qui arrivent par les sens à l'esprit, toutes les idées qui s'éveillent en nous, suggérées par la conversation ou par la lecture, produites par une des formes si variées du fonctionnement de notre intelligence, tous les sentiments, toutes les impressions que peuvent faire naître et conduire à notre connaissance nos relations avec le monde extérieur et nos rapports avec les autres hommes, tous les phénomènes psychiques, en un mot, subissent plus ou moins ces deux opérations inverses. Ils en sont, à quelques égards, les produits, ils en sont l'occasion, ils en seront aussi les facteurs. Plus ou moins finement, plus ou moins minutieusement, ils sont décomposés en des éléments qu'emploient des synthèses nouvelles dirigées

par les idées organisées déjà, par les habitudes intellectuelles déjà prises, par les sentiments qui dominent en nous.

Une vie intellectuelle vraiment normale, parfaitement systématisée, exigerait l'équilibre complet de ces deux grands procédés, qui sont d'ailleurs inséparables l'un de l'autre. L'esprit n'analyserait que pour recomposer, et ne synthétiserait que des éléments convenablement isolés par l'analyse. Il ne faudrait ni analyse inutile que ne suivrait aucune synthèse, ni synthèse hâtive que n'aurait point préparée une assez minutieuse analyse. Ainsi, pour bâtir un palais, il ne faut ni couper et scier des arbres, ni extraire, dégrossir et ciseler des pierres au hasard, ni, d'autre part, employer des troncs bruts et rugueux ou des pierres mal équarries et telles que les donnerait un coup de mine ou le premier travail de l'ouvrier.

Mais cet équilibre n'existe guère dans l'âme humaine, et le rapport des opérations varie très sensiblement d'un esprit à l'autre. Les uns analysent trop, ils taillent bien les pierres, les sculptent même patiemment, et restent impuissants à construire. D'autres synthétisent trop vite, et les matériaux mal dégrossis qu'ils emploient s'adaptent mal ensemble et rendent leurs constructions ruineuses. D'autres, enfin, se rapprochent plus ou moins de l'harmonie. Voilà déjà plusieurs types distincts que nous donne la considération des procédés employés par l'esprit. Pour les bien comprendre, il ne faut pas remarquer seulement les différences des natures psychologiques, mais aussi leur manière de s'accorder avec les exigences de la vie sociale. C'est parfois le défaut d'harmonie, dans un esprit, qui l'adapte à sa fonction. La voûte et l'arc-boutant des églises gothiques font un équilibre avec des forces opposées dont

chacune, prise à part, nuirait à la solidité de l'édifice ou lui serait à peu près inutile. De même, l'unité si imparfaite de nos sociétés est, autant que d'harmonies, faite d'oppositions, de poussées en sens inverse qui se compensent. Et il est sans doute bon, en bien des cas, que la passion de certains esprits pour la synthèse soit complétée par les aptitudes exclusives d'autres esprits pour l'analyse. Ni les uns ni les autres n'ont en eux-mêmes, mais dans l'unité sociale qu'ils tendent à former, leur raison d'être et leur justification. Le fâcheux, c'est qu'ils travaillent souvent bien mal à développer la vie de l'ensemble où ils doivent s'unir.

PREMIÈRE PARTIE

L'ANALYSE ET LES ANALYSTES

CHAPITRE PREMIER

L'ANALYSE

§ 1.

Nécessité de l'analyse.

L'analyse, spontanée et réfléchie, sous les formes différentes et nombreuses qu'elle revêt, consiste essentiellement dans la décomposition d'un phénomène psychique en éléments, souvent susceptibles d'être décomposés à leur tour. Cette opération est évidemment nécessaire. Les impressions des sens nous arrivent à la suite les unes des autres, ou par masses confuses, sans ordre régulier, sans ordre systématique. Surtout elles ne nous arrivent pas dans un ordre approprié à la satisfaction de nos désirs. Une des fonctions de l'esprit est de briser continuellement les associations par contiguïté pour changer l'ordre des éléments agglomérés et les rendre ainsi plus assimilables. Il est extrê-

mement important pour nous de pouvoir dissocier les impressions qui nous arrivent ensemble. S'il nous fallait les conserver dans la confusion où nos sens nous les présentent, si nous ne savions en analyser les données, nous ne nous dépêtrerions jamais et la vie serait impossible. Les idées qui naissent spontanément dans notre esprit et celles qui nous sont communiquées sont mieux ordonnées, mieux arrangées en système. Mais cet ordre et ce système peuvent ne pas convenir à notre esprit et ne répondent presque jamais à tous nos besoins. Il faut encore pouvoir, à l'occasion, les modifier, puis y revenir. De plus, les phénomènes psychiques ainsi produits sont tous composés d'éléments qui peuvent entrer dans des combinaisons très variées, et dont plusieurs au moins nous seront utiles. Pour toutes ces raisons, il faut que l'esprit opère, dans ce qui lui arrive, des distinctions et des divisions ; il faut qu'il sépare les uns des autres des faits qui lui arrivent plus ou moins agglomérés, qu'il isole leurs éléments et les dégage. Il y parvient par le jeu, spontané ou dirigé par la réflexion, des idées, des tendances déjà organisées, des habitudes prises antérieurement, qui trient et isolent, dans les faits nouveaux qui apparaissent, les éléments qui peuvent s'adapter à elles ou les compléter.

Nous voyons déjà la synthèse accompagner l'analyse. Ces deux opérations, en effet, ne sont point entièrement séparables. Il est impossible qu'une analyse s'effectue sans quelque synthèse, et autrement que par une synthèse. Il est impossible aussi qu'une synthèse ne s'accompagne pas de quelque analyse, mais la proportion d'analyse et de synthèse, et le mode de ces opérations varient beaucoup d'une opération à une autre opération, d'un esprit à un autre esprit, et il est au

reste possible de définir la nature spéciale de la synthèse qui accompagne constamment l'analyse la mieux caractérisée.

§ 2.

L'analyse et nos perceptions.

L'analyse intervient partout dans la vie mentale. Et nous commencerons au moins à nous rendre compte de sa nécessité et de ses effets en pensant aux différenciations qu'introduisent l'habitude et l'usage dans nos perceptions mêmes. Regardons du haut d'une montagne une vaste étendue de pays. Si la contrée ne nous est pas familière, nous remarquerons, çà et là, quelque montagne plus haute, quelque pré dont la forme attire nos regards, quelque fleuve dont le ruban brillant force nos yeux à suivre ses détours, puis nous voyons des maisons, des vignes, des prés ou des bois, mais tout cela nous reste à peu près indifférent, nous ne remarquons guère d'une manière appréciable telle maison, tel arbre ou tel champ, si quelque particularité, quelque contraste ne nous pousse à nous y intéresser. Le caractère général du paysage nous frappe plutôt, et c'est une impression d'ensemble que nous éprouvons avec plus ou moins de conscience. L'analyse a commencé à se produire, puisque certains détails nous ont frappés, puisque certains éléments de la sensation ont été isolés par nous, mais elle s'arrête bientôt.

Si nous regardons au contraire un pays connu, déjà parcouru, exploré, habité par nous, l'effet est tout différent. Chaque élévation du sol, chaque dépression, chaque hameau prend une valeur particulière, et s'offre

à nous en se détachant de ce qui l'environne. Nous reconnaissons des maisons isolées, un clocher, un arbre. Une fenêtre même évoque des souvenirs et, dans sa maison, nous la considérons à part. Un toit connu, la couleur rougeâtre d'un champ fraîchement remué se séparent de l'ensemble, acquièrent une valeur propre et comme une existence individuelle. Nos habitudes, nos sentiments, nos souvenirs trient, attirent à eux, et font ressortir chaque détail qu'ils happent au passage et séparent du reste en l'accrochant à un système spécial d'idées et d'impressions. Le paysage n'est plus du tout ou n'est plus seulement une unité simple, il est un ensemble de choses très diverses; l'esprit a instinctivement analysé les données de la perception, et, sans les disjoindre absolument, il les a rendues plus indépendantes, et leur a donné une existence plus spéciale. Parfois même, l'impression de l'ensemble s'affaiblit ou disparaît de la conscience. D'un pays longtemps habité, d'une personne depuis longtemps connue, bien des gens ne peuvent donner les grandes caractéristiques, ils ne se rendent plus compte que des détails. Aussi, toute une classe de nos impressions générales ou de nos idées générales même, au lieu de résulter d'une lente élaboration par l'esprit des apports de l'expérience, est produite au contraire par le premier contact des choses et des gens. Et, peu à peu, nos perceptions et nos idées peuvent devenir, par l'analyse, plus concrètes et plus précises. Mais parfois elles éliminent alors, elles tuent, au lieu de les rectifier et de les corriger, les impressions générales qui les avaient précédées. L'impression qui résulte du rapport de l'ensemble nouveau qui se présente à nous avec les autres ensembles de perceptions auxquels nous sommes habitués, et auxquels nous le comparons instinctive-

ment, est remplacée par l'impression et la perception des rapports qu'ont entre eux les éléments de cet ensemble ou par la considération de ces éléments examinés à part les uns des autres. Et le même travail peut, du reste, recommencer d'une manière analogue, sur les éléments de l'ensemble primitif, composés eux-mêmes d'éléments plus simples.

Toute perception nouvelle reste ainsi relativement indifférenciée. En bien des cas, l'individu n'aperçoit pas ce qui n'a pas de signification pour lui. Une grande part de nos perceptions reste inconnue de nous, confondue dans la masse qui l'entoure. Et cette inconscience est bien différente de celle que produit l'habitude et qui n'empêche nullement l'analyse instinctive et complète des données de la perception, comme l'impression générale primitive diffère à certains égards de l'impression générale produite par la synthèse d'expériences successives nombreuses. Dans le premier cas, l'analyse existe en germe, puisque, si la différenciation n'existe pas pour l'esprit, elle existe au moins, sans être remarquée, dans la sensation. Elle est trop rudimentaire encore pour être perçue. Dans le second cas, au contraire, elle n'est pas remarquée parce qu'elle s'opère trop vite, trop instinctivement et trop complètement, et aussi parce que les synthèses habituelles ne laissent pas aux éléments psychiques le temps d'exister d'une vie séparée et s'en emparent tout de suite. Ni l'homme qui ne sait pas lire la musique, ni le pianiste exercé ne distinguent consciemment chaque note, le premier parce qu'il n'est pas habitué à reconnaître une note comme différente d'une autre, parce que les dissemblances qu'il sent confusément entre elles ne représentent rien à ses yeux et qu'il ne peut les apprécier très vite, le second, au contraire, parce qu'il les appré-

cie trop vite pour les remarquer et que les notes, dès qu'elles sont perçues par lui, sont englobées dans des systèmes de représentations et de mouvements très bien coordonnés déjà. Mais l'analyse jadis opérée par lui rend beaucoup plus aisé le retour de la distinction volontaire et de l'analyse consciente. Les systèmes psychiques ne sont pas encore assez étroitement serrés pour qu'il ne soit assez facile à l'esprit, s'il le désire, d'en isoler les éléments.

La cécité psychique et la cécité verbale sont encore de bonnes occasions de comprendre comment s'est faite l'analyse de la perception en montrant comment elle ne se fait plus. Dans la cécité psychique, le malade a perdu le sens des objets qu'il perçoit, il ne les reconnaît plus, il n'en sait plus l'usage. La perception où l'analyse est impossible devient analogue, à certains égards, à celle de l'individu qui n'avait vu ni connu déjà ce qu'il a sous les yeux. Dans la cécité verbale, le malade voit bien les lettres, mais il ne les reconnaît pas. Il ignore quels sons et quels sens s'y rattachent. Sa perception se rapproche de celle de l'illettré. Il ne peut l'analyser instinctivement et rapidement. Il lui faudrait, pour y parvenir, un long travail. Il peut, par exemple, recopier des lettres, comme le ferait quelqu'un qui ne saurait pas lire, comme il copierait lui-même un dessin quelconque. C'est du moins ainsi qu'on peut interpréter certains cas, car dans plusieurs observations on relèverait au contraire une incapacité de synthèse; le malade, par exemple, reconnaît les lettres séparées et ne sait pas former les mots. Ceci, du reste, ne doit pas nous surprendre, et il n'y a pas entre ces divers cas l'opposition qu'on pourrait croire. Si l'on y regarde de près, on s'aperçoit bien que, dans les premiers, ce qui rend l'analyse impossible ou ce qui manifeste cette

impossibilité, c'est encore l'impossibilité d'une synthèse, la synthèse qui unit la perception des lettres à des images de sons ou aux idées qui constituent un sens, car, comme nous le verrons, la synthèse est indispensable à l'analyse.

De même, regardons un livre imprimé en sanscrit. Si nous ignorons cette langue, nous aurons une vague perception de jolies arabesques développées sous des barres horizontales, mais nous distinguerons mal ces arabesques les unes des autres. Si nous entendons parler une langue inconnue, nous ne pouvons presque pas en analyser les sons et notre perception reste confuse, indistincte, nous n'en gardons qu'un vague souvenir, nous ne pourrions la reproduire. L'individu sans culture musicale qui écoute un orchestre ne peut, non plus, analyser les différentes notes des accords, ni les timbres des différents instruments. Beaucoup de gens pensent, dit-on, que les instruments jouent tous à l'unisson, tout au moins ne se doutent-ils pas, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, qu'ils font entendre des notes différentes et ne perçoivent-ils pas distinctement ces notes. Et sans doute s'ils ne voyaient pas la forme des différents instruments, s'ils n'avaient pas l'orchestre sous les yeux, ils n'auraient pas l'idée non plus de la variété des appareils producteurs du son et attribueraient confusément celui-ci à une cause unique. Au reste, on sait qu'il n'est pas facile de distinguer les sons harmoniques, et qu'il a fallu un temps bien long pour analyser le timbre des sons et en reconnaître la vraie nature. Un apprentissage prolongé nous permet seul de décomposer nos perceptions, ou bien une organisation innée très spéciale. Les impressions des aveugles-nés lorsqu'ils commencent à voir, leurs tâtonnements pour distinguer les objets

et les situer à des places différentes, avec exactitude, peuvent nous donner encore des exemples de l'analyse progressive des données de la perception.

§ 3.

Les caractères principaux de l'analyse.

Il nous faut remarquer ici déjà deux caractères principaux de l'analyse. Nous les retrouverons toujours et partout.

D'abord, l'analyse consiste à donner une existence propre à des éléments qui se confondaient, auparavant, dans un ensemble plus ou moins bien ordonné. Analyser une perception, c'est considérer à part les éléments qui la composent, soit qu'on sépare les uns des autres des éléments concrets, comme cela arrive lorsque, par exemple, on remarque, les unes après les autres, les diverses parties d'un paysage, soit que l'on sépare, au contraire, des caractères qui ne peuvent exister naturellement qu'unis l'un à l'autre dans la perception, et que l'on considère, par exemple, à part l'une de l'autre la couleur et la forme. C'est ce genre d'analyse qui s'appelle plus spécialement l'abstraction. L'analyse concrète et l'analyse abstraite peuvent prendre des formes très variées; de la distinction et de la reconnaissance de deux villages voisins à l'analyse du timbre d'un violon, ou à la formation de l'idée abstraite de couleur rouge ou de forme elliptique, il y a certainement très loin. Mais je ne puis m'attarder ici à classer les principales formes de l'analyse, ni à montrer comment l'analyse même les rattache toutes à une forme générale unique.

Le second caractère sur lequel je dois insister, c'est que l'analyse est forcément suivie d'une synthèse, ou, pour parler plus exactement, qu'elle ne peut être opérée que par une synthèse. Si un élément d'une sensation est extrait de cette sensation, ce n'est que par son entrée dans un système d'idées, d'images et d'impressions qui se l'assimile. Décomposer un mot en lettres, décomposer la perception d'une vaste étendue de terrain en ses diverses parties, c'est rattacher chacun des éléments ainsi isolés à un système d'idées, d'images, de sentiments; c'est nommer les lettres, les reconnaître, c'est-à-dire les associer à des vieilles images, à des habitudes mentales acquises déjà; c'est aussi nommer un village, une rivière, un coteau; c'est évoquer des promenades, des souvenirs divers, des impressions de lassitude ou de brise rafraîchissante. Les éléments déliés ne restent pas isolés. Comment le pourraient-ils? Ils s'associent à d'autres, et c'est même parce qu'ils s'unissent à d'autres, qu'ils se séparent dans une certaine mesure de ceux qui les accompagnaient. Nous retrouverons un peu plus loin l'occasion de parler de cette loi, mais il faut remarquer déjà que, au point de vue de la psychologie générale, l'analyse consciente est un passage entre la perception brute dans laquelle les éléments passent inaperçus et diverses synthèses systématiques où les éléments dégagés s'enchaînent de nouveau et finissent par perdre encore leur existence propre.

§ 4.

Images et idées.

A propos des images et des idées, nous faisons des constatations analogues aux précédentes. Les images sont déjà le produit d'une analyse. Le passage de la perception à l'image ne consiste pas en un simple affaiblissement, mais comporte un certain nombre de dissociations et d'associations. L'image ne reproduit généralement qu'un fragment de la perception. Elle n'en reproduit guère qu'une partie isolée, et généralement même dans le fragment conservé certaines qualités s'atténuent ou disparaissent. La double forme d'analyse que j'ai signalée plus haut se manifeste donc à quelque degré dans la genèse de l'image. Selon les individus, selon leur puissance d'évocation, selon le développement de leur faculté d'abstraire, selon les circonstances aussi, cette analyse est poussée plus ou moins loin, mais elle existe toujours plus ou moins quand l'image, ce qui est le cas général et probablement universel, ne reproduit pas absolument tous les caractères de la perception avec une intensité absolument égale.

De plus, les images s'analysent à peu près comme les perceptions quand cela est utile, quand il se rencontre des systèmes psychiques capables de profiter de quelques éléments, et qui, pour se les associer, les séparent plus ou moins des autres. Ainsi, nous isolons les images du souvenir, nous brisons continuellement la chaîne de la contiguïté qui les rattache, dans chaque image même nous isolons et nous trions les éléments

utilisables. La vie de l'imagination, la création des images nouvelles est fondée tout entière sur cette analyse des matériaux qu'ont laissés en nous les sensations et les perceptions. Il suffit de rappeler comment l'inventeur combine les éléments empruntés à son expérience personnelle ou aux faits qu'il a pu connaître indirectement. Mais toutes les images qui constamment s'ébauchent ou s'achèvent en nous supposent ce travail de décomposition sans lequel la recomposition ne pourrait s'effectuer convenablement. Toutes nos rêveries, tous les jeux de notre imagination, tous nos projets pour l'avenir comme tous nos rappels du passé en profitent également, et ne se font que par la combinaison d'éléments psychiques, d'images, de fragments de perceptions, d'impressions, etc., plus ou moins isolés de ceux qui les accompagnèrent jadis. Et comme les images ne restent jamais en repos, absolument identiques à elles-mêmes, mais se déforment et se transforment sans cesse, on peut conclure que le travail d'analyse, comme le travail de synthèse, se poursuit continuellement dans la vie de l'imagination.

La formation d'idées plus purement logiques implique aussi la désagrégation des images. Une analyse instinctive et sans fin décompose les perceptions, les souvenirs, les images, et donne leurs éléments aux idées dominantes, aux tendances directrices qui s'en enrichissent et souvent s'en servent pour se transformer. C'est par ces décompositions que se créent les idées nouvelles, comme c'est par elles que se transforment les anciennes. Et ces idées nouvelles naissent comme les images par la combinaison d'éléments dissociés de perceptions ou d'images. Une idée ancienne les unit et change par cette combinaison au point de disparaître, ou peut-être, en certains cas, paraissent-ils se combiner spontanément,

s'attirer l'un l'autre et créer ainsi un être psychique nouveau[1].

Le rôle de l'analyse est à peu près, dans la vie de l'idée, ce qu'il est dans la vie de l'image. L'image et l'idée, d'ailleurs, ne se distinguent pas très nettement. Aussi les lois de la psychologie générale se vérifient-elles à peu près dans les idées comme dans les images et dans les images comme dans les perceptions, qui diffèrent des images ainsi que celles-ci diffèrent des idées. Il suffira, pour montrer ici, en gros, ce rôle de l'analyse, de rapprocher la lecture d'un livre scientifique ou philosophique, de la vision d'un paysage que je prenais tout à l'heure pour exemple. Un ensemble d'idées fait, en somme, sur l'esprit qui ne les connaît pas encore, l'impression que produit un ensemble de perceptions. L'esprit en est un peu ahuri. Il prend, s'il en est capable, une vague connaissance de l'ensemble, en tout cas, il en reçoit une impression plus ou moins forte. Çà et là, aussi, il remarque un détail qui le frappe par son pittoresque, par son étrangeté, et qui, par réaction, attire l'attention sur lui, ou bien, au contraire, qui aura trouvé dans les préoccupations antérieures et dans les habitudes acquises quelque rameau où s'accrocher, échapper à l'oubli, et se maintenir hors du chaos d'impressions imprécises qui l'entourent. Il y a là, déjà, un choix, une séparation des éléments, à peine le commencement d'une analyse bien grossière et rudimentaire encore. L'attitude de l'esprit y est tout à fait analogue à celle qu'il prenait par la vision d'un vaste paysage encore inconnu devant lequel il éprouvait une vague impression d'ensemble et où il ne remarquait

1. Voir, pour la création des images et des idées, ma *Psychologie de l'invention*.

que quelques détails, pour des raisons analogues à celles qui lui font remarquer quelques idées. Et de même que dans un paysage connu, au contraire (mais pas trop souvent regardé), les détails ressortent vivement, si l'esprit est habitué aux sujets que traite l'ouvrage étudié, immédiatement, instinctivement, l'analyse s'opérera avec beaucoup plus de minutie. Chaque partie de l'ouvrage, chaque chapitre, un grand nombre de propositions séparées seront remarquées, tirées de l'ensemble, contrôlées et critiquées.

Elles éveillent, en effet, des systèmes d'idées et deviennent le point de départ d'une petite cristallisation nouvelle qui pourra trouver sa place dans un ensemble déjà coordonné. L'idée d'ensemble devra (cela n'arrive pas toujours) prendre encore plus de précision, de richesse et de netteté, mais en même temps les détails acquièrent dans l'esprit une sorte de vie individuelle et ils pourront exister séparés de ce qui les accompagnait à leur entrée dans notre vie mentale.

La vie de l'intelligence, en se développant dans un sens déterminé, comporte toujours cette analyse, plus ou moins poussée, plus ou moins étendue, à la fin de laquelle on n'arrive jamais. Connaître un livre, connaître un sujet, c'est toujours, dans une certaine mesure, apprendre à extraire d'un bloc qui nous est donné, des parcelles variées dont nous aurons à nous servir, c'est toujours détacher d'un ensemble déjà formé des éléments sur lesquels notre esprit travaillera. Ce n'est là, à coup sûr, qu'une partie du processus, mais c'est une partie essentielle.

Nous la retrouvons partout dans la vie de l'intelligence comme dans la vie de l'imagination. Qu'il s'agisse de former nos idées ou bien de les combiner, de les transformer ou de les synthétiser en croyances, en rai-

sonnements, en jugements, l'analyse intervient plus ou moins, mais elle intervient sans cesse. Porter un jugement sur un homme, dire par exemple : Socrate est mortel, c'est extraire de l'ensemble qu'est cet homme, une de ces qualités et la mettre tout particulièrement en lumière. Pour faire une théorie de l'hérédité, je suppose, ou de l'imagination, il faut extraire de l'expérience, de nos perceptions, de nos souvenirs, de nos idées, un certain nombre de caractères généraux plus ou moins abstraits, il faut aussi les coordonner et les rattacher l'un à l'autre, mais c'est un autre côté de la question que j'ai examiné ailleurs et sur lequel je ne reviens pas ici. Tous les phénomènes intellectuels ne peuvent ainsi se produire que par une incessante trituration, par une décomposition constante des perceptions, des images et des idées.

§ 5.

La dissociation mentale et les phénomènes affectifs.

Je m'occupe surtout, dans cette étude, de la vie intellectuelle. Mais la vie intellectuelle et la vie affective se mêlent au point qu'on ne saurait sans inconvénients négliger tout à fait l'une quand on parle de l'autre. Et il n'est sans doute pas inutile de faire remarquer ici brièvement que l'analyse n'est pas moins nécessaire au sentiment qu'à la pensée. Peut-être même, bien que l'opinion contraire paraisse sans doute plus vraisemblable au premier abord, est-elle plus nette dans le domaine du sentiment. Rappelons-nous seulement qu'il ne s'agit pas ici d'une analyse méthodique et for-

cément voulue, mais d'une simple décomposition des phénomènes psychiques qui peut être très spontanée et souvent inconsciente ou méconnue.

On peut remarquer tout d'abord que les sentiments sont généralement accompagnés de phénomènes intellectuels, et que par là ils impliquent toujours quelque analyse. Mais à les considérer en eux-mêmes, le fait ne devient que plus évident. Le phénomène affectif est dû à une synthèse mentale qui s'accomplit avec quelque peine, qui est en même temps provoquée par une force relativement considérable, et gênée, arrêtée, troublée, dans une mesure très variable, par d'autres forces [1]. Ces résistances sont très généralement dues précisément à la difficulté de l'analyse, ce trouble sans lequel le caractère affectif du phénomène ne se marquerait pas, provient de ce que le phénomène affectif exige une dissociation, une analyse de phénomènes intimement unis jusqu'alors et qui se séparent difficilement. C'est au moins ce qui semble se produire dans les cas où nous pouvons suffisamment connaître et comprendre le phénomène. Ainsi, par exemple, la perte d'une personne qui nous est chère implique non point la dissociation théorique, mais la dissociation réelle et pratique d'une immense quantité d'habitudes, de croyances, d'idées, de sentiments. Tous les liens qui l'unissaient réellement à notre vie sont rompus. Ils subsistent dans certaines images, dans certaines idées, mais sous une forme différente. Un plaisir même ne va pas sans quelque déchirement, sans quelque dissociation. Le plaisir d'aller habiter un appartement plus agréable, par exemple, suppose la rupture de bien des habitudes, la dissociation d'une immense quantité de phénomènes.

1. Voir *L'Activité mentale et les Phénomènes affectifs*.

Sans doute l'analyse ne prend pas ici tout à fait le même aspect que dans les opérations intellectuelles. Ses rapports avec les synthèses qui la provoquent, l'accompagnent ou la suivent sont un peu différents. Mais au fond, nous retrouvons pourtant ce même phénomène de dissociation des éléments d'un système psychique (perception, idée, habitude, sentiment) qui est le caractère essentiel de l'analyse et qui, diversement utilisé, diversement employé par l'esprit, devient le point de départ de faits bien différents. Par exemple, les déchirements qui accompagnent la rupture d'une affection, en même temps qu'ils produisent des phénomènes affectifs intenses, peuvent devenir l'occasion d'une analyse intellectuelle. Ils peuvent servir à faire bien mieux comprendre la nature de l'affection, à mieux en reconnaître les différents éléments, ils peuvent être observés en eux-mêmes, pour le simple plaisir de l'observation, ils peuvent encore être le premier germe d'une œuvre d'art où l'auteur s'occupera à se disséquer l'âme, à noter les fines nuances de la désagrégation mentale dont il a souffert.

Si nous abordions la question en considérant le caractère agréable ou désagréable des émotions et des sentiments nous serions amenés, je pense, aux mêmes conclusions, ces caractères sont dus précisément aux proportions différentes de la désorganisation et de l'organisation qui s'effectuent à un moment donné, avec une intensité et une rapidité suffisantes dans notre esprit. L'organisation l'emporte dans les cas de plaisir, et la désorganisation dans les cas de douleur. Mais quelle que soit la proportion des deux éléments, ils subsistent toujours l'un et l'autre. Et cette désorganisation mentale, c'est toujours, parfois avec une intensité qui peut tendre à nous en faire oublier le caractère, la disso-

ciation des éléments psychiques qui constitue la base de l'analyse.

§ 6.

Analyse et vie consciente.

Trouvant partout l'analyse dans la vie de l'esprit, nous pouvons, peut-être, la rattacher plus intimement à ce qu'elle a de plus général.

Nous la rattacherons tout d'abord à la conscience. La conscience, pour les mêmes raisons que l'attention et que les phénomènes affectifs qui en sont la forme la plus intense implique toujours la dissociation des phénomènes et la mise en évidence de quelques-uns d'entre eux aux dépens des autres. Avoir conscience d'un fait interne quelconque, c'est le tirer à part, c'est le séparer jusqu'à un certain point de l'innombrable quantité de phénomènes psycho-physiologiques qui naissent et se développent sans cesse en nous. De même que l'attention implique une analyse, un choix parmi les faits conscients, la conscience elle-même implique une analyse, un choix parmi l'ensemble général des phénomènes psycho-organiques. De cet ensemble de phénomènes un petit nombre seulement peut parvenir à la conscience, comme un petit nombre seulement des phénomènes extérieurs parvient à nos sens. Et ceux qui y parviennent s'isolent forcément un peu, se séparent par cela même des autres, et provoquent cette petite synthèse qui accompagne ou plutôt qui constitue la perception du sens intime comme toutes les autres perceptions.

La conscience est un minimum d'attention. Quand je

dirige mon attention sur un point, je ne vois plus distinctement ce qui l'entoure, qu'il s'agisse d'un objet matériel ou d'un élément psychologique. Le fragment de réalité qui fixe ainsi mon attention est séparé du reste. De même, quand je prends conscience d'un fait intérieur quelconque, je le distingue au moins implicitement de ce qui l'entoure. Si pendant l'accomplissement machinal d'un acte habituel, une particularité quelconque rend consciente une partie de cet acte, elle ressort immédiatement sur le reste de l'acte, elle entre dans des synthèses spéciales, elle est appréciée, reconnue, elle éveille des idées, des impressions, et ces synthèses spéciales laissent en dehors d'elles bien des éléments qui lui étaient associés d'abord. Elles la mettent à part, et la conscience qui consiste essentiellement en ces synthèses ne peut avoir lieu sans cette dissociation, sans cette analyse.

§ 7.

Analyse et vie mentale en général, analyse et inhibition.

Mais la conscience n'est pas un caractère absolument général de la vie mentale et il nous faut aller plus loin encore si l'analyse est un fait essentiel. C'est ce que nous pouvons faire, à mon avis, en rattachant l'analyse aux grandes lois de l'esprit.

A ce point de vue, l'analyse nous apparaît comme une forme particulière de cette inhibition qui accompagne constamment, comme je l'ai montré ailleurs, l'association systématique, et qui en est, pour ainsi dire, l'envers. Ce n'est pas que l'analyse soit sans rap-

ports avec l'association elle-même, loin de là. Nous avons déjà eu l'occasion d'indiquer qu'elle implique des synthèses. Cette étroite alliance, sur laquelle nous reviendrons plus en détail, de l'analyse et de la synthèse, c'est l'union indissoluble de l'association systématique et de l'inhibition Mais, à la considérer en elle-même et directement, l'analyse est un cas d'inhibition.

Isoler un élément d'un phénomène, en effet, faire un choix dans un ensemble, c'est écarter un certain nombre de fragments de cet ensemble pour en retenir un. C'est toujours ainsi que les choses se passent dans l'analyse. Quand je sépare un caractère quelconque d'une perception, la couleur par exemple, de la ligne, ou quand j'isole un fragment concret parmi beaucoup d'autres, quand je remarque une fenêtre sur la façade d'un palais, je fais entrer cet élément ainsi isolé dans des synthèses d'où les autres sont exclus, et par là même ils sont relativement inhibés, arrêtés dans leur développement. C'est ce qui arrive dans les cas d'analyse incomplète. Si l'analyse devient complète, ou à peu près, chacun des éléments est ainsi successivement isolé, tandis que les autres sont inhibés, exclus successivement des nouvelles synthèses qui se forment.

Si toute analyse implique ainsi une inhibition, il est facile de montrer que toute inhibition implique également une analyse. L'inhibition établit en effet forcément une opposition, une contradiction, par conséquent une séparation entre ce qui est admis et ce qui est rejeté par l'esprit. Et comme l'esprit ne peut rejeter, arrêter que ce qu'il a déjà admis en partie, et sous certains rapports, il y a forcément analyse quand une inhibition se produit. Quand une impression, une idée, un sentiment, un fait psychologique quelconque ou

une cause qui tend à le produire est combattu, arrêté et même éliminé ensuite, il a été accepté dans une certaine mesure et au moins à certains égards. Ce n'est qu'après l'avoir un peu subi, c'est-à-dire après s'être partiellement adapté à lui que l'esprit peut réagir et le combattre. Cette adaptation partielle est une condition favorable à l'analyse, elle est même, semble-t-il, nécessaire et suffisante pour en produire au moins une ébauche. Si un sentiment pouvait envahir absolument notre esprit et le diriger, il n'y aurait pas de raison pour qu'il fût analysé; de même pour une croyance qui, par hypothèse, dirigerait absolument la pensée, et ne laisserait rien à désirer, c'est-à-dire ne rencontrerait absolument aucune opposition, ne laisserait aucune imperfection dans le mécanisme intellectuel. On peut remarquer que, en fait, ceux qui analysent surtout leurs croyances, ce sont ceux qui doutent, ou bien ceux qui veulent repousser les objections d'autrui, représentées en eux-mêmes par les images, les idées, les impressions que ces objections leur suggèrent, ou encore ceux qui veulent approfondir de plus en plus une croyance qu'ils jugent vraie mais dont ils se trouvent insuffisamment pénétrés, qu'ils ne possèdent pas encore assez, à leur gré, dans tous ses détails, ou dont ils espèrent que les conséquences satisferont des désirs encore incomplètement satisfaits. Dans tous ces cas, nous trouvons toujours une imperfection, c'est-à-dire un obstacle, sinon une opposition directe.

Voilà donc, à mon sens, l'analyse sous ses formes les plus frustes et les plus rudimentaires, comme sous ses formes les plus élevées et les mieux différenciées rattachée aux conditions les plus essentielles de la vie de l'esprit. Nous reviendrons maintenant au rôle de l'analyse dans les phénomènes intellectuels.

§ 8.

Le système analyseur.

L'analyse mentale a pour facteurs essentiels l'organisation acquise, les systèmes psychiques déjà formés et qui décomposent les nouveaux phénomènes avec lesquels ils entrent en rapport. Quel que soit le genre de synthèse qu'ils produisent et qui détermine l'analyse, puisqu'un élément ne peut être isolé d'un système psychique que par son entrée dans un autre, cette synthèse suppose une organisation déjà formée, des systèmes constitués et peut-être très imparfaits encore. Souvent, au reste, la synthèse nouvelle qui s'opère par la combinaison d'un élément, d'une perception ou d'une image avec des systèmes existant déjà, ou avec un élément extrait d'un de ces systèmes, est si différente de ce qui l'a précédée qu'elle constitue une véritable création. Il se peut en effet que des éléments aient une affinité réciproque assez vive pour s'associer en se dégageant simultanément de synthèses antérieures, de façon à former une synthèse nouvelle, et sans qu'on puisse dire que c'est tel élément plutôt que tel autre qui a déterminé l'analyse et la systématisation corrélative. L'utilité de l'organisation acquise est, en ce cas, la même que celle de l'état nouveau. L'une et l'autre contenaient des éléments qui rompent à la fois par une sorte d'analyse réciproque, laquelle est en quelque manière l'envers de leur union, leurs associations primitives.

Mais souvent aussi l'analyse est due à l'influence prépondérante d'une idée, d'une habitude mentale, et

l'on voit se former, se développer peu à peu un réactif puissant, un système analyseur, une tendance à procéder constamment à des analyses semblables qui se reproduisent dès que les circonstances le permettent. Quelques personnes naissent avec une aptitude particulière et parfois considérable à distinguer les éléments de leurs sensations, à décomposer les idées. On peut apercevoir d'assez bonne heure cette disposition et distinguer si un enfant manifeste des dispositions à abstraire, à remarquer les sensations plus simples que renferme l'ensemble d'une perception, à reconnaître, par exemple, des goûts associés à d'autres et plus ou moins dissimulés par la combinaison, à apprécier le timbre ou la hauteur d'un son. Mais l'expérience et l'usage développent beaucoup de pareilles qualités en créant, en développant, en affinant ou en épurant les systèmes psychiques qui sauront arrêter au passage les éléments qui leur conviennent, comme un aimant isole la limaille de fer des poussières auxquelles elle peut être mélangée.

Pour apprendre à distinguer, dans une note donnée par un instrument, les harmoniques du son fondamental, on recommande de faire entendre, avant le son composé, l'harmonique que l'on veut retrouver. On crée ainsi une sorte d'attitude de l'esprit, une habitude, une manière d'être qui persiste quelques instants et produit une tendance qui, le cas échéant, analysera la perception en s'emparant d'un de ses éléments. C'est là un des modes les plus fréquents de la formation des systèmes analyseurs. Une fois qu'une habitude s'est formée sur des bases précises, une fois qu'un système psychique s'est étroitement associé un élément quelconque, un fragment de perception ou d'idée, il saura le retrouver aisément partout et s'en

emparer sans peine en l'isolant des autres phénomènes avec lesquels il le rencontre

Il n'est pas toujours possible de faire dans la formation du sens critique la part des dispositions naturelles et celle de l'expérience individuelle, mais l'on peut constater que l'expérience développe très rapidement certains esprits, tandis que d'autres n'acquièrent qu'avec peine une médiocre routine. Par l'effet des deux forces agissant dans le même sens certaines personnes arrivent à être de véritables éléments très sensibles d'analyse spéciale. Tels les musiciens qui reconnaissent instantanément les harmoniques d'un son qu'ils entendent, ou peuvent en déterminer la hauteur avec précision, tel le gourmet qui distingue assez bien les qualités d'un vin pour en dire l'âge et le cru, tel le médecin qui sait discerner dans un ensemble confus de phénomènes un ou deux symptômes significatifs, le lettré qui reconnait immédiatement une mauvaise rime, une assonance fâcheuse, un procédé littéraire, le logicien qui est frappé sur le champ par un point défectueux dans un raisonnement, tels tous ceux qui savent isoler, par la pensée, des éléments quelconques de la réalité qui passent en général inaperçus, englobés dans la masse qui les emporte. Il n'y a guère sans une semblable faculté, de supériorité intellectuelle.

Même quand le système analyseur n'arrive pas à se constituer, il s'ébauche. Il en naît ainsi en nous des quantités considérables qui se développent plus ou moins, et, à vrai dire, tout phénomène psychique, par cela même qu'il est un système, peut, dans certaines conditions, extraire d'autres ensembles, pour se les assimiler, les éléments dont il peut avoir besoin. Il suffit parfois pour produire un système analyseur, un réactif

spécial, d'un hasard qui fixe un jour, sans cause régulière et sans motif appréciable, notre attention sur un point. Une fois perçu et adopté, le fragment d'idée ou de perception a fait partie intégrante et spéciale d'un système, et lorsqu'il se représentera dans l'esprit il pourra être utilisé encore. La tendance à le reconnaître et à le distinguer est dès maintenant préparée. Une répétition la fortifiera, des répétitions nombreuses la fixeront. Peu à peu, grâce aux innombrables expériences de la vie, nous pouvons acquérir, si la souplesse d'esprit ne nous manque pas trop, comme une série de cadres où viennent se ranger spontanément, presque mécaniquement, des catégories d'éléments extraites de nos perceptions, de nos idées ou de nos sentiments. L'exercice et l'artifice, la méthode et la volonté suppléent même dans une certaine mesure à la pauvreté de la nature, mais la vie mentale garde toujours en ce cas quelque chose de sec et d'étriqué.

§ 9.

Utilités spéciales de l'analyse.

Quoique l'analyse soit, à quelques égards, nécessaire à tout acte mental, son importance est surtout considérable dans certaines opérations. Ce sont celles-là que nous verrons surtout dominer chez les esprits analyseurs à qui manque le pouvoir de synthèse. L'observation, l'habitude de remarquer les détails repose essentiellement sur l'analyse. De même, pour une bonne part, la faculté de comprendre la pensée des autres. La mémoire, surtout la mémoire organisée qui suppose la désagrégation des impressions et des idées,

est encore fondée sur l'analyse; il en est de même pour la critique, l'appréciation détaillée et raisonnée d'une œuvre d'art, de science ou de philosophie. Certaines qualités de l'esprit et même du caractère impliquent encore à un assez haut degré la faculté d'analyse, par exemple la finesse, la délicatesse, l'hésitation souvent, l'esprit de scepticisme ou de minutie. Nous les retrouverons en étudiant les types d'analystes. Il me suffit de les indiquer ici bien incomplètement. D'autres qualités, au contraire, et d'autres opérations, tout en supposant l'analyse, font prédominer la synthèse. L'invention par exemple, la puissance créatrice, l'aptitude à coordonner des séries de raisonnements, à grouper dans une même loi des masses de faits, la fougue, l'ampleur du caractère et de l'esprit.

§ 10.

La synthèse qui accompagne l'analyse. — L'analyse et le jeu indépendant des éléments psychiques. — La caractéristique des analystes.

Dans tous les phénomènes qui peuvent se présenter, nous retrouvons à côté de l'analyse la synthèse active qui l'utilise ou qui la rend possible et même qui la produit. J'ai dû signaler déjà le fait et sa généralité, il faut maintenant préciser un peu mieux la nature essentielle de la synthèse analytique, si je puis dire ainsi. J'entends par là ce minimum de synthèse qui accompagne toute décomposition mentale.

Lorsque des éléments psychiques sont dissociés, en effet, il n'est pas possible qu'ils restent absolument isolés dans l'esprit, sans connexion avec le reste. Il

faut donc, pour qu'ils puissent vivre même d'une vie aussi indépendante que possible, qu'ils soient cependant rattachés à quelques idées, à quelques sentiments, à quelques phénomènes psychiques. Cette synthèse analytique est caractérisée naturellement par le fait qu'elle ne se produit qu'avec des matériaux empruntés par elle à d'autres synthèses, mais aussi que le système qu'elle crée n'a nécessairement rien de définitif ni même de solide. Il doit au contraire rester souple, permettre surtout à l'élément isolé de garder sa vie indépendante, ne pas la modifier, autant que cela est possible, et le laisser ainsi subsister jusqu'à ce qu'il puisse entrer dans une combinaison mentale définie, jusqu'à ce qu'un système assez important et assez bien organisé soit prêt pour le recevoir. C'est l'existence de cette synthèse analytique, discrète et provisoire, qui séparera nettement les analystes des esprits synthétiques, elle en est le caractère différentiel. Chez les esprits synthétiques, les synthèses mentales se créent bien par la décomposition d'autres synthèses, mais elles n'ont pas le caractère provisoire de la synthèse analytique, elles ne laissent pas à l'élément extrait sa vie indépendante et sa nature propre, elles se le subordonnent et se l'assimilent; le système qui se forme est net ou compliqué, ou les deux à la fois, il est généralement plus important que le système disloqué par lui, et l'élément qu'il prend à ce dernier disparaît en lui et s'y confond. Chez les esprits analyseurs au contraire, le système nouveau est généralement peu important et sa grande qualité est de laisser flotter assez librement l'élément isolé, ou tout au moins de le mettre en évidence, de lui donner le maximum d'indépendance compatible avec la vie de l'esprit. Le système devient alors une monture destinée à supporter comme un diamant

l'élément extrait, qui doit, naturellement, pour rester dans l'esprit, tenir à quelque chose, mais une monture souple, un peu lâche, facile à démonter pour que le diamant puisse prendre place dans quelque bijou plus considérable. Une comparaison sociologique donnera peut-être plus de netteté à tout ceci. Le synthétique serait comparable à un peuple qui conquiert une province ou une colonie d'un autre peuple, se l'annexe, la fait immédiatement entrer dans le cadre de sa propre organisation, l'utilise et la gouverne; l'analyste agirait comme un peuple qui, ayant enlevé un territoire à son adversaire, le laisse s'organiser lui-même, s'ériger en État indépendant, aide ses habitants à se mettre dans les meilleures conditions voulues pour décider eux-mêmes de leur sort futur et de leurs prochaines alliances.

Nous retrouvons constamment chez les analystes ce phénomène de la synthèse analytique. Il les caractérise à des degrés divers. Remarquons bien qu'il ne peut nullement être la caractéristique de l'analyse au sens le plus général du mot, désignant un procédé universel de l'esprit, la décomposition mentale dont aucun acte psychique ne peut se passer et telle que je l'ai considérée tout d'abord dans cette étude. Il accompagne l'analyse considérée comme une habitude dominante et principale de l'intelligence, qui a pour fond cette décomposition mentale, mais qui en est une forme spéciale et nullement unique.

Cette forme de l'analyse nous intéresse particulièrement ici, puisque c'est elle qui peut servir à caractériser certains types psychologiques. Elle implique, comme toutes les opérations de l'esprit, la décomposition des perceptions, des idées ou des sentiments, mais elle comporte, en outre, une vie individuelle assez

marquée et assez nette des éléments décomposés. Ces éléments ne sont point pris immédiatement par des synthèses fixes et considérables qui se les subordonnent et absorbent leur individualité. Ils gardent, au contraire, leur existence propre. L'analyse ainsi comprise doit donc être considérée comme un état essentiellement transitoire, au point de vue de la psychologie générale, quoiqu'il puisse être permanent chez certains esprits dont il devient une marque distinctive. Il correspond à des états d'âme de primitifs ou de décadents : de primitifs si les éléments doués d'une vie individuelle n'ont pu être coordonnés en quelque vaste synthèse directrice de l'intelligence ; de décadents s'ils proviennent de l'émiettement d'une de ces synthèses. Pour donner une idée du premier état on peut rappeler le savant qui observe les faits, les classe sommairement, ne les engage dans aucune théorie bien définie, les tient prêts pour des systèmes à peine entrevus encore. Comme exemple du second on peut citer les analyses des éléments de la religion opérées par des esprits jadis religieux, détournés à présent de leurs croyances et la survivance en eux des idées et de quelques impressions qui s'ordonnaient jadis en un système puissant et dominateur et qui survivent maintenant isolés, sans grande force. L'œuvre de Renan fournit bien des occasions d'étudier cet état d'âme.

Au reste, les deux types du primitif et du décadent se mêlent et parfois se confondent. Ce qui est une décadence est souvent aussi un commencement. Les temples païens ont fourni des matériaux aux églises du Christ. Ce qui est l'aurore d'une croyance nouvelle est souvent aussi le crépuscule d'une vieille foi.

Il ne faudrait pas confondre l'analyse avec l'incohérence et avec toute forme de la vie indépen-

dante des éléments. Ce qui précède peut nous servir à marquer suffisamment la différence essentielle qu'il faut établir. Sans doute l'incohérence suppose souvent, elle aussi, la décomposition des phénomènes, mais elle peut être due aussi à leur non-composition, elle peut être antérieure à la synthèse au lieu de succéder à sa ruine. De plus, elle ne suppose pas leur recomposition (ou leur composition) au même degré et de la même façon que l'analyse. En effet, l'analyse telle que je l'étudie ici comme procédé de l'esprit et habitude dominante de l'intelligence suppose une synthèse spéciale, comme nous l'avons vu, un classement et une connaissance des éléments décomposés que l'incohérence n'admet pas à ce degré et avec cette régularité. Dans l'incohérence pure, les éléments qui vivent de leur vie individuelle ne présentent guère la plasticité qu'ont les résidus de l'analyse, ni leur facilité à entrer plus tard en des combinaisons nouvelles (soit dans le même esprit, soit dans un autre qui a pu se les assimiler, les reproduire en lui). Enfin, la prédominance de l'analyse s'accompagne en général de la formation d'un certain nombre d'habitudes intellectuelles méthodiques et régulières qui contrastent singulièrement avec l'incohérence. Bien qu'il existe une ressemblance fondamentale entre ces deux ordres de faits, on ne saurait donc les confondre. L'incohérence, en réalité, peut prendre toutes les apparences de l'analyse comme elle peut prendre les apparences d'une tendance à la synthèse précipitée. Du reste, toutes les différences que j'indique deviendront, je pense, de plus en plus apparentes et plus nettes à mesure que nous avancerons dans notre étude.

§ 11.

L'analysé et les phénomènes affectifs.

Nous comprendrons mieux l'analyse intellectuelle en la rapprochant de faits différents qui, à certains égards, lui ressemblent. Sans sortir de la psychologie, nous retrouvons l'analyse, comme la décomposition, dans les phénomènes affectifs. Nos sentiments, comme nos idées, sont des réactifs, des systèmes analyseurs qui décomposent les phénomènes pour prendre leurs éléments. On trouverait ici des séries de décomposition et de recomposition fort intéressantes à étudier, mais qui ne rentrent pas tout à fait dans mon sujet. L'amour par exemple, offre quelques uns des cas les plus faciles à observer. On y peut remarquer des combinaisons très compliquées de phénomènes relativement simples, et, quand un amour fait place à un autre, on assiste à des dissociations et à des reprises comparables à celles qui se produisent quand une croyance en décompose une autre et s'empare de quelques-unes des idées qu'elle unissait.

Mais existe-t-il dans le domaine affectif une analyse dominante habituelle, comparable à la tendance que nous venons de voir, avec sa synthèse provisoire spéciale, et qui peut caractériser des types intellectuels? Il semble que cela peut se produire, mais avec moins de netteté et de régularité que pour l'intelligence. Les divers éléments qui se sont unis pour constituer une passion peuvent plus ou moins bien exister séparément ensuite (la tendance sexuelle, un certain désir d'affection, mille petites habitudes qui subsistent en chan-

geant de signification et de portée, ne sont plus rattachées à l'idée de la personne aimée, ne l'évoquent plus, le travail intellectuel, par exemple, le désir de plaire qu'on aimait à rapporter à elle, etc.). Je ne suis pas éloigné de croire que, chez quelques personnes spécialement, les éléments d'une passion peuvent aisément se dégager et rester prêts à de nouvelles et faciles synthèses, comme les éléments de l'idée chez quelques analystes bien doués.

Il ne me semble pas que l'on puisse reconnaître un type analytique affectif tout à fait équivalent au type analytique intellectuel. Mais il y aurait cependant à relever des analogies curieuses et assez peu connues qui pourraient donner l'explication d'un certain nombre de phénomènes et aider sans doute à bien mieux comprendre les caractères, et spécialement une classe de personnalités.

§ 12.

Analogies avec les phénomènes biologiques et chimiques.

En sortant de la psychologie nous pourrons trouver des faits généraux analogues à l'analyse, d'un côté dans la biologie et la chimie, de l'autre dans la science sociale. En biologie, si le rôle de la décomposition est énorme puisque tout phénomène vital comporte des décompositions, s'il n'est pas essentiellement une décomposition, comme beaucoup de biologistes l'admettent pendant que d'autres le contestent, il ne semble pas que nous trouvions une analyse méthodique essentielle qui soit l'équivalent réel de l'analyse psychologique avec sa synthèse spéciale. L'assimilation

et la désassimilation fournissent quelques analogies lointaines. L'alimentation et spécialement la formation du chyle, ou encore la combinaison de l'oxygène avec le globule sanguin peuvent être rapprochées de l'analyse et de la synthèse analytique en ce qu'il s'y retrouve des combinaisons instables qui vont servir à permettre des synthèses nouvelles et qui rappellent les idées douées par l'analyse d'une vie individuelle, et prêtes à s'engager en de nouveaux systèmes. La combinaison instable et vite rompue de l'oxygène et du globule sanguin est intéressante à cet égard, mais cette combinaison n'est pas le résultat d'une analyse bien caractérisée puisque l'air n'est pas une combinaison mais un mélange, et l'oxygène est emprunté à l'air extérieur non à un élément biologique.

La chimie nous offre des analogies peut-être plus frappantes. Les réactions chimiques ressemblent beaucoup aux réactions psychiques. Un acide énergique mis en présence d'un sel pourra le décomposer, chasser l'autre acide et s'unir à la base. L'acide sulfurique versé sur de la craie dégagera l'acide carbonique et s'emparera de la chaux pour former un sulfate. Les corps ainsi libérés peuvent être employés de nouveau en diverses manières (surtout peut être si l'homme s'en mêle et alors les combinaisons chimiques viennent à certains égards, sous la dépendance des faits psychologiques et même sociaux). Cela ressemble beaucoup à ce qui se passe quand une croyance en disloque une autre pour profiter de ses éléments[1]. Nous retrouvons

1. Un spirituel écrivain, M. G. Bergeret, dans un « roman chimique » publié jadis par la *Revue bleue* sous le titre $KO\ SO^3$, s'est complu à présenter des phénomènes chimiques en termes de psychologie. C'est une sorte de métaphore complexe et prolongée où l'on peut trouver un fond de vérité.

bien ici la décomposition et la recomposition à peu près simultanées, et la décomposition provoquée par l'affinité des éléments qui vont former ensemble une synthèse nouvelle. Toutefois, et bien qu'il y ait une analogie profonde entre les lois de la chimie et celles de la psychologie, il ne faut pas exagérer les ressemblances concrètes que peuvent présenter les phénomènes. Les éléments psychiques semblent bien pouvoir appartenir à la fois, actuellement au moins, à plusieurs systèmes différents, cela paraît même, au moins pour beaucoup d'entre eux, la condition normale. Ils sont d'ailleurs beaucoup moins arrêtés, moins précis que les éléments chimiques. En certains cas, il nous est assez difficile de nous faire une idée nette de la composition et de la décomposition mentales et de dire au juste en quoi consiste l'élément. Quand, dans une perception visuelle par exemple, on considère séparément la forme et la couleur, on abstrait des éléments dont l'existence indépendante peut bien, à mon avis, devenir réelle. Mais ni les éléments ne ressemblent à des éléments chimiques, et ne se comportent comme eux, ni leur décomposition et leur recomposition ne rappellent les réactions chimiques, sinon à un point de vue très général et très abstrait. Nous ne trouvons rien non plus en chimie qui équivaille à la synthèse analytique. Peut-être pourrait-on en rapprocher les auto-combinaisons des atomes de certains corps. C'est probablement la seule analogie que permette la différence de groupement des phénomènes, (les phénomènes chimiques ne sont pas du tout groupés et systématisés dans la nature comme les phénomènes psychiques dans l'esprit de l'homme), mais elle est bien lointaine. Peut-être trouverait-on plus de ressemblances entre la vie de l'esprit et les réactions chimiques qui s'accomplissent dans les êtres vivants, et en parti-

culier dans le fonctionnement des centres nerveux, mais cela revient un peu à supposer qu'on trouverait des analogies entre la vie de l'esprit telle que nous la donne l'observation par le sens intime, et cette même vie telle que nous la donnerait l'observation par les sens et les inductions qui s'y rapportent — si nous avions les moyens de l'étudier ainsi plus directement.

§ 13.

Analogies avec la vie sociale.

Dans la vie sociale, les analogies avec la vie psychique sont plus complexes et plus nettes, comme on devait s'y attendre. Chaque jour nous assistons à des dissociations de groupes et à des reconstitutions, chaque jour nous voyons un individu enlevé à un groupe par un autre groupe, restant souvent membre des deux, et en formant parfois un troisième, comme la jeune fille qui se marie, et se trouve rattachée à deux foyers en outre de celui qu'elle fonde en séparant aussi, dans une certaine mesure, son mari du groupe familial auquel il appartenait. Cette complication de synthèses qui permet à un individu d'appartenir à la fois à un assez grand nombre de groupes et de se rattacher plus ou moins étroitement à chacun d'eux et d'une façon très différente rappelle beaucoup le jeu souple des éléments de l'esprit. Un homme est à la fois citoyen d'un pays, chargé à ce titre de devoirs spéciaux, membre d'une famille, de sociétés diverses, il peut en même temps appartenir à une administration, et il doit remplir des fonctions différentes qui le rattachent à plusieurs de ces groupes, de même qu'une représentation, une

image peuvent être insérées dans bien des idées, des croyances et des sentiments divers.

Nous avons dans la société des équivalents très visibles des systèmes analyseurs, et même des synthèses analytiques qui se présentent avec une grande variété de formes, bien plus appréciable que dans les phénomènes psychologiques. Les jurys d'examen, par exemple, ou encore les tribunaux sont des appareils d'analyse destinés à séparer le bon grain de l'ivraie, à trier parmi les éléments sociaux ceux qui sont dignes de recevoir tel diplôme, et capables par suite d'aspirer à remplir telle ou telle fonction, ceux qui peuvent rendre à l'État tels services précis, en entrant par exemple, dans l'armée, ceux que leur nature rend dangereux et qu'il est bon de séparer plus ou moins longtemps des autres hommes. Nous pouvons encore reconnaître des systèmes sociaux qui tiennent l'emploi de la synthèse analytique. Dans ce nombre on pourrait peut-être placer nos grandes écoles qui, prenant des éléments soigneusement triés, leur permettent de vivre quelque temps sans entrer dans un système social définitif, sans prendre une part active à la vie sociale, et les tiennent en réserve pour les fonctions qu'ils doivent remplir plus tard, lorsqu'ils seront convenablement préparés à ces fonctions et qu'un élément de leur nature manquera à un des systèmes sociaux, quand des places seront vacantes dans l'Université, dans l'administration des ponts et chaussées, etc. Ce travail social ne ressemble-t-il pas à celui d'un savant qui recueille des faits avec soin, les analyse, les prépare de son mieux à entrer dans une théorie scientifique, et les place ensuite lorsqu'il trouve un emploi convenable pour eux? Assurément les différences sautent aux yeux, mais il existe entre les deux processus des analogies fondamentales.

Je pourrais mentionner aussi les sociétés de patronage qui aident les ouvriers sans travail à vivre tant qu'ils restent en dehors d'un système social qui les soutient, et qui s'occupent de leur procurer un nouvel emploi, c'est-à-dire de les engager dans une nouvelle synthèse. Enfin on pourrait encore parler à ce propos de l'influence dissolvante de quelques théories purement critiques ou de certaines formes de littérature ironique ou dénigrante qui décomposent plus ou moins certains grands systèmes sociaux comme ceux que forment les fidèles d'une religion ou les membres d'un parti politique et qui ne les organisent pas en des systèmes nouveaux comme le ferait une foi rivale ou un parti opposé, mais les émiettent, les dispersent, et toutefois leur fournissent en les intéressant, en les amusant, en les distrayant, ce minimum d'unité dont l'homme ne saurait se passer et les laissent assez souvent bien disposés à accepter plus tard un joug intellectuel nouveau. Le scepticisme, quand il ne se transforme pas en un dogmatisme d'une espèce particulière, peut déterminer ainsi une sorte de phase de liberté individuelle, de vie indépendante d'un élément social entre deux incorporations en des systèmes sociaux différents.

Peut-être pouvons nous aller plus loin, et trouver dans la société l'équivalent de l'analyse psychologique habituelle, de la tendance à l'analyse qui caractérise un type mental. Certaines sociétés, comme certains esprits, paraissent plutôt analytiques, d'autres plutôt synthétiques. Les premières sont celles dont les membres ne sont pas engagés en des synthèses trop étroites et trop raides, où la vie individuelle est très développée, où l'individu est prêt à entrer un peu indifféremment dans un groupe social ou dans un autre, et où parfois il se trouve assez longtemps en dehors de tout groupe rigou-

reusement constitué. Il est à remarquer d'ailleurs que les synthèses étroites, dans une société, peuvent favoriser cet état, à la condition qu'elles ne soient pas assez puissantes pour retenir malgré eux les individus, précisément parce qu'en gênant les esprits, elles les portent à s'affranchir plus ou moins de leur tutelle sans les préparer toujours à en accepter une autre.

Les sociétés synthétiques seraient au contraire celles où la vie individuelle indépendante est presque impossible. L'individu y est sans cesse maintenu dans des groupes sociaux dont il ne peut sortir, ou bien il ne sort d'un groupe que pour entrer dans un autre groupe qui l'encadre immédiatement et dispose de lui.

Comme éléments de sociétés synthétiques, on peut citer : les castes, la famille telle que les comprenaient les Grecs et les Romains, le mariage indissoluble, le communisme sous quelques-unes au moins de ses formes, les conquêtes et les annexions forcées de peuples entiers, les églises toutes-puissantes et intolérantes, l'hérédité des charges et des offices, même l'hérédité des fortunes acquises ou héritées, surtout l'hérédité avec droit d'aînesse.

Comme signes de civilisations analytiques, au contraire : le divorce plus ou moins facilité, à plus forte raison l'amour libre, la liberté des professions, le régime des concours, l'abolition des castes, la tolérance, la liberté des cultes, le développement d'une instruction non confessionnelle, le choix des gouvernants par les gouvernés, l'égalité devant la loi.

Dans le premier groupe des faits sociaux que je viens de rappeler, on trouve, en effet, la tendance à tenir l'individu aussi encadré que possible dans les grands systèmes sociaux formés par la religion, les fonctions sociales, les groupes sociaux comme la famille ou la

tribu, c'est-à-dire dans toutes les synthèses sociales. Dans les autres, au contraire, on remarque une tendance à en dégager l'individu, et aussi (comme cela se passe pour l'analyse méthodique en psychologie et la synthèse analytique), à tenir l'individu bien en dehors de ces systèmes, pour le préparer le mieux possible à entrer dans celui qui lui conviendra le mieux et où il pourra rendre le plus de services. Bien entendu ces signes peuvent être parfois de simples apparences, témoigner de désirs et d'aspirations plutôt que de réalités. De plus, un de ces signes n'a pas à lui seul une grande valeur. Mais leur réunion est importante et significative.

Nous pourrions faire des constatations analogues dans des groupes sociaux secondaires, même au sein d'un seul grand groupe, par exemple en comparant les diverses familles dans une même nation et même dans une même région ou bien diverses administrations, des corporations différentes. Nous pourrions encore examiner à ce point de vue la formation et le fonctionnement des groupes sociaux. Mais il me suffit d'avoir indiqué ce côté de la question et signalé en gros les ressemblances qui peuvent servir à faire mieux comprendre les lois et les faits de la psychologie.

CHAPITRE II

LES DIFFÉRENTS TYPES DÉTERMINÉS PAR LA PRÉDOMINANCE DE L'ANALYSE

§ 1.

Les indifférenciés.

Il existe une foule d'esprits que ni l'analyse ni la synthèse ne peuvent servir à caractériser, les uns parce que ni l'une ni l'autre de ces opérations ne sont en eux très remarquables, les autres, plus rares, parce qu'ils sont capables à la fois et presque également de l'une et de l'autre.

L'inaptitude à la synthèse ne prouve, en effet, ni l'inaptitude, ni l'aptitude à l'analyse. L'analyse et la synthèse étant partout dans la vie mentale, nous les retrouverons forcément l'une à l'autre à tous les degrés de l'échelle des intelligences, mais, la plupart du temps, sous des formes rudimentaires, et, souvent, grossièrement équilibrées qui n'ont rien de caractéristique.

L'esprit doit nécessairement distinguer les impressions qu'il reçoit et pouvoir en tirer parti. Il faut, par conséquent, d'une part, qu'il les analyse au moins en

gros et d'autre part qu'il les fasse entrer dans des synthèses psychiques. Les formes élémentaires de la décomposition et de la synthèse sont machinales, instinctives, même en partie héréditaires et organiques. Tous les actes réflexes, par exemple, ont pour point de départ une impression triée parmi beaucoup d'autres et consistent en une synthèse qui rattache à cette impression les phénomènes qui constituent la transmission à travers les nerfs et les centres nerveux et les mouvements qui terminent l'acte. Les quasi réflexes, les actes automatiques, les « réflexes psychiques », sont tout à fait analogues à notre point de vue. Mais tout phénomène psychique en tant qu'il suppose toujours une excitation interne ou externe reçue et triée parmi beaucoup d'autres, et qu'il consiste essentiellement en une synthèse nous présente les deux phénomènes universels de composition et de décomposition. Les erreurs, quand il s'en produit, nous montrent peut-être d'une façon plus saisissante ces deux opérations. Les « lapsus visuels » ou auditifs, par exemple, sont des cas instructifs et bien connus.

Ce n'est pas sur des décompositions de ce genre, plus spécifiques qu'individuelles, et, en tout cas, rudimentaires et relativement peu différenciées et peu dominantes qu'on peut fonder une distinction des types intellectuels. Ou du moins, elles ne signalent tout au plus qu'un type très indifférencié et qui se caractérise par l'absence plus ou moins marquée de tendances spéciales à l'analyse ou à la synthèse, par le manque de développement de la synthèse analytique telle que nous l'avons définie tout à l'heure. Mais à mesure que nous remontons la série des types, nous voyons l'analyse se préciser et s'affiner, tenir dans la vie mentale une place de plus en plus grande, grâce à la prédominance de plus

en plus marquée de la synthèse analytique et de la vie relativement indépendante, mais régulière, des éléments intellectuels dégagés par l'analyse. Sans nous occuper pour le moment des types complexes où l'analyse et la synthèse, bien développées, se combinent harmonieusement, je passerai en revue quelques-uns des types principaux qui sont déterminés par la prédominance au moins relative de l'analyse et de la synthèse analytique.

§ 2.

Les types déterminés par la prédominance de l'analyse et leur classification méthodique.

Le but essentiel de l'analyse, au point de vue de la psychologie générale, est de préparer des matériaux pour les synthèses futures, encore prématurées et dont les conditions ne sont pas réunies. Partant de là, nous pouvons considérer les types intellectuels par rapport aux différentes phases de cette opération qu'ils représentent plus spécialement. L'observation, la compréhension analytique, la critique et la généralisation peuvent indiquer les principales. A chacune d'elles, correspond un type d'intelligence distinct.

L'observation isole surtout les matériaux, les phénomènes, et les retient; la compréhension, l'examen et la critique les retouchent, leur donnent une forme moins grossière, les débarrassent des scories qui les déparent, les rendent de plus en plus propres à entrer dans des synthèses précises et durables ; la généralisation achève de les épurer et les prépare pour certaines formes abstraites de synthèse qui caractérisent peut-être le plus haut degré de la mentalité humaine.

Bien entendu, aucune de ces opérations ne peut s'effectuer sans qu'une synthèse intervienne. Mais chez les analystes, la synthèse n'est guère que la condition de l'analyse, et si même elle prend plus d'importance, elle reste encore subordonnée. Dans tous les types fondés sur la prédominance de l'analyse, nous verrons les fragments analysés de la réalité, fragments différents, réalités différentes selon les cas, former le noyau de systèmes psychiques dont le rôle psychologique ou social, est de les conserver et de permettre ultérieurement leur emploi.

§ 3.

Les observateurs

Être « observateur », c'est arrêter des faits au passage et les retenir en les conservant. Ces faits se présentent à nous comme des éléments de perception plus ou moins abstraits et séparés d'une partie de ceux qui les accompagnent, assez concrets encore cependant, car retenir les éléments abstraits, c'est plutôt de la généralisation et de la réflexion.

L'observateur brise ainsi les données de l'expérience, en isole des morceaux qu'il considère en eux-mêmes, qui l'intéressent spécialement et qui gardent une existence relativement indépendante.

Son aptitude spéciale se montre souvent de très bonne heure. On voit des enfants tout jeunes, régulièrement attirés par certains faits, les examiner avec une curiosité particulière, les retenir, remarquer, par exemple, les formes de certains insectes ou leurs habitudes, les détails d'une locomotive, ou bien encore les

particularités psychiques et les tics de leurs proches.

L'observateur pur observe pour le plaisir qu'il y prend. Son analyse ne va pas au delà de la séparation d'un fait d'avec les autres données de l'expérience, de l'isolement d'une certaine partie des perceptions dans l'ensemble des perceptions qu'il éprouve à chaque instant, et de l'installation dans son esprit de quelques groupes concrets de phénomènes. Il se soucie peu d'en connaître le pourquoi. Il lui suffit de voir et de se rappeler, de déguster parfois les perceptions auxquelles il s'attache. Il remarque plus qu'il ne comprend. Parfois, il acquiert une remarquable habileté dans sa spécialité un peu étroite, il y puise des plaisirs intenses et facilement renouvelés.

A ce degré, l'observation est une qualité d'ordre inférieur. L'observateur risque d'être un imbécile, et peut-être un idiot. Le pouvoir d'analyser est encore très peu développé chez lui, et son analyse s'arrête à une décomposition assez grossière de la réalité.

A un degré supérieur, elle va plus loin : voir ne suffit plus à l'observateur, il cherche aussi à classer. Ceci implique déjà un certain degré d'abstraction et quelque développement de l'association par ressemblance. L'observateur devient un collectionneur, un classificateur même. L'esprit de synthèse intervient déjà ici, quoique sous une forme assez rudimentaire, mais l'esprit d'analyse se développe aussi : l'observateur devient plus minutieux, son attention se porte sur des éléments plus ténus de la réalité, sa décomposition des données de l'expérience se fait plus fine et plus compliquée. S'il collectionne des timbres-poste, il saura discerner la fausseté d'un timbre à un léger manque de finesse dans la gravure ou à l'imperfection de la couleur. S'il est naturaliste, il ambitionnera la gloire de

créer de nouvelles espèces, ou tout au moins quelque variété en signalant des divergences peu visibles et sans grande importance. S'il a fait des autres hommes le sujet de ses observations, il deviendra un « moraliste ». Il remarquera les différentes manière de sentir et de penser des gens qui l'environnent, et instituera peut-être de petites expériences pour les leur faire manifester. Mais si la faculté de l'analyse abstraite et l'esprit de synthèse lui manquent, il ne sera jamais un psychologue, pas plus que le créateur de variétés ne deviendra un biologiste. Il restera un collectionneur de faits, d'anecdotes, un amateur de nuances fines, apte parfois à discerner des qualités effacées et à mettre en évidence des phénomènes généralement inaperçus, mais il ne fera, ni comme le savant, des synthèses abstraites, ni comme l'artiste ou le romancier, des synthèses concrètes avec les éléments qu'il aura isolés et recueillis. Son esprit de système ira tout au plus jusqu'à lui permettre de caser ses faits dans les cadres que d'autres auront tracés, jusqu'à lui faire écrire des romans où les personnages ne vivront pas mais où des remarques fines et ingénieuses pourront exciter l'intérêt. Ou bien encore, comme l'art de vivre est un des plus mal, mais des plus universellement pratiqués, il pourra l'induire à se servir de ses observations pour se conduire dans la vie et se comporter avec chacun selon sa nature. Mais ceci suppose déjà un pouvoir de synthèse assez considérable.

Ce pouvoir de synthèse, nous le voyons en général et sauf exception, se développer, à certains égards au moins, tout en restant subordonné dans la vie mentale à mesure que le type de l'analyste s'élève. Il n'est pas sans importance au point de vue de notre sujet de remarquer la qualité particulière, ici, de la synthèse

analytique, de celle qui a pour fonction de préparer l'analyse, de la rendre possible et d'en maintenir les résultats, plutôt que de les utiliser.

Il n'y a pas, évidemment, de distinction bien tranchée entre les deux catégories de synthèse. De celles qui déterminent l'isolement des éléments psychiques, qui leur permettent de se conserver sans altération notable à celles qui les assimilent et les subordonnent à d'autres, on peut passer par toutes les transitions. Cependant les termes extrêmes restent assez différents.

Chez l'observateur, la synthèse analytique se manifeste souvent par une tendance, un « goût » que l'on constate, mais qu'il est difficile d'expliquer et même d'analyser. Tel individu se passionne pour l'observation de tels faits physiques, psychiques ou sociaux, sans que nous sachions pourquoi. Si, du moins, nous pouvons discerner, en certains cas, la cause du développement d'un goût de ce genre chez une personne, nous ne pouvons établir là-dessus une théorie générale. Nous voyons simplement ce goût se manifester par des phénomènes affectifs parfois très vifs, par un fonctionnement particulier de l'esprit, par l'éveil des séries d'idées destinées à faciliter sa satisfaction, par des systèmes d'actes qui la déterminent. Il prépare ainsi l'analyse en en produisant systématiquement les conditions, et il la détermine en amenant, au moment voulu, la disjonction des phénomènes. Le désir d'observer fait souhaiter à un homme de se trouver tel jour, à telle heure, dans tel salon; il détermine tous les actes qui l'y conduisent, puis il lui fait opérer, parmi les nombreuses perceptions qui l'assaillent de tous côtés, la mise à part, la fixation en lui de certains éléments spéciaux qui sont l'élément préféré de sa tendance, qui satisfont particulièrement son goût. Après avoir pré-

paré et déterminé l'analyse, la synthèse analytique la conserve. Les menus faits ainsi recueillis sont englobés dans de petites synthèses d'idées et de sentiments qui les fixent, qui leur permettront de reparaître dans l'esprit au gré de l'observateur. Celui-ci se les rappellera volontiers de temps en temps et jouira de ce souvenir, tandis qu'un esprit plus synthétique, et chez qui la synthèse ne serait pas subordonnée à l'analyse et n'aurait pas pour fonctions de la préparer, de la faire et d'en conserver l'effet, penserait surtout à en comprendre le sens, à les unir à d'autres pour former quelque vaste ensemble où ces faits eux-mêmes, en tant que faits particuliers, disparaîtraient, et où il ne resterait d'eux que ce qui importerait à la synthèse générale (ce qui, pour le faire remarquer en passant, impliquerait une analyse plus poussée encore, mais subordonnée à la synthèse). La différence des types se marque donc ici avec une netteté très suffisante.

§ 4.

La critique et l'intelligence analytique.

Le type élevé de l'observateur est déjà un type de critique. Classer, c'est comparer et apprécier des ressemblances et des différences, c'est juger et comprendre. De plus, on ne peut guère classer sans tâtonner, sans essayer diverses idées, sans examiner celles des autres ou celles qu'on eut soi-même jadis. Si nous supposons que ce côté de l'opération se développe, nous voyons s'accuser le type du critique. L'autre côté peut d'ailleurs subsister, se développer aussi, ou au contraire diminuer. Les critiques ont généralement quelque habi-

tude de l'observation, cependant ils peuvent, à cet égard, ne présenter aucune supériorité.

A mesure que l'analyse se raffine et se développe, la synthèse qui l'accompagne et qui lui est nécessaire, comme celle qui la suit et, dans une certaine mesure, l'utilise, change également. Ici, certaines distinctions s'imposent. Un critique fait forcément une œuvre de synthèse en comparant et en jugeant. Mais cette opération, très variable d'importance, selon les esprits, et très faible chez quelques-uns, a pour but encore une analyse, et comme telle peut se retrouver chez des individus essentiellement analyseurs.

Quand on passe d'un critique à l'autre, le rôle de l'analyse et de la synthèse peut s'intervertir. Les uns (comme Taine, par exemple, à peu près équilibré, mais chez qui pourtant l'esprit d'analyse semble être resté supérieur à la force synthétique) désirent surtout amasser des observations et des matériaux pour fonder des lois abstraites ou restituer de grands ensembles concrets; d'autres, comme Sainte-Beuve, plutôt analyste, se plaisent surtout à collectionner et à analyser, à apprécier les faits, pour arriver cependant aussi à une synthèse, mais à une synthèse moins vaste, la restitution d'une personnalité, car Sainte-Beuve a montré quelque esprit de synthèse concrète en rapprochant la littérature et la vie. Il avait bien aussi son arrière-projet de synthèse abstraite, l'« histoire naturelle des esprits », mais celui-ci est resté assez vague. D'autres se contentent plus encore d'appréciations de détails, de remarques plus ou moins fines, plus ou moins ingénieuses, de rapprochements piquants, sans considérations d'ensemble. Chez les uns, si développé que soit l'esprit d'analyse, on ne peut dire qu'il puisse servir à caractériser complètement l'intelligence, puisque l'analyse même, si elle est

mieux réussie que la synthèse, n'est considérée que comme un moyen pour arriver à celle-ci et lui reste, non pas toujours en fait, mais pour ainsi dire en droit, subordonnée. Les autres, tout en analysant moins bien parfois, présentent avec moins d'intensité peut-être, mais avec plus de pureté, le type de l'analyste.

D'autre part, on rencontre aussi des critiques qui ne sont critiques que par occasion ou par une déviation fâcheuse de l'emploi de leur intelligence. Ceux-ci prennent leurs impressions comme elles leur viennent et nous les décrivent avec plus ou moins d'éloquence sans prendre la peine de comprendre et d'analyser. Ils sont essentiellement des systématiques, des esprits synthétiques. Les artistes, les poètes, les romanciers qui, par métier ou par goût, essayent de juger les œuvres de leurs confrères, se bornent souvent à nous montrer la réaction vive et parfois brutale de leur personnalité devant une œuvre qu'elle ne peut s'assimiler. Aussi leur critique peut bien être brillante et suggestive, elle ne répond nullement à ce que j'entends ici par ce mot, et je ne parle d'eux que pour mieux préciser le sens que je lui donne.

Ce que la critique ainsi entendue, et bien développée, implique, c'est ce que j'appellerai l'intelligence analytique. C'est ce que l'on appelle souvent et simplement « intelligence », quand on prend le mot non pas dans un sens général pour désigner toutes les opérations de l'esprit, mais dans le sens spécial de compréhension, sens un peu vague et flottant du reste, selon les aptitudes et les goûts de celui qui parle, sens qui peut désigner aussi bien la clarté et la précision un peu terre à terre de l'esprit pratique que ce qui en est à peu près l'opposé. Paul Janet, dans son étude sur les qualités de

l'esprit[1], a compris ainsi l'intelligence : « ... dans un sens plus limité, dit-il après avoir indiqué diverses acceptions possibles de ce mot, comprendre est distinct de juger et d'inventer : je puis comprendre une question sans être capable de la résoudre, comprendre toutes les opinions sans en avoir aucune, comprendre une grande découverte sans être capable de la trouver moi-même. L'intelligence, telle que nous venons de la décrire, n'est autre chose que l'*ouverture* de l'esprit, l'aptitude à recevoir des idées : c'est une *réceptivite* plutôt qu'une faculté véritable; c'est pourquoi nous la considérons comme la base d'un bon esprit, mais il faut y ajouter la faculté de décider ».

Cette faculté de comprendre, qui a besoin d'être complétée par la faculté de décider, c'est à peu près l'analyse qui a besoin d'être complétée par la synthèse. Sans doute la compréhension parfaite impliquerait le jugement et l'invention, mais dans le sens un peu restreint où nous la prenons, elle est surtout une opération analytique. Ce n'est pas qu'elle n'implique des synthèses déjà assez considérables, quelques jugements et quelque invention, mais ces synthèses, ces jugements, cette invention restent subordonnés à l'analyse. L'opération de compréhension aboutit à faire subsister dans l'esprit des éléments de croyances, des idées, des représentations concrètes ou abstraites plutôt que des croyances, ou, si l'on veut, des croyances partielles et fragmentaires plutôt que des croyances synthétiques, des systèmes d'idées organisés et durables. En effet, une représentation implique toujours quelque croyance. Si je veux, par exemple, me représenter, comprendre les idées de Renan sur la religion, j'analyserai ses ou-

1. *Revue bleue*, 1886.

vrages, je critiquerai les différentes façons d'interpréter ses pensées, je rapprocherai des textes pris en différents ouvrages, je tâcherai de discerner ce qu'ils contiennent d'essentiel, et les idées ou les sentiments accessoires qui s'ajoutent, selon le cas, à ce fond commun (s'il y en a un) et le diversifient ; je noterai au besoin les changements et les évolutions, et je distinguerai diverses périodes de sa pensée, ou diverses manifestations selon les circonstances ; puis tous ces éléments analysés, dissociés, rendus capables d'exister en moi à part les uns des autres, s'ordonneront en un ensemble. Et ce sera déjà une synthèse, mais où l'analyse dominera encore et où ses produits resteront très reconnaissables. Et je pourrai bien ne pas adopter, ne pas rejeter, ne pas même discuter la valeur philosophique des idées de Renan, mais j'aurai au moins cette croyance qu'elles étaient réellement telles que je les ai vues. Puis, à un degré de synthèse supérieur, je pourrai les critiquer en elles-mêmes, examiner si elles sont vraies ou fausses. Si maintenant j'ai aussi le sens et la faculté de la synthèse, ce ne sera là qu'un point de départ et je m'attacherai surtout à faire entrer ce qui en restera dans un système supérieur, dans quelque grande conception du monde où elles peuvent n'être qu'un élément assez secondaire, ou bien à me servir d'elles dans quelque théorie générale sur la formation des croyances religieuses et leur dissolution, ou encore pour quelque tableau plus concret des tendances dominantes du XIX[e] siècle, de leur naissance, de leur développement, de leurs réactions diverses.

L'intelligence analytique nous amène donc surtout à reproduire en nous par une analyse plus ou moins minutieuse et une critique plus ou moins longue de ses résultats, les idées des autres, ou le mécanisme caché

des phénomènes, comme l'observation nous conduit à reproduire en nous des phénomènes extérieurs quelconques plus immédiatement accessibles. Elle est une sorte d'observation indirecte plus complexe et plus délicate, parce que les faits qu'elle fait revivre dans l'esprit sont plus induits, moins directement et moins complètement constatés. Évidemment, il n'y a entre l'observation et la compréhension aucune différence absolue, l'observation suppose toujours quelque intelligence et la compréhension se fonde toujours sur une part d'observation. Nous retrouvons ici les rapports de la perception et de l'idée, de la théorie et du fait. Mais la compréhension suppose naturellement plus de pénétration, une analyse plus poussée, un travail plus intellectuel puisqu'elle dépasse et complète l'observation en s'appuyant sur elle, et sur l'analyse qu'en fait l'esprit.

Aussi conçoit-on qu'un observateur ne soit guère intelligent. Il peut observer sans comprendre, sans pouvoir deviner ce qu'il ne voit pas. L'homme simplement « intelligent » interprète, c'est-à-dire synthétise plus que l'observateur pur. Mais les systèmes qui se forment ainsi en lui restent isolés ou presque isolés, ne s'unissent point en un vaste édifice de pensées. Ce fait semble indiquer plutôt une insuffisance de la synthèse que l'existence positive de l'analyse. Si l'on pense, cependant, à la façon dont les idées se forment, aux distinctions nombreuses et fines que l'intelligence exige, bien plus encore que l'observation, on verra mieux le rôle de la décomposition mentale. Les synthèses, même insuffisantes, de l'intelligent, ne peuvent guère s'établir que sur des éléments (perceptions, images, idées, fragments de perceptions, d'images ou d'idées) détachés d'un ensemble de phénomènes coexistant ou préexistant.

On peut donner comme réalisant à peu près le type

où domine l'intelligence analytique certaines personnes capables d'assimilation, qui reflètent les diverses opinions de leurs divers milieux sans les coordonner, sans les aimer, sans les discuter. Elles comprennent souvent assez vite ce qu'on leur dit, font preuve de quelque finesse, émettent parfois des remarques prouvant qu'elles ont assez bien saisi l'aliment offert à leur esprit, elles font des distinctions délicates, et discernent des nuances subtiles. Puis elles ne vont guère au delà. Souvent il leur arrive d'émettre sans s'en apercevoir des opinions contradictoires, elles changent de manière de voir, du matin au soir, en changeant de milieu. Dirai-je que cette forme d'intelligence est essentiellement féminine? Ce serait peut-être faire tort à trop d'hommes.

§ 5.

Le critique (suite). *Le dilettantisme.*

Il semble que certains critiques ont borné leur art à la réalisation de cet idéal. Ils sont souvent ce qu'on appelle des « dilettanti ». Le dilettantisme est essentiellement analyseur. Chez les individus en qui la sensation, la perception, ou même l'image, la vie affection étouffent un peu l'idée, il s'incarne en divers types de jouisseurs sur lesquels j'insistèrais davantage si j'examinais l'analyse et la synthèse dans les tendances et dans les désirs au lieu de m'occuper surtout de l'intelligence. Ils ont été assez souvent représentés ou étudiés par la littérature d'il y a quelques années. La recherche des sensations sans souci de la moralité ou même de la santé générale de l'esprit et du corps cor-

respond à la recherche des idées sans souci des systèmes et de la logique, et la vogue du type littéraire du jouisseur conscient, du « struggleforlifer » (qui correspond cependant ou peut au moins correspondre à une plus ample synthèse) a coïncidé avec une prédominance marquée de l'esprit d'analyse, le discrédit de la métaphysique et des larges synthèses, le déclin des vieilles croyances. L'observateur ou le collectionneur qui se délectent de leurs petites constatations, se rattachent à ce même type abstrait, que nous trouvons représenté, dans une autre sphère, par l'amateur d'idées qui cherche à comprendre, et s'abstient de juger qui collectionne des idées comme un autre des tabatières et aussi, dans un autre ordre d'esprit encore, par les érudits qui ont horreur du « système » et que nous reverrons tout à l'heure.

Le dilettantisme accepté et voulu implique aussi sa synthèse analytique et ses petites synthèses organisatrices spéciales, comme les autres grands traits que j'ai examinés, et ces synthèses sont encore subordonnées à l'analyse, consacrées à la préparer, à la produire et à la justifier. Il faut remarquer qu'elles sont d'ordre émotionnel au moins autant, semble-t-il, que d'ordre intellectuel.

Ce caractère fait souvent dévier l'intelligence du dilettante. Certains esprits incapables d'arriver à un jugement suffisamment ferme emploient toutes leurs ressources à analyser et à comprendre. Ils pensent que pénétrer la pensée des autres est le véritable et même à peu près le seul emploi de l'intelligence du critique. Ils ont abandonné, par esprit critique et par analyse, les opinions reçues que l'éducation et leurs premiers milieux leur avaient suggérées, et n'ont pas su les remplacer. Ils se bornent donc à peu près à s'adapter à

l'œuvre qu'ils étudient, à l'auteur qu'ils tâchent de comprendre, et s'ils n'arrivent guère à s'assimiler tout à fait l'esprit des autres, au moins en donnent-ils d'ingénieuses analyses, et peuvent-ils en reproduire des fragments intéressants.

Seulement ils ne peuvent pas se déprendre d'eux-mêmes. S'ils ont abandonné toute idée générale préconçue consciente, s'ils n'ont pas eu la force de s'en créer de nouvelles, ils ne sont pas dépouillés de leurs goûts, de leur impressionnabilité propre, ni même de leur routine intellectuelle, de leurs opinions instinctives et irréfléchies. Comme on ne peut guère sortir un peu de sa personne qu'en réalisant en soi quelque chose de supérieur qui la dépasse et la domine, les principes directeurs des idées risquent d'être remplacés, quand ils disparaissent, par de simples fantaisies, des goûts plus ou moins étroits, des préjugés d'autant plus tenaces qu'ils sont plus inaperçus ou plus reniés et que l'esprit se fait gloire de n'en avoir point conservé. Ce sont eux qui deviennent les systèmes analyseurs et viennent constituer les synthèses dont l'analyse ne saurait se passer. Et parfois cette largeur d'esprit un peu factice et simulée qui s'enorgueillissait de tout comprendre, aboutit à un dilettantisme étroit où finissent par triompher les goûts les plus personnels et les plus étroits du critique. La critique sans principes arrêtés, la plus impartiale en apparence, se transforme en critique « impressionniste ». La forme la moins individuelle de l'analyse peut engendrer la forme la plus individuelle et la plus étroite de la synthèse. On sait assez par quels hommes de talent la critique analytiquement intelligente a été récemment représentée. Au reste, ils ne paraissent pas s'être maintenus dans la position prise d'abord. L'un d'eux est revenu à des

opinions, peut-être mal choisies, mais qui, en tout cas, contrastent assez fort avec les assertions contenues dans ses premiers travaux. Un autre paraît bien avoir subi l'évolution que je viens d'indiquer. Ses premières études, fort jolies et intéressantes, soignées, fouillées, semblaient inspirées par le seul désir de bien observer et de bien comprendre. Et vraiment elles s'approchaient très honorablement de l'idéal du genre. Peu à peu sa personnalité, ses goûts, ses fantaisies mêmes envahirent sa critique, qui devint un mélange d'affirmations très nettes et de déclarations sceptiques, selon que l'auteur faisait appel à ses impressions personnelles ou qu'il constatait implicitement le peu de rigueur de ses théories générales et le peu de solidité de ses croyances littéraires. Depuis, il s'est refait des opinions politiques et sociales, sinon littéraires, et son activité s'est dépensée sur un nouveau terrain. Je crois qu'on peut continuer à regretter sa première manière.

Quelquefois le critique au lieu de se passer d'idées générales — on ne s'en passe jamais complètement — emprunte simplement celles de son milieu, de sa famille ou de son monde. Ce cas ne diffère pas absolument du précédent. Au lieu d'un impressionnisme individuel nous avons une sorte d'impressionnisme moins personnel, plutôt représentatif d'un groupe, qui n'indique pas une synthèse plus puissante et qui suppose encore surtout l'analyse sur laquelle se fonde toute critique. Au lieu de se borner à collectionner les faits littéraires, historiques, psychologiques, le critique les éprouve à l'aide d'un réactif tout préparé, qui rend possible et qui produit les analyses, qui combine les synthèses analytiques, mais il ne se préoccupe guère d'unir les faits qu'il apprécie, de s'en servir pour quelque grand ensemble d'images et d'idées abstraites.

Le système analyseur même reste peu vivant et comme extérieur et supérieur aux faits. Ce type de critique ne se signale en général par aucune largeur d'esprit. Il fait preuve de vivacité, parfois, de finesse, d'esprit — souvent médiocre et sans portée, — il montre une souplesse assez superficielle. Si l'on veut un nom, on peut rattacher à ce type, comme exemple, M. Armand de Pontmartin.

§ 6.

Le critique (suite). *Le scepticisme.*

Si, au contraire, le critique n'a pas de système tout créé, il se fera peut-être une méthode, sinon un système, de son manque de synthèse, et sera un sceptique. Le sceptique et le dilettante se touchent, et l'un est peut-être une variété de l'autre. Le sceptique qui présente le type de l'intelligence analytique peut faire preuve d'esprit scientifique, mais, en général, il en manque plutôt, et sa méfiance de la synthèse risque d'être plutôt de l'impuissance que de la sagesse. Il se caractérise par son adresse à laisser vivre en lui des idées inconciliables. Il sait bien montrer leur opposition, mais non la résoudre et en éprouver les fondements solides ou ruineux. Aussi tout en présentant parfois les apparences du scepticisme scientifique et équilibré, le scepticisme par manque d'aptitude à la synthèse en diffère assez profondément.

Un type de discuteur se rattache au type du sceptique dont il pourrait être considéré comme une variété. Ce n'est pas celui chez qui l'association par contraste produit des idées opposées qui se réduisent

partiellement l'une l'autre et finissent par s'unir en se modifiant, ou chez qui la prédominance d'une croyance directrice se manifeste, toujours dans le même mode d'association, par un examen rigoureux et hostile de toute idée qui viendrait la contrarier. Le discuteur qui se rattache au type de l'intelligence analytique et manque d'esprit de synthèse est une sorte de sceptique actif. Il démonte encore mieux les idées, les analyse davantage, et se plaît à en montrer les points faibles, toujours prêt à prendre parti contre l'opinion émise devant lui. Il a surtout plus de combativité que le sceptique ordinaire.

§ 7.

Les critiques à esprit scientifique.

L'intelligence sous la forme un peu étroite que nous venons d'examiner, ne saurait évidemment suffire au critique. Sa fonction propre est de juger, c'est-à-dire de comprendre d'une manière plus complexe et plus synthétique que le dilettante ou le sceptique, qui, en tant qu'ils comprennent, jugent aussi, mais qui restreignent bien davantage le domaine du jugement.

Un peu plus haut que les types précédents, nous trouvons les critiques scientifiques, ceux qui se sont fait une méthode plus rigoureuse, et qui, tout en ayant plutôt le souci d'amasser des documents, de les dégrossir et de les éprouver que celui de les employer à quelque construction, font preuve, à l'occasion, d'esprit de synthèse, et, en tout cas, poussent l'analyse plus loin que l'homme « intelligent » ou que le dilettante.

Sainte-Beuve, en littérature, est un représentant du

type. Il y a d'ailleurs plusieurs parts à faire dans son œuvre et dans son esprit. Je laisserai volontiers de côté l'« homme de goût » qui portait des jugements littéraires et se laissait influencer un peu trop, surtout à l'égard des contemporains, par ses sympathies et plus encore, peut-être, par ses intérêts ou ses rancunes. Il faisait effort pour apercevoir et pour comprendre les courants nouveaux, qui se formaient à côté de lui et pourtant il les méconnaissait, s'effarouchait trop de la force et de l'originalité tandis qu'il se complaisait à vanter des médiocrités discrètes et distinguées. La synthèse abstraite lui resta à peu près étrangère. Il n'est pas philosophe, et ne construit pas de systèmes. Il s'en méfie, au contraire, et, d'ailleurs, il manie assez médiocrement les abstractions. Ses idées sur l'ensemble des choses, car il en a eu, restent assez simples et leur ensemble est un peu lâche. Il fut un peu inquiété par la rigueur singulière et sans précédents que Taine voulait introduire dans la critique littéraire, et pourtant les idées de Taine se rapprochaient fort, au fond, de celles qu'il aimait. Mais il relève surtout de mon étude par deux tendances remarquables et originales de son intelligence : il voulait, d'une part, rattacher l'œuvre à l'homme au lieu de la considérer en soi comme un tout, et, dans une certaine mesure, l'homme à son milieu. La critique, au lieu d'être purement littéraire, devenait psychologique et historique. D'autre part il eut l'intuition et le désir d'une sorte d'histoire naturelle des esprits, qui aurait donné à ses travaux personnels et aux études sur l'esprit de l'homme en général, une sorte de cadre scientifique et aurait permis de classer les intelligences en groupes doucement systématiques.

Il avait, en effet, dans son domaine, le sens de la

synthèse concrète et savait reconstruire patiemment un individu. Cependant, dans les travaux de ce genre, la tendance analytique de son esprit se montre bien. Il ne trace guère de portrait d'ensemble en quelques traits principaux et rapidement menés d'où se déduiraient ou auxquels se rattacheraient au moins les traits secondaires. Il accumule patiemment les détails, les touches et les retouches, et l'ensemble se construit peu à peu par le minutieux ajustement des éléments divers qu'il recueille avec soin, qu'il sait chercher partout avec un zèle intelligent et perspicace, qu'il prépare et qu'il dissèque. Encore souvent, après plusieurs années, revient-il sur un portrait pour en modifier les traits, en sorte que le lecteur est obligé d'opérer pour son propre compte, la synthèse définitive. Aussi ses livres peuvent-ils être toujours un excellent répertoire de renseignements et d'idées de détail. Sans doute ils sont surtout cela. Les faits y restent intacts, non dénaturés, non défigurés par la synthèse, très reconnaissables toujours et faciles à extraire; les idées mêmes n'y tiennent pas tant les unes aux autres qu'on ne puisse les séparer sans qu'elles y perdent trop et faire aisément un choix parmi elles; ce qui est un bon signe de la prédominance de l'esprit analytique. Mais en rattachant l'œuvre d'art à son auteur et l'auteur à son époque, il a fait preuve d'un sens synthétique spécial et incomplet mais réel et qu'il serait injuste de ne pas reconnaître et de ne pas louer. Et comme la synthèse repose sur de longues analyses, Sainte-Beuve peut servir à montrer l'évolution de l'analyse et son rôle même dans les tentatives de synthèses qu'ébauchent les analystes.

§ 8.

La critique scientifique, érudite, philosophique ou historique.

L'esprit d'analyse tient dans la critique érudite, philologique ou historique, dans la critique philosophique aussi, la même place que dans la critique littéraire. La minutie et la rigueur de l'observation, la décomposition des ensembles, la recherche du détail exact, la précision dans les rapprochements en sont les manifestations essentielles. Il s'y joint souvent un certain dédain et une grande méfiance à l'égard des synthèses, des vues d'ensemble.

Déterminer la teneur vraie d'un texte ou son sens exact, apprécier lentement des témoignages, discuter le degré de probabilité d'un fait, ou l'interprétation psychologique d'un acte, discerner tous les petits détails qui peuvent prévenir des erreurs futures ou rectifier des erreurs passées, c'est-à-dire empêcher ou détruire des synthèses trop hâtives et trop grossières, cela suppose un travail d'analyse ardu et patient. On peut, pour saisir immédiatement les caractéristiques différentielles des esprits, comparer à ce travail le procédé synthétique du poète qui, partant d'un fait quelconque, pris dans l'histoire, sans analyse, sans critique, sans souci de l'exactitude, aboutit à de merveilleuses constructions de mots, d'images et d'idées. Si l'on veut un exemple remarquable de l'esprit d'observation et de l'esprit d'analyse très bien employés, je rappellerai une étude où M. Clermont-Ganneau dévoila les fraudes d'un faussaire ingénieux qui était

parvenu à placer dans des musées estimés et de considérables bibliothèques les produits de son industrie.

Les érudits nous offrent, en général, de très bons exemples de l'esprit d'analyse, et presque tous en montrent la prédominance. Les travaux de quelques contemporains révèlent même parfois un dédain excessif de la synthèse et de la généralisation. Des philologues ont montré, cependant, sans aversion pour les idées générales, les beaux résultats obtenus par l'esprit d'analyse au moyen de l'observation minutieuse et des remarques de détail. Je signalerai, par exemple, entre beaucoup d'autres, les travaux d'Arsène Darmesteter ou de M. Gaston Pâris. Ceux de Littré, ses études sur la langue française et son grand Dictionnaire pourraient encore être indiqués comme assez significatifs. Littré avait le goût de la philosophie, des idées générales et de la synthèse, mais il y était médiocrement habile. Sa façon d'adapter et de restreindre la doctrine de Comte, sa façon de l'employer ensuite, décèlent bien plutôt les facultés de l'analyste et de l'observateur que celles du philosophe, et le fait que son meilleur ouvrage est un dictionnaire, où la part de synthèse se réduit à une question de méthode, me paraît assez significatif.

§ 9.

La synthèse et l'analyse chez l'érudit et chez le savant philosophe.

Quelquefois cependant, il arrive que l'érudit possède, à un degré éminent aussi, l'esprit synthétique. Alors ses analyses peuvent lui servir à préparer de larges

synthèses, et l'érudit se double d'un philosophe. Tel fut le cas de Fustel de Coulanges. « En histoire, a-t-il dit, au moins autant qu'en toute autre science, on n'arrive à quelque synthèse qu'à force d'analyse. » Et, dans le même écrit, il parlait des dix-neuf ans qu'il avait passés à tâcher de comprendre la formation du régime féodal : « J'y travaille, ajoutait-il, suivant la même méthode qui m'avait servi, dans les douze années antérieures de ma vie, à chercher les principes constitutifs des sociétés grecque et romaine, c'est-à-dire par l'étude directe des documents et l'observation du détail[1]. » Mais Fustel de Coulanges crut pouvoir arriver à la synthèse, et l'on sait quel magnifique monument il éleva. D'autres, par timidité ou par scrupule, se retiennent, se réservent et n'emploient pas leurs facultés. Peut-être est-ce le cas pour quelques-uns de ceux que l'on citerait volontiers comme de purs analystes. Mais cela est souvent difficile à établir avec quelque certitude. Franz Wœpke, que Taine a fait connaître à bien des gens qui, sans lui, l'eussent ignoré, paraît avoir été de ceux qui sacrifient volontairement la synthèse. « Je ferais bien un système, disait-il... il n'y faudrait qu'un peu d'invention et peut-être en suis-je capable tout comme un autre, mais à quoi bon, puisque mon système ne serait pas prouvé et pourquoi perdrais-je mon temps à me duper avec des phrases? » Il pensait que tous les jugements

1. Fustel de Coulanges. *Recherches sur quelques problèmes d'histoire*. Préface. En comparant Fustel de Coulanges à Michelet, on voit la différence de type que produit la prépondérance relative d'un élément. L'un et l'autre furent avides de documents et puissants dans la synthèse. Mais tandis que le premier est sensiblement équilibré, chez le second c'est la synthèse et la synthèse passionnée qui l'emporte décidément. Les détails y sont subordonnés à l'ensemble, peu considérés pour eux-mêmes, et ils ne gardent guère d'existence propre.

d'ensemble sur l'ancienne histoire des mathématiques et sur le passage des sciences anciennes aux sciences modernes doivent demeurer en suspens encore pour un ou deux siècles, et « que pendant bien longtemps tout travail fructueux doit se réduire comme au siècle de Casaubon et de Scaliger, à la publication des manuscrits. Il s'était enterré lui-même dans ce labeur ingrat et pénible ; il avait publié, corrigé, annoté plusieurs traités mathématiques des Arabes ; au moment où la mort est venue, il éditait l'ouvrage d'un mathématicien arabe qui, au xe siècle, est allé dans l'Inde et dont le livre nous montre l'état des sciences dans les deux pays. Il comptait employer cinq ans à ce travail [1]. »

§ 10.

La méthode et l'analyse ; la méthode succédané de la synthèse.

L'esprit de synthèse est généralement remplacé en de tels cas par l'esprit de méthode, qui en est une sorte de succédané. Il ne s'agit pas ici de l'invention d'une méthode. Cette invention est un acte synthétique assez difficile et compliqué, qui exige le rapprochement et la systématisation de nombreuses idées et de désirs parfois importants.

Il s'agit simplement de comprendre une méthode et de l'appliquer, ce qui abandonne beaucoup plus de place aux opérations surtout analytiques, l'observation et la décomposition. Remarquer, distinguer, reconnaître, ce n'est qu'une forme assez faible et assez

1. Taine. *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, p. 386-387.

incomplète de la synthèse mentale, et qui laisse les éléments de l'analyse assez libres pour entrer dans des combinaisons très variées. Seulement, chez quelques érudits l'analyse paraît être érigée en principe absolu, si bien que ces éléments, qui n'ont été isolés et retaillés avec soin que pour que la construction définitive en soit mieux achevée et plus solide, finissent par être aimés pour eux-mêmes, précisément parce qu'ils ne sont pas engagés dans une combinaison, et par être empêchés d'entrer dans aucune. L'analyse poussée à l'excès finit par leur donner autant de raideur que la synthèse trop prompte. Il se produit, pour ainsi dire, une sorte de synthèse éparpillée. Les éléments, au lieu d'être unis et conservés par un système, sont unis et conservés par l'absence de système, arrêtés et maintenus dans leur état actuel par la tendance de l'esprit à ne pas opérer de synthèse, par l'idée, fortement enracinée dans l'esprit et trop dominatrice, que tout système est mauvais. Mais c'est là un inconvénient qui nuit surtout à l'analyste. Les matériaux qu'il n'a pas su employer, sont utilisables par d'autres, bien plus aisément que ceux qui ont été employés à des synthèses prématurées.

Le rôle de la méthode, en tout ceci, est assez intéressant. La méthode est un des grands facteurs de la synthèse analytique. Elle dispose un cadre où les faits, les observations, les documents viendront se classer sans se défigurer; elle prépare l'esprit, par les quelques habitudes générales qu'elle lui donne, à recueillir les faits, à les remarquer, à opérer les distinctions nécessaires; elle rend l'analyse plus facile, et, en certains cas, à certains égards, assez routinière et presque machinale. Elle multiplie donc et favorise toutes ces petites synthèses qui associent les éléments analysés à

nos idées, à nos remarques, de façon à nous les faire isoler encore mieux, débarrasser de ce qui leur est étranger, ou de ce qui les défigure, et soigneusement conserver sans altération.

Une bonne méthode de ce genre peut être utile à tous les esprits, j'entends à tous ceux qui savent s'en servir, mais elle est d'un secours inappréciable pour les esprits qui n'ont pas la puissance synthétique et qui n'ont même pas à un haut degré l'invention de l'analyse, chez qui ne se forment pas abondamment et facilement, d'une manière spontanée, les petites synthèses nécessaires aux analyses mêmes. Aussi bien qu'un esprit puisse être à la fois très inventif et très méthodique, il est plus ordinaire, je crois, de rencontrer des esprits méthodiques qui ne sont pas inventifs, et des esprits inventifs qui ne sont pas méthodiques. Une méthode est, en ce cas, une disposition générale à observer et à analyser certains faits, c'est-à-dire à commencer des synthèses qu'achèveront les éléments présentés par l'expérience et extraits de ses données, une sorte de système analyseur et en même temps une tendance à faire les actes nécessaires pour excercer cette première disposition, pour la mettre dans les conditions nécessaires à sa manifestation.

§ 11.

L'analyse chez les créateurs. Littérature. Peinture. Arts en général.

La prédominance de l'analyse, l'intelligence analytique, même la critique et la méthode peuvent se retrouver chez des littérateurs et chez des artistes

comme chez des historiens de la littérature ou chez des philologues. Ici, nous entrons, sans doute, sur un nouveau terrain, nous passons de la critique à la création. Mais il ne faut pas s'exagérer la différence qui les sépare. La critique est déjà une création. Il est permis de considérer, au point de vue de l'esthétique, comme une création abstraite, le système de Taine, par exemple, j'entends sa critique littéraire et artistique. De plus, il reste encore beaucoup d'esprit critique dans certaines créations. L'œuvre d'un philologue ou d'un historien même peut mériter plutôt le nom de création que celui de critique, et c'est une confusion de mots un peu fâcheuse, résultant d'ailleurs de l'adoption d'idées discutables et d'une prédominance excessive de l'esprit d'analyse qui a pu faire peut-être confondre parfois la critique avec l'ensemble des sciences historiques.

Les idées, les documents, les faits observés recueillis, travaillés et critiqués peuvent, au lieu d'être présentés sous forme critique ou historique, être assemblés en des œuvres d'art où la synthèse est relativement peu considérable. Nous aurons alors, en littérature, le type du romancier qui fait des études plutôt que des romans, qui sacrifie l'ensemble au détail, et la vie de ses personnages à la finesse des aperçus, ou à l'ingéniosité, parfois à la profondeur des remarques, qui se complaît en de minutieuses analyses de sentiments, qui décrit trop longuement les mobiliers des appartements comme les impressions de ses héros ou encore qui a trop visiblement le souci d'utiliser ses notes et fait défiler devant nous des séries d'anecdotes, de réflexions, de remarques qui ne sont pas réellement fondues en un tout homogène. Ce type peut s'accommoder de talents très divers; les romanciers qui s'y rattachent sont, les uns de premier ordre, et les autres très médiocres.

Stendhal jadis, M. Paul Bourget aujourd'hui peuvent être, avec quelques réserves, rattachés à ce type. *Adolphe* de Benjamin Constant, *Dominique* de Fromentin, sont des produits de l'esprit d'analyse. Dans un autre genre je pourrais citer un roman contemporain, sur le comédien, amusant d'ailleurs, mais que l'abondance des anecdotes qui semblent avoir leur valeur en elles-mêmes, et paraissent piquées sur un fond de récit peu important, destiné seulement à les soutenir et à les encadrer, empêche d'arriver à une unité vraiment synthétique. Les subtiles et ravissantes études que M. Anatole France a unies par un lien assez léger dans ses derniers volumes (*l'Orme du Mail, le Mannequin d'osier, l'Anneau d'améthyste, M. Bergeret à Paris*), montrent bien ce que peuvent être les meilleurs produits de l'esprit d'analyse et de finesse. Un surcroît de synthèse, ici, ne se fait pas regretter, parce que nous trouvons, en dehors d'elle, assez de choses exquises, et aussi parce que l'œuvre est harmonieuse avec la synthèse analytique *presque* seule, et que rien n'annonce une construction plus fortement bâtie. Disons encore, pour préciser un peu plus, que Balzac montre une puissance de synthèse au moins égale à l'acuité de son analyse, et que chez M. Zola le goût de l'ensemble paraît bien l'emporter sur le souci des détails.

Chez les artistes, nous pourrions, je crois, établir des distinctions analogues. L'art de Delacroix, par exemple, est plus synthétique que celui d'Ingres. Les détails y existent moins en eux-mêmes et pour eux-mêmes, ils sont moins aisément séparables les uns des autres. Cela est vrai pour le dessin, pour la forme, mais bien plus encore pour la couleur. Combiner les tons et les associer de façon à produire un effet d'ensemble frappant, des oppositions, des mises en valeur

réciproques, même des transformations de couleurs rapprochées, cela représente évidemment une opération synthétique et s'oppose assez nettement à la recherche exclusive du « ton local » plutôt analytique. La composition encore, la subordination et l'arrangement des parties peut servir encore de pierre de touche pour apprécier l'esprit d'un artiste. Il en est qui éparpillent l'intérêt, ou chez lesquels chaque personnage, chaque détail a l'air peint avec amour et traité pour lui-même, d'autres qui paraissent, au contraire, viser à produire surtout un effet d'ensemble, à tout rattacher à un point central, à sacrifier, au besoin, les détails dont le rôle doit être secondaire, de façon à ne pas attirer l'attention sur eux plus qu'il ne convient. Les premiers sont plutôt analystes et les derniers mieux doués pour la synthèse, et c'est toujours la subordination des détails à l'ensemble qui permet de les apprécier. Puvis de Chavannes représenterait ainsi un art synthétique; Gustave Moreau serait en somme (à ce point de vue) un équilibré, malgré certains excès peut-être et une grande richesse de détails, et nous trouverions des analystes chez les Hollandais, Steen, par exemple, et, peut-être, Gérard Dow. Je vois encore des effets de l'esprit d'analyse dans l'amour de quelques artistes pour des effets de détail, le souci de peindre spécialement un reflet, par exemple, ou encore dans la création d'un ensemble de peintures à sujet très spécial, et qu'on pourrait comparer à des notes de littérateur. Je songe, en écrivant ceci, aux expositions que fait M. Claude Monet de vues de paysages ou de monuments pris à diverses heures du jour et dans des conditions d'atmosphère différentes. Mais cela ne suffirait pas à classer définitivement un peintre, et la peinture « impressionniste » emploie des procédés à plusieurs égards synthétiques.

Certaines formes naïves de l'art primitif témoignent encore d'une indépendance exagérée des éléments, d'une observation et d'une reproduction de détails mal harmonisés qu'on peut rattacher à l'analyse ou au moins à la décomposition. Les dessins des enfants en donnent de nombreux exemples. On y voit des maisons plus petites que des personnes, des objets situés à l'intérieur des appartements y restent parfaitement visibles. Chaque partie du dessin est pour ainsi dire traitée pour elle-même, considérée à part, indépendamment des autres. Il y a là un manque de synthèse frappant. Signalons encore l'œil de face dans le profil de la figure qu'on retrouve dans l'art égyptien, dans l'art crétois, dans l'art grec (il s'est conservé longtemps sur les monnaies d'Athènes).

Mais, si l'on analyse un peu les procédés, on sera amené à trouver le résultat d'une analyse bien artificielle encore dans les contours précis auxquels nous ont habitués les maîtres du dessin. Les objets n'ont nullement la netteté et la sécheresse que leur donnent leurs procédés. Le seul fait de la vision binoculaire suffirait à les en dépouiller. La ligne précise représente une abstraction réalisée, une sorte d'idéal figuré, dans lequel on supprime bien des conditions réelles, bien des éléments concrets et qui est fixé au moyen d'une combinaison nouvelle qui ne sert guère qu'à le mettre en valeur et à lui permettre d'exister. C'est un bel exemple de la « synthèse analytique ».

En musique aussi on pourrait remarquer la différence du génie synthétique et du génie analytique, de celui qui subordonne l'ensemble aux détails ou de celui pour qui les détails ne prennent leur valeur que dans l'ensemble qu'ils composent. Comme indices du manque d'esprit synthétique, indices relatifs bien entendu

et qui peuvent, en certains cas, concorder avec une réelle puissance synthétique portant sur d'autres points, on peut mentionner : la prédominance donnée à la mélodie, à un instrument spécial, la possibilité de détacher d'une œuvre plusieurs petits fragments sans leur nuire, sans leur faire perdre sensiblement de leur intérêt, la recherche de certains effets spéciaux de timbre, en dehors de la nécessité imposée par l'ensemble de l'œuvre, l'imitation des maîtres et la répétition de certaines formules, le morcellement d'une partition en morceaux séparés, comme le montre l'ancien opéra, sorte de synthèse médiocre et avortée que le génie de Wagner a reconstituée sur d'autres bases. Comme il y a des romanciers qui ont fait surtout de leurs romans des recueils d'observations et d'analyses, il y a des compositeurs dont les œuvres manquent d'unité synthétique, et semblent des recueils de mélodies, où trouvent place souvent des fragments inspirés plutôt par l'observation et l'analyse des maîtres que créés par le génie de l'auteur.

§ 12.

L'esprit d'analyse dans la science.

L'analyse peut garder une place importante et même excessive jusque dans des créations assez importantes et où la synthèse intervient déjà très visiblement. La science et la philosophie prêtent aux mêmes constatations que l'érudition et que l'art. Le savant, porté à l'analyse, est tout à fait comparable à l'érudit, et je n'aurais guère qu'à répéter ici ce que je disais tout à l'heure. Il observe et il classe, il expérimente, il critique

et il note. Il diffère de l'érudit, d'abord parce qu'il s'exerce sur une matière différente, et aussi parce qu'il crée lui-même, en certains cas, ou tout au moins qu'il prépare autrement cette matière. L'expérimentation chimique ou physiologique, par exemple, ne ressemble pas au déchiffrement d'un texte grec. Mais enfin, il s'agit toujours de constater des faits, de les trier, d'en tirer les détails essentiels, de les analyser par conséquent, de les décrire sans altération, et aussi de les comprendre plus ou moins. Le même zèle pour l'observation et l'analyse qui a guidé nos critiques et nos érudits a conduit aussi quelques-uns de nos savants et les a menés au dédain de la théorie — à laquelle cependant aurait pu les ramener une analyse plus fouillée. Le mot de Magendie demandant : « des faits sans aucun mélange de raisonnement » montre l'exagération de cette tendance qui vise un idéal impossible et contradictoire. Par réaction contre des généralisations vagues et prématurées, contre des constructions à base trop fragile, on a cru pouvoir s'attacher exclusivement au fait, au détail, sans voir assez bien les rapports étroits du fait et de l'idée de l'analyse et de la synthèse. On est arrivé à accumuler des montagnes de petits faits insignifiants et sans intérêt, et on s'est trouvé conduit en entassant des observations minutieuses, à des conclusions dont tout le monde savait d'avance la vérité. La psychologie expérimentale a parfois souffert de ce défaut où se retrouve, bien visiblement, le manque de synthèse et l'excessive prédominance du détail, avec, souvent, une grande aptitude à l'analyse, à la distinction de nuances ténues, à la finesse de l'observation, à la rigueur de la méthode, à la distinction précise des différentes conditions d'une expérience — qualités

précieuses et essentielles, mais qui ne suffisent pas toujours.

§ 13.

L'analyse dans la philosophie, la généralisation analytique.

La philosophie même, qui semble impliquer pourtant l'ampleur de la construction théorique, a retenu des esprits merveilleusement doués pour l'analyse, bien moins heureux dans la synthèse. Hume et Stuart Mill peuvent servir d'exemples.

C'est que l'on arrive sinon à la construction proprement dite, mais du moins à la généralisation aussi bien par l'analyse que par la synthèse. L'abstraction, qui est une forme de l'analyse, est la voie de la généralisation. Quand ses produits sont considérés en eux-mêmes, ou simplement comparés, critiqués, retenus à l'état libre pour ainsi dire, et plutôt dégagés de leur gangue qu'engagés dans de nouveaux systèmes, ils donnent lieu d'abord à certaines constatations philosophiques qui peuvent être très importantes, et même à des théories où l'esprit d'analyse reste prédominant, bien que, naturellement, leur formation constitue une véritable synthèse.

L'analyste peut montrer une véritable originalité, et, de fait, Hume fut certes un penseur très personnel. Il peut décomposer des notions, des idées, des faits que l'on avait surtout considérés en bloc, que l'on ne voulait même pas considérer comme composés, ou bien y dégager des éléments nouveaux passés inaperçus jusque-là. De plus, certaines parties de la philosophie

requièrent spécialement l'emploi de l'analyse. C'est le cas de tout ce qui est examen, critique, discussion de systèmes, mais aussi de ce qui se rapporte aux vérités abstraites dernières, la théorie de la connaissance, comme les philosophes l'ont souvent entendue, la différenciation des phénomènes, l'établissement des catégories, l'interprétation rigoureuse de certains faits très généraux et très abstraits : la substance et le phénomène, le déterminisme et l'indéterminisme, la causalité, la loi. D'une façon générale on retrouve la prépondérance de l'analyse dans toutes les recherches qui ont pour but de dégager un fait général ou une loi abstraite, de les débarrasser de la gangue concrète qui les recouvre pour les montrer à nu, dans leur forme essentielle. C'est là une opération éminemment philosophique; elle ne constitue qu'une partie de la philosophie, mais une partie très importante.

Stuart Mill fut certainement un représentant éminent du type de l'analyste philosophe. Bien que son pouvoir de synthèse ne fût certes pas nul, l'analyse était sa principale faculté. Aussi sa pensée prenait-elle volontiers la forme de la critique. Ses idées originales mêmes, outre qu'elles se mêlent très souvent à ses discussions, et qu'elles en sortent, semblent provenir surtout d'une décomposition de phénomènes, d'une analyse des choses ou surtout des idées, d'un examen et d'une critique par laquelle il rectifie les conceptions, en élimine les contradictions, les erreurs, les parties inutiles en cherchant à en retenir l'essentiel. La tendance à l'observation des idées, à la compréhension, à la critique, à la discussion, à l'analyse, s'affirme puissamment dans le gros livre sur la philosophie de Hamilton, mais elle ne triomphe guère moins dans ses autres écrits depuis sa *Logique* jusqu'à ses *Mémoires*.

Il construit son système, semble-t-il, plutôt par des séries d'analyses, de rectifications et de critiques que par des synthèses directes. Et, certes, il n'est pas dépourvu de génie et d'invention, mais le goût et le pouvoir de critiquer sont tout à fait éminents chez lui. Son éducation avait dû fortifier ce penchant. On sait que, dans sa jeunesse, Stuart Mill méconnut un jour les droits de la logique au point de dire qu'une chose pourrait être bonne en théorie et mauvaise en pratique. Son père intervint et lui reprocha vivement la honteuse ignorance et la grave inintelligence des choses que révélait un pareil propos. Aussi, à douze ans, je crois, Stuart Mill exposait et comparait dans un traité, les diverses constitutions politiques de Rome. Je ne sais si cette crise qui tourmenta ses vingt ans, ce profond ennui, ce dégoût universel qui l'accablèrent, ne doivent pas se rattacher à l'abus de l'analyse, n'ont pas été causés ou traduits par lui. Il semble bien que ce qui lui manquait à ce moment-là, c'était l'esprit de synthèse sous toutes ses formes et qu'il en sentit douloureusement la faiblesse.

La réalisation même de l'idéal qu'il s'était formé ou laissé suggérer le laissait, dit-il, assez indifférent. L'indifférence, le dégoût, l'ennui, ce sont bien les marques de l'impuissance naturelle ou accidentelle de l'esprit pour les synthèses de l'action et de la pensée. Mais ils peuvent s'accommoder d'une très grande aptitude à l'analyse. Les grands ennuyés, les grands dégoûtés que nous fait connaître l'histoire de la littérature ont souvent été des analystes remarquables, quoique parfois assez spécialisés dans un domaine un peu étroit. Et souvent les impuissants, les fatigués, les épuisés, ou simplement ceux qui ne trouvent pas dans les circonstances de leur vie l'occasion de satisfaire

leurs désirs intellectuels ou autres, chez qui l'aptitude à la synthèse est entravée, annulée par le manque d'occasions de se satisfaire, sont très portés à se ronger eux-mêmes, à réfléchir sans fin sur leurs ennuis, à se complaire à les observer et à les analyser.

Bien d'autres exemples pourraient préciser un peu plus sans doute le type de l'analyste philosophe et le compliquer aussi. Kant, Hume, Condillac, Jouffroy, paraissent devoir se rattacher surtout à ce type. Hegel, Auguste Comte montrent, au contraire, une puissante faculté synthétique. Cousin ne fut pas un analyste très rigoureux, mais il a peut-être plus de goût que d'aptitude pour la construction, ses synthèses restent superficielles et souvent verbales[1].

D'ailleurs la distinction rigoureuse des types n'est pas toujours facile. Il est des esprits au sujet desquels on peut hésiter. Sans parler des divers degrés d'équilibre qui viennent compliquer la question, ici comme partout il y a des simulations, instinctives ou volontaires. Le procédé visible de l'esprit ne traduit pas toujours de la même manière sa marche intime et son procédé familier. Un analyste peut se donner jusqu'à un certain point les apparences de l'esprit de synthèse, et un synthétique, l'apparence de l'analyste. Comme d'ailleurs toute opération mentale comprend une part de décomposition et une part de recomposition, cela vient aggraver la difficulté de l'appréciation. Spinoza peut prêter à la discussion. Son procédé paraît essentiellement analytique puisqu'il fait ses définitions et

1. Voir, à ce sujet, le livre de Taine sur *les philosophes classiques en France, au* XIX[e] *siècle*. On y trouve, outre de bonnes critiques, un excellent exposé de la méthode analytique et de la méthode synthétique en philosophie, avec deux jolis portraits de représentants de ces deux méthodes.

qu'il en tire, *more geometrico*, ce qu'elles contiennent. Cependant comme il n'en extrait les éléments que pour les engager aussitôt en d'autres synthèses, comme il accumule les lois, les propositions générales en les rattachant continuellement les unes aux autres, comme les produits de la décomposition, les éléments de système ne restent jamais flottants chez lui et ne vivent pas, à l'état libre, d'une vie quelque peu indépendante, il semble bien que la synthèse l'emporte et que Spinoza fut surtout, en somme, une intelligence synthétique abstraite. Peut-être ce qui pouvait faire supposer la prédominance de l'analyse, n'est-ce guère qu'un procédé d'exposition, et le point de départ apparent est-il déjà le résultat d'une longue synthèse. Ce qui constitue le type de l'analyste, ce n'est pas tant l'existence de la faculté d'analyse que sa domination, ce n'est pas tant le nombre et la finesse des décompositions, que la vie relativement indépendante de leurs produits.

§ 14.

La généralisation comme synthèse analytique.

Si l'abstraction est en quelque sorte la forme essentielle de l'analyse philosophique, la généralisation qui l'accompagne souvent est un commencement de synthèse assez nécessaire pour compléter un esprit philosophique. Par l'abstraction, les éléments derniers et essentiels des idées sont dégagés, mais leur valeur et leur sens augmentent par une généralisation qui les associe aux phénomènes dont ils peuvent être extraits. En analysant notre conception d'un corps quelconque, nous pouvons dégager la conception de l'espace, puis

nous la généralisons et en faisons un élément de notre idée de matière en général. Aussi la généralisation est-elle une des formes principales de la « synthèse analytique » chez les philosophes. Elle n'est pas la seule, et elle est quelque chose de plus. Elle n'est pas la seule, car pour préparer une abstraction et pour la conserver, nous la rattachons à d'autres idées qu'à celle des objets ou des idées complexes qui l'incarnent. L'idée de l'espace, par exemple, peut être associée à l'idée de temps non moins bien qu'à l'idée de matière ou à la représentation de tel ou tel corps, elle peut être aussi considérée en elle-même et analysée encore. D'autre part, la généralisation a d'autres effets que de nous permettre d'effectuer plus aisément l'abstraction ou de conserver l'idée abstraite; elle est déjà, par elle-même, une synthèse parfois importante. Mais elle est peut-être la plus fréquente, la plus naturelle des synthèses analytiques qui supportent une abstraction et qui lui permettent de vivre et de s'établir dans l'esprit. Il est rare que tout caractère abstrait ne soit pas plus ou moins généralisé par l'esprit, rattaché à un assez grand nombre de faits plus concrets et différents les uns des autres où nous le remarquons également. C'est un procédé scientifique et philosophique très fréquent. Et ce mode de synthèse qui s'adapte si bien à l'aptitude de l'analyste devait être indiqué.

Naturellement, ce que je donne ici, c'est une sorte de schéma de l'activité. En fait, même chez les analystes les plus exclusifs, les choses se compliquent bien davantage. La généralisation analytique et l'abstraction se combinent avec d'autres synthèses, des interprétations diverses, des théories, des explications. Mais le type de l'analyste continue à se marquer par la prédominance de la décomposition sur la recomposition, par l'exis-

tence indépendante des éléments, par le peu de transformations que leur font subir les synthèses dans lesquelles ils sont engagés, où ils restent toujours reconnaissables et d'où l'on peut encore assez facilement les retirer.

Si l'analyse est utile ou indispensable au philosophe, si elle peut même être la principale qualité de très grands penseurs, si elle est parfois le seul procédé qui, en certains cas donnés, et dans un état déterminé de nos connaissances, puisse être utilement employé, cependant elle n'est, à considérer l'ensemble des choses, qu'une partie de l'œuvre du philosophe. Il faut se garder d'en méconnaître ou d'en exagérer la valeur. Observation, critique, compréhension analytique, abstraction et généralisation, synthèses diverses, autant d'opérations que chacun, selon ses aptitudes propres, cherche et aime à pratiquer, et vante parfois trop exclusivement. Il est trop aisé et trop tentant de mépriser celles auxquelles on est malhabile, et qui, pourtant, sont bien nécessaires aux autres. Celles-là sans celles-ci ne donnent guère que des résultats incomplets quand elles n'aboutissent pas à des avortements.

§ 15.

Conclusion.

Nous avons suivi l'analyse, en étudiant sommairement les divers types que donne la prédominance de ses diverses formes, depuis l'observation jusqu'à la généralisation analytique, en passant par la compréhension, la critique et l'abstraction. Nous avons vu ainsi nos perceptions et nos idées se décomposer de

plus en plus, en provoquant simultanément des synthèses qui ont pour caractère essentiel de se former autour des éléments dissociés, de provoquer ou de faciliter l'analyse et d'en conserver les résultats. L'œuvre qui s'accomplit ainsi n'est, bien évidemment, ou ne doit être qu'une préparation. Il ne servirait à rien d'avoir arrêté des faits par l'observation, d'en avoir dégagé les éléments par des décompositions diverses, d'avoir soigneusement trié ces éléments, de les avoir épurés par la critique, d'en avoir extrait l'essence par abstraction, et d'avoir soigneusement conservé les produits de toutes ces dissociations, si ce n'était pas pour les employer en des synthèses nouvelles. Mais, précisément, les types psychologiques que nous venons d'étudier se caractérisent par la faiblesse relative de leur sens synthétique. Ils excellent — à des degrés divers — dans l'analyse, ils reconstruisent mal ou d'une façon très particulière et de manière à laisser toujours prédominer le processus analytique. Ils remplissent surtout une fonction sociale spécialisée, ils ne représentent qu'insuffisamment à eux seuls l'activité mentale. Seulement ils sont obligés, par les nécessités de la vie et le défaut d'organisation inter-spirituelle, à jouer entièrement un rôle dont ils ne comprennent bien et dont ils ne savent qu'une moitié. Ils sont trop souvent forcés à conclure, à faire des œuvres, à terminer ce qu'ils auraient remarquablement ébauché, mais ce qu'ils ne sauraient bien finir. Rien ne les a préparés à se contenter d'un rôle subordonné et incomplet. Alors quelques-uns, qui tout en étant surtout analystes sont assez équilibrés, arrivent sinon à de grandes synthèses, au moins à des constructions suffisantes pour employer ou abriter leurs matériaux. On les y retrouvera plus tard s'il le faut, et quelques-unes de ces constructions sont d'ailleurs

agréables ou utiles. Les grands analystes, Stuart Mill en philosophie, Stendhal dans le roman (quand il rencontre bien et ne se perd pas dans l'accumulation des détails) font ainsi des œuvres qui restent.

D'autres, au contraire, ne peuvent y parvenir. Alors, ou bien ils achèvent tant bien que mal le travail commencé, ils font des ouvrages mal venus où les détails répandus à profusion débordent de partout, s'entassent sans ordre et s'harmonisent mal dans une œuvre où leur sens n'apparaît pas, où les conclusions d'ensemble, lorsqu'il y en a, ne sont pas du tout en rapport avec les faits qui sont censés les étayer (défaut qui se reproduit par des causes opposées dans les ouvrages de quelques esprits trop exclusivement synthétiques), ou bien encore ils refusent aux autres le droit et la possibilité de faire ce qu'ils n'ont pu accomplir eux-mêmes. Et alors l'analyste devient un ennemi conscient et acharné, parfois étroit et aveugle de toute synthèse, de toute vue d'ensemble. Il conclut de son impuissance à l'impuissance de l'esprit humain ou, tout au moins, il est porté à nier trop facilement la possibilité de la synthèse et à contester trop âprement la légitimité de celles qu'on tente auprès de lui.

D'autres enfin, sans doute, malgré les difficultés de tout ordre qu'engendrent nos habitudes d'esprit et notre organisation sociale, ou notre défaut d'organisation, ont conscience du caractère relatif et spécial de leur œuvre. Ils savent qu'ils préparent des matériaux pour un palais qui ne peut actuellement être même ébauché, et dont tous ignorent encore le plan. Cela leur suffit. Franz Wœpcke peut être rangé parmi ceux-là.

Telles sont, il me semble, bien sommairement indiquées, la nature essentielle et les formes principales du type caractérisé par la prédominance de l'analyse.

Mais la qualité fondamentale de ce type est en relation continue avec le fonctionnement de l'esprit. Elle doit s'accommoder plus volontiers de certaines manières d'être de cet esprit, résulter de certaines qualités et de certains défauts de l'intelligence et du caractère, ou tendre à les faire naître et à les développer. C'est ce côté de la question qu'il faut aborder maintenant.

CHAPITRE III

LES QUALITÉS INTELLECTUELLES ET LES DÉFAUTS DE L'ANALYSTE

§ 1.

La corrélation des qualités.

La prédominance de l'analyse, sous les formes générales que je viens d'indiquer, s'accompagne généralement de certaines qualités comme de certains défauts de l'esprit. Nous avons ici à signaler quelques corrélations psychologiques, dont il ne faut pas s'exagérer la rigueur. Elles n'ont rien d'absolu. Je disais, par exemple, tout à l'heure, que la précision peut accompagner l'esprit d'analyse, et c'est, en effet, une des qualités qui s'y rattachent, cependant, ni tous les analystes ne sont précis, ni tous les esprits précis n'offrent une prédominance marquée de la fonction analytique.

Nous retrouvons ici les deux grands facteurs de la corrélation psychique que j'ai indiqués ailleurs[1], l'unité

1. Je me permets de renvoyer, pour l'étude de la corrélation des traits psychologiques, la critique des idées courantes sur ce sujet et les fondements de la corrélation réelle, à la préface de la deuxième édition des *Caractères*.

de cause et l'unité de fin, qui, d'ailleurs, agissent en bien des cas simultanément et de façon qu'il n'est pas toujours possible de les distinguer. Les qualités spéciales de l'analyste, soit qu'elles accompagnent sa faculté d'analyse, soit qu'elles soient simplement la manière dont il l'emploie, sont seulement les résultats de la même disposition générale qui se traduit en même temps par la tendance dominante. C'est là l'unité de cause. En même temps les qualités de l'analyste seront celles qui pouront le mieux lui servir à opérer ses analyses, et qui s'harmonisent le mieux avec son habitude d'analyser, et c'est là l'unité de fin. Comme d'ailleurs la même cause peut produire, selon les autres qualités et les autres aptitudes principales de l'esprit, des effets très différents, comme la finalité peut être aussi obtenue, selon ces aptitudes et ces qualités, par des combinaisons très variées, on conçoit que les corrélations que nous allons indiquer puissent être très différentes selon les différentes qualités dominantes d'esprit et de caractère qui accompagneront, chez une personne donnée, la tendance à l'analyse. Un analyste vif pourra bien n'avoir pas les mêmes qualités qu'un analyste lent, un analyste poète qu'un analyste raisonneur et logicien.

§ 2.

Premier groupe de qualités : 1. La finesse, la subtilité, la délicatesse.

Les qualités et les défauts qui se rattachent plus ou moins étroitement à la prédominance de l'analyse peuvent se ranger en trois groupes principaux corres-

pondant aux principaux effets de l'analyse. Le premier groupe se rattache à l'analyse comme distinguant surtout les éléments ténus des idées et des faits; le second à l'analyse comme mettant en vue les éléments cachés des idées et des faits; le troisième à l'analyse considérée surtout comme permettant la vie relativement indépendante et plus ou moins prolongée des mêmes éléments.

Mais, tout d'abord, il est aisé de prévoir, par la nature générale même de l'analyse, la nature générale des qualités qui doivent l'accompagner. L'analyse est une décomposition, par conséquent, elle doit comporter des qualités de précision, de finesse, de profondeur, plutôt que d'ampleur et de force.

C'est ce que l'expérience vérifie suffisamment. La décomposition des idées et des perceptions, l'attention portée sur leurs éléments donnent certaines formes de finesse, très variables selon la nature de ces éléments, la façon dont l'analyse s'opère, et la nature de la synthèse qui s'assimile les éléments détachés de l'ensemble primitif. Celui qui sait remarquer les détails, rapprocher des idées ou des choses assez différentes, mais qui ont en commun certaines particularités, faire ressortir, au milieu d'un ensemble, des points un peu ténus qu'un esprit ordinaire n'aperçoit pas, celui-là fait preuve de finesse, et, en même temps, d'aptitude à l'analyse. Cette aptitude est d'autant plus spécialisée qu'il ne se sert pas des éléments isolés par lui pour construire un autre ensemble, mais qu'il les considère à peu près en eux-mêmes, dans leur indépendance nouvelle. Finesse d'observation, finesse de perception, finesse de discernement, finesse de critique, sous quelque forme que nous prenions cette qualité, nous reconnaissons qu'elle dépend de la séparation d'un caractère peu apparent à

première vue d'avec ceux que la réalité lui a joints. Il y a de la finesse à remarquer chez un homme les symptômes fugitifs d'un trait de caractère qui contraste avec ceux qu'il montre le plus souvent, à discerner une petite différence entre des nuances analogues, à remarquer entre des sons semblables une dissonance presque imperceptible, à percevoir un son très léger qu'on distingue dans la cohue des sensations, des impressions, ou simplement des images, à noter chez un auteur des procédés dissimulés, à sentir un désaccord très léger dans les paroles d'un ami. La finesse de l'analyste pur s'arrête là. Celle de l'esprit synthétique consiste en ce que les synthèses qui se forment chez lui savent profiter des moindres éléments qu'elles rencontrent dans les perceptions et les images qui passent et les englobent immédiatement.

Le manque de finesse, au contraire, c'est l'impuissance d'isoler, de remarquer des faits qui se répètent et que l'on confond avec ceux qui les environnent, de discerner la fausseté de ton qui accompagne des flatteries grossières, de reconnaître les différences qui séparent une mauvaise reproduction d'une statue d'une bonne, de distinguer le goût d'un plat bien préparé d'un plat semblable accommodé sans soin. Les esprits synthétiques ont souvent ce manque de finesse en ce qui ne concerne pas leurs sentiments principaux, leurs idées dominantes, les systèmes déjà bien formés chez eux et qui, au contraire, agissent en bien des cas très finement.

La subtilité n'est guère qu'une finesse supérieure. Un esprit subtil ne diffère que par le degré d'un esprit fin et les mêmes remarques s'appliquent à son cas. Il discerne des nuances plus ténues et plus fugitives, il les combine plus ingénieusement et les rapproche avec plus

de finesse. La délicatesse est une forme spéciale de la finesse, elle suppose, en plus de cette qualité de l'esprit, une sorte de susceptibilité intellectuelle ou morale, mais elle implique la finesse et, au même degré, dans les mêmes conditions qu'elle, l'usage de l'analyse. On peut d'ailleurs être fin sans être délicat, même intellectuellement, et c'est le cas de quelques personnes rusées. La délicatesse explique non seulement que l'esprit saisit bien les nuances et qu'il en jouit, mais aussi qu'il est offusqué par les couleurs trop vives et trop heurtées et qu'il en souffre. Encore est-il surtout sensible aux nuances douces, aux impressions fines et caressantes. Il y a de la délicatesse gâtée par un peu de froideur et de convenu, dans quelques jolies descriptions d'Octave Feuillet, par exemple.

§ 3.

Premier groupe de qualités : 2. *La précision, la netteté, la rigueur.*

La précision et la netteté sont encore des qualités que l'on peut rapporter à l'aptitude pour l'analyse. Elles impliquent que l'esprit débarrasse ses idées des petits éléments secondaires qui les encombrent un peu, qui nuisent à leur pureté, qui, tout en les compliquant parfois avantageusement, risquent de les embarrasser dans des associations inutiles ou dangereuses, et induisent en des confusions troublantes. En même temps l'esprit doit savoir conserver et extraire de sa gangue l'élément exact dont il a besoin, ne laisser passer que lui et ne pas manquer de le laisser passer.

Répondre avec précision à une question, c'est ex-

traire de la masse plus ou moins flottante et confuse des souvenirs ce qui se rapporte exactement à cette question en arrêtant tout ce qui viendrait s'y ajouter inutilement. On manque de précision quand on se laisse aller, par une dissociation insuffisante des phénomènes, à raconter un tas de faits ou à énoncer des réflexions que le hasard de la contiguïté ou de vagues analogies ont rapprochées du sujet de la question, ou encore quant on ne sait pas retrouver ou dégager, dans les souvenirs, dans les idées, dans toutes les sources de renseignements qu'on peut avoir, tous les éléments essentiels. La réponse est confuse dans le premier cas, elle est vague dans le second.

Condillac, Stuart Mill, M. Renouvier nous donnent des modèles de cette netteté, de cette précision qui, d'ailleurs, ne se confond pas toujours et chez tous avec la clarté apparente (et qui est toujours compatible, bien entendu, n'étant jamais absolue, avec un certain nombre de confusions). Taine offre encore un bon exemple d'esprit précis et net. Chez tous les penseurs qu'on pourrait rapprocher à cet égard, on voit généralement le souci constant de déterminer, par de rigoureuses analyses, le sens exact qu'ils entendent donner aux mots dont ils se servent, la nature exacte de leurs conceptions, et d'éviter les confusions en écartant les associations lâches et enveloppantes, les sens suggérés par des analogies vagues, par des rapprochements illogiques et naturels qui rendent confuses dans beaucoup d'esprits toutes les idées qu'ils se forment et toutes les notions dont ils se servent.

La rigueur est une qualité à peu près analogue à la précision, mais qui caractérise plutôt une synthèse qu'une analyse. Un raisonnement est rigoureux quand il est parfaitement logique, quand l'enchaînement de

ses parties est sans défaut. On dit cependant aussi : une analyse rigoureuse. Et ce nous est une occasion nouvelle de constater à la fois les rapports constants de la synthèse et de l'analyse, et un autre cas de synthèse analytique. L'analyse rigoureuse est celle qui est faite méthodiquement, qui se compose de plusieurs opérations successives dirigées dans le même sens, et dont tous les effets convergent, ce qui est évidemment un caractère synthétique, mais dont le but est la bonne qualité de l'analyse même, et qui est, chez les esprits analystes surtout, un moyen de l'effectuer.

§ 4.

Premier groupe :
Les défauts corrélatifs aux qualités.

Voilà donc un ensemble de qualités qui tiennent étroitement à l'aptitude de l'esprit pour isoler les éléments des choses et des idées, et pour les considérer en eux-mêmes. Cette même aptitude n'est pas moins étroitement reliée à des défauts tout aussi nets. D'ailleurs, il n'y a pas d'opposition complète entre ces deux groupes de faits. Ce qui est parfois une qualité est, d'autres fois, un défaut. Ces défauts peuvent provenir d'un mauvais usage des qualités et aussi de leur exagération, si elles ne sont pas suffisamment compensées par des qualités différentes.

La finesse, si la largeur de la synthèse ne la vient corriger, peut dégénérer en affectation désagréable, en tendance fâcheuse aux petites remarques continuelles, sans portée et sans saveur ; la subtilité, en obscurité et en fragilité, même en faiblesse d'esprit. Il y a des gens

d'esprit qui sont exaspérants par leur manie de chercher toujours la nuance et la finesse. L'esprit recherché, l'esprit précieux sont des abus de la finesse et de la délicatesse qui se manifestent toujours par l'analyse, et l'abstraction, par la décomposition des faits et des idées, et la mise en valeur d'éléments parfois insignifiants, par une épuration mal comprise des idées ou des sentiments, par des rapprochements ingénieux et trop prolongés, des comparaisons, des images trop suivies. Il en résulte une impression de ténuité, puis de petitesse qui parfois gâte de fort jolis talents. De grands génies, puissamment synthétiques comme Shakespeare, comme Balzac, n'évitent pas toujours les inconvénients de la recherche et de la plaisanterie alambiquée, des concetti, des analyses prétentieuses et inutiles. A plus forte raison des écrivains de talent fort remarquables, comme Marivaux, et d'un niveau quelque peu inférieur, comme Gustave Droz. A ces inconvénients de la remarque excessive du détail, et des rapprochements, des recompositions qui la suivent, on peut rattacher comme une spécialité singulière, la manie du calembour. Ici, c'est un son qui est séparé des autres sons qui l'accompagnent, séparé de son sens, dans une certaine mesure au moins, et qu'on rapproche d'autres sons semblables et, plus ou moins, des sens qui leur sont normalement associés.

D'autres défauts menacent encore les analystes. Parfois, c'est une minutie extrême, parfois une sorte de myopie intellectuelle qui empêche l'esprit de saisir les ensembles en lui laissant voir les détails avec une grande netteté ; c'est aussi cette étroitesse spéciale qui le porte à dédaigner *a priori* tout emploi des éléments qu'il a lui-même soigneusement préparés ; c'est encore la sécheresse qui accompagne parfois la précision, qui

est simplement peut-être la précision employée hors de propos.

Si, en effet, des associations un peu incohérentes et flottantes peuvent rendre une idée impropre à figurer dans un raisonnement rigoureux, et provoquer des séries divergentes d'associations qui nuisent à la logique, inversement, la suppression trop complète de ces associations peut l'obliger à rester en dehors d'une œuvre d'inspiration, lui retirer toute influence sur les sentiments et nuire parfois singulièrement à la naissance et au développement même des idées abstraites. L'invention suppose presque toujours au moins quelque légère incohérence, et quelque manque de précision. Que des religions aient dû leur origine à d'inconscients calembours, ou à des observations grossières, incohérentes et mal interprétées par l'homme primitif, cela montre bien tout ce que l'analogie, dans sa forme la plus fruste, a pu donner de fraîcheur et de force à la fois à l'esprit humain. La logique spéciale de l'artiste et du poète se traduit généralement par des associations qui paraîtraient incohérentes à une raison étroite, et qu'une raison supérieure justifie. Une analyse trop exacte et trop précise qui déterminerait trop rigoureusement le sens des mots, la nature des idées, le contenu des concepts, gênerait l'art et la poésie. Elle nuirait même à la science si des théories justes, si des conceptions durables ont dû parfois, pour une part au moins, leur origine à des hardiesses un peu inconsidérées de l'imagination, et si elles ont, à leurs débuts, témoigné de plus de luxuriance et de vigueur que de logique et de régularité, ce qui n'est pas sans exemple, il s'en faut. Rien, au contraire, ne montre plus visiblement les inconvénients de ce genre d'analyse qui mène à la précision et à la sécheresse, que les poésies des auteurs à l'esprit

exact et étroitement précis. Le XVIIIe siècle en est infesté. Ponsard et Augier ont fait plus récemment, en vers, des débauches de prosaïsme et de platitude qui s'expliquent par le même manque d'imagination, par l'emploi d'une raison étroite et mal comprise, par la sécheresse des idées trop dépouillées de leur riche et vacillant cortège d'images. En revanche, il n'est pas une des plus belles pièces de Victor Hugo où une analyse, même sommaire, ne découvrît des incohérences d'images ou des illogismes. S'en étonner serait montrer qu'on ignore ce que c'est que l'imagination et ce que c'est que l'art.

§ 5.

Deuxième groupe de qualités : Profondeur, pénétration, sagacité, etc.

La profondeur, la pénétration, la sagacité forment un second groupe de qualités qu'on peut encore rattacher à l'exercice de l'analyse. Il ne s'agit plus, ici, de remarquer les éléments les plus ténus des choses et des idées, mais de découvrir l'élément essentiel plus ou moins caché, de faire ressortir un élément prédominant, celui auquel les autres se coordonnent et dont ils dépendent, celui qui résume tout un ensemble parce qu'il le gouverne, et de reconnaître ses rapports avec les éléments qui lui sont associés. La profondeur que manifeste l'analyse, la pénétration qu'elle donne à qui sait l'employer et qui résulte de l'abstraction, de l'observation, de la compréhension, ne va pas sans une synthèse plus marquée que celles qui accompagnent la finesse et la délicatesse.

Seulement, chez l'analyste, cette synthèse est subordonnée à l'analyse. Voir profondément une situation, c'est non seulement en comprendre les détails, mais c'est surtout comprendre l'élément ou les éléments qui les dominent et comprendre comment est établie cette domination. Comprendre avec profondeur une théorie, c'est en distinguer les points essentiels et en reconnaître ou en pressentir les conséquences visibles et cachées. La décomposition mentale s'accompagne donc d'une recomposition idéale, de l'intelligence des rapports par qui sont étroitement reliés les éléments qu'on a considérés à part. Mais ces résultats obtenus peuvent être conservés à peu près tels quels, ne pas être engagés dans des théories ou dans de grandes conceptions pratiques. La synthèse se borne à être ce que nous avons appelé une « synthèse analytique », et sert surtout à dégager les éléments, à les mettre en lumière. C'est là ce qui distingue sans doute la profondeur, surtout analytique, de la grandeur surtout synthétique. L'esprit profond saura, par exemple, reconnaître la cause cachée d'une crise sociale, et, s'il a de la grandeur, il combinera son idée avec les résultats d'autres recherches faites par lui ou par d'autres, imaginera un remède, concevra de nouvelles organisations.

La pénétration diffère de la profondeur par l'importance des résultats. Au reste, les deux qualités sont voisines. Il n'y a pas de pénétration sans quelque profondeur, ni de profondeur sans quelque pénétration. Mais ce que l'esprit pénétrant découvre par ses analyses instinctives ou réfléchies, peut être moins important que ce que trouve l'esprit profond. Il distingue ce qui est naturellement caché, plutôt que ce qui est essentiel, son œuvre est moins synthétique.

Comme défaut correspondant à la profondeur et à la

pénétration, on peut signaler une certaine lourdeur, quelque manque d'agilité. Des excès d'analyse, une recherche constante des dernières parties des idées, des éléments dominateurs et cachés des choses, peut donner à l'intelligence une allure gauche, empêtrée, distraite, l'empêcher de s'adapter rapidement à beaucoup de petites circonstances. Mais, certains modes de synthèse et la prédominance de l'esprit de recomposition peuvent avoir des conséquences analogues, et il n'y a rien ici qui soit très caractéristique de la prédominance de l'analyse.

Ce qui se présente encore, c'est une imitation, c'est l'apparence trompeuse de la profondeur qui cache plus ou moins bien le vide de l'esprit, la pauvreté des idées, sous l'emploi de mots abstraits, et de propositions générales prétentieuses. Ceci non plus n'est pas une conséquence de l'analyse, mais plutôt du psittacisme qui suppose également la faiblesse de l'analyse et l'insuffisance de la synthèse.

§ 6.

Troisième groupe : réflexion, sûreté, sagacité, indécision, hésitation.

Le dernier groupe de qualités et de défauts que j'ai à examiner dépend de la vie relativement indépendante que la prépondérance de l'analyse assure aux idées et à leurs éléments, et qui leur permet de s'épurer d'abord par la critique, et d'attendre pour entrer dans un système nouveau que l'occasion se présente de former une synthèse stable et bien coordonnée.

Chez les esprits suffisamment équilibrés, cette disposition produit, avec la réflexion, la sagacité, la sûreté de l'esprit. L'habitude de l'analyse prévient d'une manière assez souvent efficace la précipitation dans le jugement, l'acceptation trop prompte et sans réserve d'opinions hâtives et mal formées, l' « emballement » sous toutes ses formes. S'habituer à analyser les idées est un bon moyen de ne laisser s'établir ainsi que celles qui peuvent supporter la critique. Aussi la sagacité est-elle souvent accompagnée d'un esprit d'analyse assez développé. La prudence, la méfiance, sont encore des qualités intellectuelles et morales qui s'accommodent fort bien de l'esprit d'analyse, qui le produisent ou sont produites par lui. L'esprit d'analyse rend prudent, en nous forçant à examiner les choses, à reconnaître leur vraie nature, à discerner leurs conséquences, et, réciproquement, la prudence, la crainte de nous tromper, nous pousse à les analyser pour en voir les inconvénients possibles.

En même temps que la prudence et la sagacité, l'habitude de l'analyse peut, pour des raisons analogues, développer la liberté de l'esprit et être développée par elle. S'habituer à l'analyse, c'est se défier des idées toutes faites, des préjugés, des croyances que la coutume et la mode tendent à nous imposer, c'est nous affranchir, dans une certaine mesure, de leur joug. Mais, pour continuer à s'affranchir ainsi, il faut ou bien y être fortement incité par des circonstances exceptionnelles, ou bien être déjà notablement affranchi. Les gens qui ont des idées préconçues et qui y tiennent sont, en général, de fort mauvais analystes pour tout ce qui intéresse ces idées, quelle que puisse être, sur d'autres terrains, leur habileté à l'analyse. L'analyse même les choque en pareil cas, et son idée seule leur

répugne. Elle leur paraît une inconvenance, sinon une faute plus grave.

Stuart Mill est un bon exemple des qualités de sagacité, de prudence et de liberté d'esprit qui s'harmonisent bien avec l'esprit d'analyse. Ce n'est pas qu'il ne puisse se tromper, et, qu'en fait, il ne se trompe parfois, ce n'est pas non plus qu'il soit débarrassé de tout préjugé, cela n'est guère concevable, mais il est généralement très porté à examiner, à discuter, à suspendre sa conclusion, et cela prévient bien des erreurs, tout en en causant parfois quelques-unes.

Les inconvénients de l'activité indépendante des éléments psychiques que produit l'analyse se manifestent par des défauts de l'esprit qui sont l'envers des qualités précédentes. L'indécision intellectuelle, une hésitation excessive nuisent beaucoup à certains esprits. Il n'est pas très rare de voir des gens intelligents manquer assez de force de synthèse pour hésiter presque continuellement à se faire une opinion, et n'y pas arriver après avoir examiné les arguments probants qui leur sont présentés ou qu'ils ont eux-mêmes trouvés. Ils peuvent analyser finement tous les éléments de l'opinion qu'ils examinent, et il ne leur manque, pour arriver à la sagacité, que d'en opérer la synthèse. Mais c'est ce qu'ils ne peuvent faire. La liberté d'esprit peut dégénérer ainsi en indifférence ou en scepticisme, scepticisme par faiblesse d'esprit.

§ 7.

Conclusion.

Cette rapide revue des formes principales de l'analyse et des qualités intellectuelles qui l'accompagnent, permet d'entrevoir l'innombrable quantité de types que peut donner la prédominance de l'analyse. Elle peut s'associer avec des formes mentales très différentes, avec des tendances intellectuelles très diverses et des qualités variées. Tout en restant dans les lignes générales du sujet, j'ai pu indiquer un assez grand nombre de formes intellectuelles différentes. Aussi ne peut-on guère faire un portrait d'ensemble un peu précis et poussé de l'analyste en soi, et faut-il, pour le définir, s'en tenir à des propositions précises, sans doute, mais très abstraites, en donnant au mot analyse, comme je l'ai fait, un sens beaucoup plus large que celui qu'il comporte ordinairement.

Même difficulté pour apprécier le type. Les jugements varient considérablement suivant le cas. Toutefois, considéré en lui-même, le type de l'analyste apparaît comme n'ayant pas en soi sa raison d'être. Il est le premier membre d'un couple dont le second est l'esprit synthétique. L'équilibré seul forme un tout qui relativement se suffit. Mais ce n'est pas forcément une critique que de dire que l'analyste, pris en soi, est incomplet. Il peut y avoir là simplement un cas de division du travail et de différenciation. Si ces deux grands faits sont très loin de rendre, en l'état actuel, inutile ou injustifiable l'existence du type relativement équilibré, ils peuvent, au moins, légitimer celle des types spécialisés.

DEUXIÈME PARTIE

LES ESPRITS SYNTHÉTIQUES

CHAPITRE PREMIER

LA SYNTHÈSE PSYCHIQUE ET SA DOMINATION

§ 1.

La synthèse, son importance. Délimitation du sujet.

Si l'analyse est nécessaire à la vie mentale, on peut dire que la synthèse la constitue et lui est plus essentielle encore. Elle est évidemment, en tant que phénomène constitué, le résultat de l'association systématique. En tant qu'opération mentale, elle est l'association systématique elle-même. L'analyse n'est possible que par elle, et peut-être suppose-t-elle plus rigoureusement la synthèse que celle-ci ne suppose l'analyse. Car il est impossible de dissocier n'importe quel phénomène, si ce n'est en faisant entrer l'élément extrait dans des systèmes déjà trouvés, mais encore incomplets, non saturés, qui se l'assimilent.

Étudier complètement le rôle de la synthèse mentale,

ce serait donc passer en revue la psychologie tout entière. J'ai insisté ailleurs et ici même sur le caractère et l'importance de l'association systématique, et le jeu des éléments psychiques, je n'y reviens pas plus longuement. Je dois me borner ici à parler des différentes formes générales que peut donner à l'intelligence la prédominance de la synthèse sur l'analyse, de la composition sur la décomposition. Nous venons de voir, en suivant les analystes, l'allure générale de l'esprit, les qualités et les défauts que produit la prédominance de l'analyse et l'insuffisance relative de la synthèse, nous verrons maintenant ceux qui proviennent de la prédominance de la synthèse et de l'insuffisance relative de l'analyse.

§ 2.

La prédominance de l'esprit synthétique.

Dans les esprits où domine l'analyse, les éléments de l'ensemble décomposé, idée, système de sensations, perceptions, doctrine philosophique, œuvre d'art, gardent, comme nous l'avons vu, une vie relativement indépendante. Ils ne s'engagent guère en un système nouveau, mais restent presque isolés, et comme à la disposition d'une synthèse future qui ne vient pas. Au lieu de se laisser absorber par un système supérieur, ils restent eux-mêmes le principal centre de petits systèmes de remarques, de réflexions, d'impressions, de faits affectifs, qui n'arrivent pas, lorsque l'esprit de synthèse est très faible, à s'ordonner en un système général.

Chez les esprits équilibrés, la décomposition doit se

produire aussi, mais elle ne constitue pas la principale partie de la vie mentale, elle n'est que la première phase du processus psychique. Elle est suivie de la réassimilation des matériaux retaillés, affinés, dégagés de leur gangue, qui viennent prendre place dans un système ou dans des systèmes nouveaux, plus ou moins complexes et riches, mais généralement égaux ou supérieurs à ceux que l'esprit a dissous. Ces synthèses nouvelles ne seront point seulement un classement destiné à permettre aux éléments de rester à peu près libres à la disposition de l'esprit, ou une application des lois de contiguïté et de similarité, elles forment de véritables organismes psychiques, des rouages actifs de la vie mentale. Ce ne sont plus des « synthèses analytiques ». C'est ce qu'on remarque, par exemple, dans le cas du savant, qui, ayant observé et analysé soigneusement quelques faits, ne se borne pas à fonder et à exposer ces faits tels qu'il les a dégagés de l'expérience brute, mais s'en sert pour construire une théorie par la systématisation de ses acquisitions récentes et de ce qui, dans ses connaissances, dans ses idées antérieures, peut s'harmoniser avec elle, du savant qui s'arrange pour rattacher ensuite à cette théorie ce que l'expérience, toujours analysée, lui donnera de convenable.

La vie de l'intelligence, avec son double mouvement de désassimilation et d'assimilation, est donc complètement représentée chez l'équilibré. Mais tandis que la première phase du processus psychique est surtout visible chez l'analyste, dont l'œuvre n'a de prix que comme élément d'un ensemble social qui l'utilisera, grâce aux aptitudes différentes et complémentaires d'autres esprits mieux doués pour la synthèse, c'est la seconde qui devient prépondérante chez les esprits synthétiques. Chez ceux-ci, la première phase reste à

peu près rudimentaire, ou presque entièrement dominée par la seconde. Ils doivent souvent profiter des analyses faites par d'autres et qu'ils seraient incapables, en bien des cas, de faire eux-mêmes, mais comme dans la vie les choses ne s'arrangent guère d'une façon régulière, il arrive qu'ils ne sont pas beaucoup plus habiles à profiter des analyses des autres qu'à s'en passer, et nous reconnaissons trop souvent les esprits synthétiques à leur façon de se tromper.

Chez eux, l'analyse méthodique est très rare, l'existence indépendante de ses produits ne se rencontre à peu près pas. Les idées préconçues, les systèmes déjà dominants, les habitudes impérieuses agissent avec rapidité et surtout avec décision. Ils orientent l'esprit immédiatement et d'une manière relativement stable, saisissant à la hâte dans les événements qui passent l'élément qui leur convient ou qui semble leur convenir, et, sans se préoccuper du reste, ils construisent avec lui un édifice plus ou moins vaste, mais souvent peu solide, parce que les matériaux ne sont pas assez bien travaillés et s'adaptent mal à leur destination.

Si, en effet, l'esprit synthétique ne possède pas une sûreté et une souplesse qu'on trouve rarement, l'édifice est forcément disparate et ruineux. C'est que l'esprit n'a pas suffisamment compris ce qu'il s'est assimilé, c'est qu'il n'a pas assez bien séparé l'élément utile des éléments parasites ou nuisibles. L'analyse méthodique n'ayant pas été faite, presque toujours la synthèse sera plus ou moins mal agencée, les morceaux en seront trop gros et mal équarris. L'esprit a simultanément avalé la coque et la noix.

Les perceptions que lui impose l'expérience, les idées que son milieu lui suggère en mille façons par la conversation ou la lecture, tout ce qu'il voit et tout ce qu'il

comprend, tout cela ne semble être pour l'esprit synthétique qu'une occasion de développer ses idées propres, de compléter des systèmes déjà formés, ou bien de former, d'un coup, un système à peine encore ébauché. Tout ce qui ne peut être pour lui l'occasion d'un déploiement notable d'activité synthétique reste non perçu, incompris, parfois rejeté pour toujours par un mécanisme presque inconscient et aussi prompt que sûr, quelquefois à peine saisi et mis aussitôt de côté avec dédain jusqu'au moment où quelque synthèse pourra utiliser l'élément oublié dans l'ombre, et qui reste engagé dans ses associations primitives, non consciemment isolé et gardé avec plus ou moins de soin comme chez l'analyste.

Il n'y a, comme on s'y attend, que des différences de degré entre l'esprit de l'analyste et l'esprit synthétique, et l'on passe assez insensiblement de l'un à l'autre. Il se produit toujours chez l'analyste le plus pur un commencement de synthèse, au moins cette synthèse que nous avons étudiée sous le nom de synthèse analytique. Chez les esprits les plus synthétiques, en revanche, il se produit toujours quelque dissociation, puisque la synthèse psychique se produit en séparant plus ou moins les éléments qu'elle emploie de ceux qui s'étaient présentés avec eux, et que même pour profiter des analyses faites par d'autres, il faut en opérer soi-même quelques-unes. A mesure que la synthèse devient plus importante et que l'analyse se restreint, nous allons de l'un des types à l'autre, en passant par les équilibrés qui sont entre les deux. Tout cela n'offre pas de difficultés spéciales.

§ 3.

L'esprit synthétique dominant. Ses caractères généraux. L'observation.

La nature de l'analyse, telle que nous venons de l'étudier, nous fait aisément comprendre les défauts et les qualités que va donner à l'esprit sa faiblesse ou son absence. Si les éléments destinés à la synthèse ne sont plus minutieusement isolés, soigneusement dépouillés de ce qui ne leur est pas essentiel, amenés au degré voulu de pureté et de précision, la synthèse pourra être large et puissante, mais elle risquera fort d'être trop hâtive, mal faite, d'englober des éléments disparates.

Ce qui caractérise, en somme, la prédominance excessive de l'esprit synthétique, c'est qu'elle fait penser, pour ainsi dire, par grands blocs. L'esprit avale des morceaux mal préparés. Les images, les idées ne se dégagent pas de la masse qui les entoure. Elles n'arrivent pas à cette vie individuelle momentanée qui leur permet de passer sans dommage et sans heurt d'un système psychique à l'autre et de changer de synthèse. Cette manière de penser accuse un certain manque de souplesse, mais ce défaut peut être tout relatif, et ne porter que sur la décomposition des idées et des groupes de perception. Elle peut s'associer avec une assez grande souplesse dans le maniement de ces blocs peu dégrossis, dans les changements utiles de l'attitude de l'esprit, et dans les procédés secondaires de l'intelligence. Un esprit synthétique peut très bien se plier à des circonstances diverses et modifier assez

aisément son orientation, mais, en ceci même, il gardera son habitude de synthétiser avec excès. En agissant sur des blocs d'idées un peu confus et grossiers parfois, il pourra faire preuve à la fois de souplesse dans son aptitude à saisir l'occasion d'un changement d'attitude et de raideur dans la façon un peu gauche dont il combinera pour cela ses nouvelles idées et ses nouvelles dispositions.

Chez le synthétique, le bloc d'idées se forme souvent très vite. Quand la synthèse n'est pas équilibrée par l'analyse, une pensée n'arrive pas isolée à l'esprit. Elle amène avec elle ou fait naître immédiatement une foule d'autres idées qui l'entourent. Même une image ne vient pas seule, elle n'est pas même reconnue simplement pour ce qu'elle est, elle est immédiatement interprétée, et souvent transfigurée, grâce au cortège plus ou moins développé d'images, d'idées et de sentiments qu'elle entraîne avec elle. Il est facile de reconnaître ici une des conditions ordinaires de l'esprit poétique, condition qui peut accompagner quelques-unes des plus hautes qualités de l'esprit, et quelques-uns aussi de ses pires défauts.

Des synthèses imaginatives viennent ainsi encadrer les données de l'expérience, ce sont des rapprochements divers, des métaphores plus ou moins animées, des personnifications, des symbolismes. Qu'on se rappelle, par exemple, les singulières et fortes visions de Victor Hugo. A quelque degré, mais à des degrés très différents, une disposition analogue se retrouve chez tous les hommes, jusque dans l'esprit de l'enfant, pour qui les taches qu'il aperçoit dans la lune prennent l'apparence d'un homme. Il est des cadres qui s'imposent à l'image, dont on ne peut pas, en quelque sorte, la détacher, où elle se place spontanément et tout de

suite, de façon à ce qu'on ne puisse même se figurer son existence en dehors d'eux.

On a un bon exemple de synthèse hâtive et peu logique dans les récits confus de faits mal observés que font beaucoup d'ignorants, et même des gens d'esprit cultivé. Un homme avisé, un observateur analyste dira simplement ce qu'il sait en tâchant d'éviter les interprétations douteuses, en isolant la vraie donnée de l'expérience de toutes les complications superflues ou de valeur contestable, tout en lui donnant cependant l'interprétation perceptive sans laquelle elle resterait dépourvue de signification et ne serait même pas exprimable. Un ignorant, un esprit grossier ou maladroit interprète au contraire sans le savoir. Il synthétise inconsciemment les données de la sensation avec des idées plus ou moins bizarres. Il n'a pas, pour recevoir une perception nouvelle, de cadres convenablement préparés, et il ne sait pas comprendre et faire comprendre sa perception sans l'encadrer. Il lui donne alors un cortège d'images et d'idées qui la fausse et la dénature. S'il doit décrire une impression interne, en parlant par exemple à son médecin, il ne pourra l'analyser convenablement et fera grand usage de métaphores (procédé synthétique pur) plutôt que de descriptions précises (procédé analytique), ou de comparaisons (procédé de synthèse analytique); ou bien il donnera une explication que, par défaut d'analyse, il ne saura pas distinguer de la simple constatation du phénomène. Il sentira une lame qui le pénètre, une bête qui le ronge, une boule qui lui remonte dans le gosier (la boule hystérique), il dira que son sang a tourné ou que son estomac s'est fermé; s'il est aliéné, il pourra penser qu'il a, comme le cas s'est présenté, « un concile dans le ventre ». Chez l'homme, même le plus instruit, toute

constatation de phénomènes nouveaux risque fort de s'accompagner de synthèses de ce genre, à moins d'une grande habitude de l'analyse et d'une grande aptitude pour cette opération. Aussi la mauvaise qualité de l'observation est-elle un des symptômes fréquents de l'insuffisance de l'analyse et de l'exagération de la synthèse. Ce n'est pas que l'observation ne se fasse pas, que les phénomènes passent inaperçus, seulement ils ne sont pas saisis en eux-mêmes et pour eux-mêmes, ils n'entrent dans l'esprit qu'en provoquant des synthèses prématurées qui les masquent, les défigurent, et, parfois, les rendent méconnaissables.

§ 4.

La compréhension et la prédominance excessive de la synthèse ; la discussion chez le synthétique.

Naturellement, il est toute une fonction de l'intelligence, celle qui consiste à comprendre simplement, c'est-à-dire à reproduire en soi les idées d'autrui ou un ensemble de faits extérieurs, qui est presque forcément troublée par l'excessive prédominance de la synthèse. Cette intelligence exige l'interprétation correcte d'un certain nombre de données de la perception et, par conséquent, elle aura d'autant plus de chances — toutes choses égales d'ailleurs — de s'effectuer correctement, qu'un plus grand nombre d'éléments significatifs auront été recueillis et observés, et qu'ils auront été plus correctement interprétés en eux-mêmes. Tout cela suppose un assez grand travail d'analyse, d'observation et de critique.

Mais ces observations et ces critiques, l'esprit syn-

thétique les fausse généralement par son ardeur. Il n'a pas la patience de recueillir des faits, d'écouter les paroles, de suivre un discours sans savoir à l'avance ce que tout cela va signifier, et, comme il ne le sait pas, il l'invente immédiatement de son mieux. Au lieu de recueillir les faits, il construit un système sur les premiers qui lui arrivent.

Aussi, bien souvent l'esprit synthétique, qui suit forcément ses propres idées et y rapporte instinctivement tout ce qui lui est suggéré par les autres, ou par les faits de son expérience, est-il exposé à quelque emballement, et à une outrance assez incompatible avec la justesse des idées. L'équilibre est rompu chez lui au préjudice de l'observation et de l'analyse, mais la synthèse perd en justesse souvent plus qu'elle ne gagne en rapidité, et le synthétique exclusif, de même qu'il observe mal, comprend souvent mal aussi et pour des raisons exactement analogues.

Ces défauts se retrouvent chez des esprits incapables de synthèses un peu vastes, mais incapables aussi d'analyses subtiles et profondes. On les rencontre communément chez tous les gens qui ont un parti pris quelconque, mais ils tiennent toujours à une synthèse prématurée et à une insuffisance d'analyse, ils sont particulièrement naturels à l'esprit synthétique exagéré qui, dans sa hâte d'arriver à une conclusion, de former une théorie, d'aboutir au système, néglige forcément une assez grande quantité d'idées, de faits, d'éléments de conviction qu'il aurait pu employer utilement, mais auxquels il ne laisse même pas le temps de se former.

Son allure dans la discussion est significative et facilement reconnaissable. Les objections, quand il les entend, ne sont pour lui qu'une nouvelle occasion de synthèses, souvent aussi raides et aussi grossières que

la première. Il accroche un détail et bâtit sur ce détail une nouvelle théorie qui n'a souvent aucun rapport logique avec ce qu'on lui objecte; il s'arrête à un mot qui le frappe et qui éveille rapidement dans son esprit des ensembles d'idées, et il s'attache à ces idées sans bien savoir de quoi il s'agit. Souvent, il part d'un détail mal compris, parfois d'une méprise, d'un mot mal entendu pour reconstruire, à sa façon, la pensée de l'adversaire. Il ne peut attendre que celui-ci la lui expose; il faut qu'il la construise lui-même, sans quoi il ne pourrait l'entendre et, en général, il la construit tout autrement qu'il ne faudrait et beaucoup trop d'après sa propre pensée. Lui fait-on remarquer son erreur, s'il veut faire montre de bonne volonté, de patience (ce n'est pas une qualité ordinaire de l'esprit synthétique) ou de condescendance, il n'arrive guère qu'à recommencer son erreur ou à en inventer une autre. Mais avec lui, il faut s'attendre à voir la discussion ne pas rester purement intellectuelle. La passion entre vite en jeu, les grands blocs d'idées intéressent plus la personnalité que les éléments patiemment recueillis et, d'ailleurs, les sentiments font bloc chez lui comme les idées. La prédominance de la synthèse et l'impuissance à l'analyse s'accompagnent souvent, dans la discussion, d'impatience, de colère, d'indignation. Et si l'homme qui ne sait ni observer ni analyser est grossier de nature et pas trop bien élevé, on peut s'attendre à des injures lorsqu'il ne vous comprendra pas.

Leur manière de mal faire une chose distingue les différents esprits. Un esprit porté à l'analyse, s'il lui arrive de ne pas comprendre et de rester impuissant devant l'idée d'un autre pourra mieux s'en rendre compte, il hésitera, tâtonnera, s'arrêtera, et, s'il propose une idée à son tour, le fera avec plus de lenteur, de

circonspection et de timidité. Un esprit simplement étroit et borné réagira avec sa routine, mais ne montrera ni la vivacité, ni la richesse d'idées, ni l'entrain, ni l'imagination d'un esprit synthétique un peu développé. Certes rien n'est plus commun, je dirai presque plus universel, qu'une discussion mal dirigée et des arguments mal compris, mais il y a une façon de mal comprendre ou de ne pas saisir un argument qui n'est pas à la portée de tout le monde, et parfois elle dénote une vie intellectuelle supérieure en chaleur et en intensité à celle de quelques esprits sages et patients qui auraient montré plus de rectitude partielle dans l'interprétation des idées d'autrui. Il ne faut pas oublier que les défauts que je signale, chez le synthétique comme chez l'analyste, correspondent à certaines qualités et peuvent même devenir des qualités quand les circonstances s'y prêtent.

§ 5.

La compréhension chez le synthétique.

Si l'esprit synthétique n'est pas « intelligent » comme l'analyste, il lui arrive tout de même de comprendre les idées des autres. C'est alors, chez lui, une sorte de divination. Il a la chance de les réaliser immédiatement en lui en les reconstruisant sur un ou deux détails qui l'ont frappé.

Il y a toujours beaucoup d'éléments communs ou semblables dans les esprits des hommes, si différents qu'ils puissent être, surtout dans un même temps et dans un même milieu. Leur mécanisme est aussi à peu près le même, leurs habitudes d'esprit se ressemblent,

ou tout au moins, s'ils se fréquentent, l'un d'eux est capable de reproduire instinctivement, à l'occasion, l'allure d'un autre. Il n'est pas surprenant que ces esprits se rencontrent parfois, et que d'après quelques fragments, même assez rapidement entrevus, l'un d'eux puisse arriver à reconstruire assez exactement les idées d'un autre, à figurer en lui des sentiments qui ne sont pas les siens. C'est ainsi qu'en lisant un peu vite, nous n'analysons nullement toutes les lettres, ni tous les mots. La tournure générale du mot et quelques lettres, distinctement aperçues çà et là, nous suffisent pour reconnaître le mot et quelques mots pour comprendre une phrase. Aussi laissons-nous souvent passer sans les apercevoir des fautes d'impression et ne nous apercevons-nous pas toujours même de l'omission d'un mot. La synthèse prompte a pu remplacer ici presque entièrement l'analyse préalable et la synthèse méthodique et lente. Elle a reconstitué en nous, sur quelques signes rapidement perçus, la phrase qu'a pensée l'écrivain, et souvent aussi ses idées ou une partie de ses idées. De même, quand nous entendons parler une langue qui nous est familière, le travail d'analyse n'est pas du tout le même que si nous écoutons parler une langue étrangère que nous comprenons un peu. Mais évidemment la synthèse hâtive peut, même après une assez longue habitude, engendrer des erreurs. Des lapsus souvent cités en sont la preuve.

Nous pouvons bien arriver ainsi à lire assez couramment dans l'esprit d'un autre surtout si c'est quelqu'un que nous voyons souvent, et si l'idée ou le sentiment qu'il s'agit de comprendre ne nous est pas trop étranger. Le moindre mot, le moindre signe, parfois un fait si léger qu'il n'est aperçu ni par l'autre, ni par nous, peut nous mettre sur la trace et nous faire deviner ce

dont il s'agit. Et ce serait, sans doute, un grand signe de supériorité que de pouvoir généraliser ce procédé. Mais, en dehors de ces cas assez compréhensibles, ou de quelques autres cas plus spéciaux, il faut se méfier passablement de l'intuition et de la divination. Trop souvent l'esprit incapable d'analyse se trompe et comprend mal. S'il est vif et un peu capable d'invention, il arrive vite à construire un roman étranger à ce qu'il lit ou entend réellement. Il en est pour qui une conversation, surtout une discussion, n'est guère qu'une série de lapsus intellectuels.

§ 6.

Une simulation de la compréhension analytique chez les synthétiques.

Parfois tel esprit incapable de comprendre, de réaliser en lui les idées des autres comprend, au contraire, merveilleusement les siennes. Autant il entend mal ce qu'on lui dit, autant il entend bien ce que lui-même veut dire. Qu'on ne croie pas que ce soit là un mérite commun. Beaucoup d'hommes sont aussi gauches devant leurs propres idées que devant celles des autres. Ils n'y comprennent rien, ne savent pas s'en servir, n'en discernent pas le sens et les conséquences. C'est le cas de quelques grands esprits. Ils n'ont jamais su où conduisaient les idées qu'ils apportaient, et il a fallu que d'autres se chargent de les développer pour eux, et d'une façon qui, s'ils l'avaient prévue, les aurait parfois scandalisés.

Celui dont je parle, au contraire, sait parfaitement développer ses propres idées, et d'une façon assez ré-

gulière pour simuler l'esprit d'analyse et de critique, et pour paraître posséder un genre d'intelligence qui lui est, en réalité, étranger. Sa discussion sera un modèle de lucidité si, au lieu de répondre aux objections qui lui viennent du dehors, il se les adresse à lui-même ou s'il expose les raisons qui lui font admettre comme juste telle ou telle opinion. Il m'est plusieurs fois arrivé d'être surpris en remarquant combien les mêmes personnes que je voyais incapables de saisir correctement les opinions d'autrui étaient, au contraire, aptes à développer et à faire valoir les leurs, en étudiant leurs détails, en en exposant les diverses parties. Joseph de Maistre fut un esprit de cet ordre. Admirable pour aller jusqu'au bout de ses propres idées, pour en faire ressortir les divers aspects et les conséquences, pour en trouver parfois des applications imprévues, il était peu capable de suivre patiemment les idées qu'on lui soumettait. Chez les esprits où la synthèse domine, les détails, les idées particulières ne vivent bien que s'ils sont dégagés et soutenus par quelque grand système, par quelque passion intellectuelle, par quelque idée d'ensemble. Ces esprits sont à l'opposé des analystes, observateurs, compréhensifs, critiques, qui font vivre en eux des fragments isolés. Autant ils arrivent facilement aux détails, aux raisons secondaires, aux preuves lorsqu'elles font partie intégrante du système qui domine en eux, autant ils se montrent alors capables de les apprécier, de les trouver, de les classer, d'en mettre les détails en valeur, toujours en les rapportant à l'ensemble, autant aussi ils se montrent impuissants à les comprendre et à les retenir quand il faut d'abord les accepter en elles-mêmes pour voir ensuite ce qu'elles peuvent impliquer et signifier. L'analyse chez eux est secondaire et subordonnée, elle suit la synthèse ou la

prépare immédiatement, et n'a d'autre but que de la rendre bien vite possible. Souvent aussi, elle n'est qu'un moyen de fortifier et de prolonger la synthèse, elle est une façon de passer successivement en revue les diverses parties, les divers aspects de cette synthèse, un moyen aussi de produire ou de faciliter telle synthèse qui est déjà au trois quarts constituée, et non point un moyen d'isoler des faits qu'on considérera et qu'on gardera pour eux-mêmes, ni même de préparer des matériaux pour une synthèse future encore inconnue et dont on ne sait à peu près rien. On voit la différence considérable qui sépare sur ce point les esprits à vie synthétique, des analystes et des équilibrés.

§ 7.

La prédominance de la synthèse et la critique.

Continuons à étudier l'allure du type synthétique dans les fonctions que nous avons vues convenir si bien à la nature de l'analyste, nous trouverons partout des différences analogues qui font ressortir la diversité des types mentaux.

Les esprits purement synthétiques qui s'adonnent à la critique en font une assez singulière opération. Généralement ils ne prennent guère la peine de comprendre l'œuvre qu'ils examinent. En tout cas ils refusent obstinément, et, lorsqu'ils se rendent assez bien compte de la nature de leur esprit pour en tirer des principes, ils refusent consciemment de se placer, même pour un moment, au point de vue de l'auteur. Ils gardent leur propre point de vue, et ne s'en peuvent distraire assez

pour le modifier et l'élargir. Souvent ils se bornent à approuver ou à blâmer, et très vivement parfois, selon que l'élément qu'ils ont remarqué entre plus ou moins aisément, plus ou moins harmonieusement dans leurs synthèses personnelles. Leur tendance synthétique se révèle par la réaction très nette de leur esprit sur les idées qu'on tente de leur suggérer, et leur faiblesse d'analyse par l'impuissance où ils sont de décomposer l'œuvre d'un autre et d'en laisser les éléments vivre en eux à l'état à peu près libre et sans les enrôler dans un système nouveau.

L'esprit purement synthétique juge plus qu'il ne comprend, il rend plus d'arrêts qu'il ne fait de remarques fines et justes, il part sur des impressions spontanées, souvent très vives, et qui, en bien des cas, ne portent que sur un détail. Toujours prêt à construire, à mettre en activité ses propres idées et ses propres sentiments, à s'en servir à la moindre occasion, pour absorber ou pour repousser vivement les idées et les sentiments des autres, il néglige beaucoup de parties essentielles, n'aperçoit pas le sens général et profond de ce qu'il examine, et risque fort, par conséquent, de se montrer injuste.

Les artistes, les créateurs, quoiqu'il s'en trouve d'équilibrés, sont en général assez peu aptes à l'analyse. Ils voient trop souvent les œuvres des autres à travers les leurs, et parfois, même avec un beau génie, font preuve d'étroitesse et d'inintelligence. On peut voir, dans ce genre, des discussions littéraires célèbres, et, par exemple, la critique des classiques par les romantiques, des romantiques par les naturalistes.

Parfois l'outrance se manifeste joyeusement, sous forme de boutades, de paradoxes conscients et voulus. Mais il ne faut pas se méprendre sur la portée de ces

plaisanteries, elles expriment bien la vraie nature et les vraies opinions de l'esprit qui les lance, et c'est souvent à des circonstances très secondaires qu'elles doivent leur caractère de boutades et de paradoxes voulus, l'aspect à demi plaisant dont on les a décorées.

Quelques-uns aiment, lorsque les circonstances les y engagent sérieusement, à se faire comme une seconde nature plus bienveillante et plus large en apparence, plus objective aussi et, à quelques égards, plus analytique en s'habituant à mettre à l'écart leurs goûts personnels et leurs préférences intellectuelles. Mais alors ils perdent leur valeur, ils deviennent ternes, sans couleur, sans vie, ils accomplissent leur travail d'exposition ou de critique par nécessité, et comme une besogne machinale. Je crois bien que l'exemple de Gautier pourrait illustrer ceci.

On sait quelle était d'ailleurs son intransigeance, à lui qui ne voulait trouver qu'un beau vers dans Racine. Le même Racine, à côté de Shakespeare comparé à un chêne, était traité de « pieu » par Auguste Vacquerie. Mais ni Gautier ni Vacquerie ne paraissent avoir eu une puissance synthétique bien exceptionnelle. Hugo qui, lui, était merveilleusement doué à tant d'égards, offre un cas intéressant du même genre. Sa critique peut servir de type pour l'étude de l'esprit synthétique, si on le prend surtout au moment où son génie est bien développé, car les articles de sa jeunesse ne témoignent pas au même degré du dédain et de l'impuissance devant une analyse méthodique. Le procédé de Hugo consiste à prendre dans l'œuvre, dans l'opinion des autres, un point quelconque puis à la refaire en quelque sorte, à sa façon, à la recréer, ou du moins à bâtir dessus un édifice nouveau, en y introduisant l'expression des idées qui le hantent, et de ses senti-

ments les plus intenses. Il ne paraît jamais arrêté par la crainte de prêter aux gens des idées qu'ils n'ont pas eues. Continuellement il paraphrase, il transpose, il développe brillamment et sans exactitude, il invente. Souvent, il faut bien l'avouer, on retrouve en lui des lieux communs un peu fatigués, des idées ébauchées par des esprits étroits et déformées encore par leur passage à travers des cerveaux mal faits. La force de synthèse se manifeste alors non pas tant par la grandeur et la puissance de la pensée, que par la richesse et l'éclat des images, par le splendide entassement des métaphores, des mots et des rimes. Je recommande, à ce point de vue, la lecture de la poésie intitulée : *Ecrit sur la première page d'un livre de Joseph de Maistre.* Pour le fond, c'est un Joseph de Maistre vu par n'importe quel bourgeois libéral, sans profondeur et sans compréhension analytique. Comme image, c'est d'une merveilleuse richesse, mais plus éclatante que bien solide. Même à ce point de vue ce n'est pas du meilleur Hugo. La pièce se trouve dans la première partie des *Quatre vents de l'esprit :*

« Cathédrale monstre ! bâtie
Contre le droit et le devoir !
Plan incliné, la sacristie
Glissante, devient l'abattoir.

Ici les cierges, là les torches,
Dans ce temple à deux fins construit
On juxtapose les deux porches
De la lumière et de la nuit.

Fausse lumière et nuit réelle
L'ombre de Rome sur Paris,
Un aigle ayant au bout de l'aile
Des ongles de chauve-souris. »

Il faut lire encore l'appréciation du darwinisme et d'un matérialisme assez gros et puéril que Hugo suppose associé à cette théorie et qui peut bien d'ailleurs s'y joindre dans quelques cerveaux. Certes on ne peut exiger d'un grand poète qu'il parle très correctement de doctrines abstraites, et je ne suis pas même bien sûr qu'il valût mieux que, n'en pouvant parler correctement, il n'en parlât jamais. Je ne cherche pas ici à reprocher à Hugo ses erreurs, mais à m'en servir pour comprendre le mécanisme de son esprit, et par suite, de tout un groupe d'esprits. On peut trouver d'ailleurs qu'il ne laisse pas d'avoir des intuitions assez justes, et que, s'il comprend mal l'évolutionnisme, il aperçoit tout de même assez bien certaines conséquences discutables qu'on en pouvait tirer, qu'ont en effet tirées quelques disciples, mais qui se sont surtout largement épanouies dans le cerveau des adversaires de la doctrine. Et cela ne rend que plus intéressante et plus significative la façon dont Hugo, sans analyser le système et sans le bien comprendre, sans en deviner les diverses conséquences possibles, isole un ou deux éléments qu'il entoure de toutes les guirlandes de sa puissante rhétorique, qu'il noie dans la verve abondante et un peu grosse de son esprit :

« Par-dessus le marché, je dois être ravi.
Quoi! des vivisecteurs, à la fois, à l'envi,
Des chimistes anglais, allemands, tous ensemble,
Loupe et scalpel en main, m'affirment qu'il leur semble
Certain, démontré presque et probable à peu près
Qu'entre l'homme d'Athène et le loup des forêts,
Qu'entre un essaim d'égout et le peuple de France,
Le total fait, il n'est aucune différence;
Qu'on trouve, en les traitant par les mêmes réchauds,
La même quantité de phosphate de chaux

Dans le plus affreux chien que dans le plus grand homme,
Que, par conséquent, Sparte est égale à Sodome. »

Le livre de Hugo sur William Shakespeare serait encore intéressant à examiner. Mais parfois le nom de l'auteur n'est plus qu'une simple prétexte pour le poète, une sorte de clou qui lui paraît convenir pour accrocher les images, les idées qui lui viennent à l'esprit et qu'il accueille imperturbablement. Cela se prouverait par bien des détails de son œuvre, mais on peut voir surtout pour trouver le procédé dans toute son ampleur, le *Groupe des idylles* dans la troisième partie de l'édition définitive de la *Légende des Siècles*.

Une enquête fort intéressante sur l'évolution littéraire dirigée, il y a quelques années, par M. Jules Huret, peut servir à étudier l'attitude des littérateurs devant l'œuvre de leurs collègues. Seulement l'interprétation des faits est souvent délicate. Ce n'est pas l'intelligence seule — ou l'inintelligence — qui dicte les réponses recueillies. Plusieurs sentiments y sont engagés aussi. Mais cela ne diminue en rien, au contraire, l'intérêt de l'étude. En effet, et j'aurai l'occasion de revenir sur ce point, l'intervention du sentiment est souvent une marque de la faiblesse de la faculté d'analyse et elle accompagne une activité surtout synthétique. Ces caractères, en effet, se laissent apercevoir dans les réponses de plusieurs auteurs en bien des pages de l'enquête. La faiblesse de la faculté d'analyse peut très bien d'ailleurs n'être pas générale chez eux, et n'empêchera nullement certains auteurs d'analyser avec minutie et exactitude la portion d'expérience qui relève plus spécialement de leur œuvre, c'est-à-dire encore que l'analyse ne se produira que dans les limites où elle facilite le plus la synthèse dominante.

§ 8.

L'esprit synthétique abstrait dans la critique.

La prédominance de l'esprit de synthèse dans la critique peut prendre une forme plus philosophique. L'ouvrage étudié apparaît surtout, en ce cas, comme l'élément possible d'un système qu'on a déjà construit où qu'on se prépare à construire. Mais tandis que le procédé précédent était surtout employé par des littérateurs, par des créateurs de systèmes concrets, celui-ci indique plutôt un esprit scientifique ou philosophique en qui la faculté d'analyse, quoiqu'elle ne soit pas la qualité dominante, est généralement plus développée. Ce sont souvent des esprits à peu près équilibrés qui s'appliquent à de pareilles synthèses, mais parfois aussi l'analyse reste impuissante et rudimentaire, la synthèse est trop prompte, la conclusion précipitée et le critique ne parvient pas à mettre en équilibre son idée d'exactitude et son besoin de systématisation.

On doit rattacher à cette tendance synthétique générale une forme de critique littéraire qui a récemment brillé d'un grand éclat et se voit aujourd'hui un peu plus subordonnée, ce qui est naturel, à des préoccupations plus spécialement esthétiques ou littéraires. Je veux parler de la tendance à considérer une œuvre d'art comme un produit, et par suite comme une sorte de symbole d'un état social donné, comme un élément particulièrement significatif d'une civilisation. C'est surtout à Taine qu'on doit la formation et la diffusion de cette critique savante et considérable, mais qui perdait parfois de vue le côté esthétique de l'œuvre d'art,

ce qui fait qu'elle est proprement et avant tout une œuvre d'art, ce qui différencie, par exemple, une Vénus grecque d'un chapeau haut de forme, quoique le chapeau représente aussi tout un ensemble de forces et d'influences sociales.

Taine, il est vrai, n'en est point resté à ce point de vue. Il a donné, avec l'*Idéal dans l'art*, une des parties les plus remarquables et les moins remarquées de son œuvre, une précieuse théorie de la beauté. De plus, c'était un esprit porté à l'analyse, et, s'il a parfois construit des synthèses trop hâtives, il lui est arrivé aussi, comme à tous les équilibrés, de s'en tenir trop strictement à la première opération. Mais la tendance que j'indique ici et qu'il a tant contribué à former ne s'en rattache pas moins à l'insuffisance de l'analyse, en ce qu'elle porte à négliger beaucoup trop plusieurs éléments essentiels de l'œuvre pour la considérer surtout comme un symbole, un signe, un élément d'un ensemble très vaste.

Cette tendance est nettement indiquée dans la préface de l'*Histoire de la littérature anglaise* : « Lorsque vous tournez les grandes pages raides d'un in-folio, les feuilles jaunies d'un manuscrit, bref, un poème, un code, un symbole de foi, quelle est votre première remarque ? C'est qu'il ne s'est point fait tout seul. Il n'est qu'un moule pareil à une coquille fossile, une empreinte pareille à l'une de ces formes déposées dans la pierre par un animal qui a vécu et qui a péri. Sous la coquille il y avait un animal, et sous le document il y avait un homme. Pourquoi étudiez-vous la coquille, sinon pour vous figurer l'animal ? De la même façon, vous n'étudiez le document qu'afin de connaître l'homme ; la coquille et le document sont des débris morts et ne valent que comme indices de l'être entier et

vivant. C'est jusqu'à cet être qu'il faut arriver ; c'est lui qu'il faut tâcher de reconstruire... Qu'y a-t-il sous les feuillets satinés d'un poème moderne ? Un poète moderne, un homme comme Alfred de Musset, Hugo, Lamartine ou Heine, ayant fait ses classes et voyagé, avec un habit noir et des gants, bien vu des dames et faisant le soir cinquante saluts et une vingtaine de bons mots dans le monde, lisant les journaux le matin, ordinairement logé au second étage, point trop gai parce qu'il a des nerfs, surtout parce que dans cette épaisse démocratie où nous étouffons, le discrédit des dignités officielles a exagéré ses prétentions en rehaussant son importance, et que la finesse de ses sensations habituelles lui donne quelque envie de se croire dieu. Voilà ce que nous apercevons sous les *méditations* ou les *sonnets* modernes... » On reconnaît bien ici la spécialisation outrée qu'impose à l'analyse (dont le rôle est encore assez important dans la spécialité choisie) la tendance à une synthèse trop étroite, la domination d'une forme systématique acceptée par l'esprit. Ce serait vraiment un mince profit à tirer de la *Légende des Siècles* que d'arriver à savoir que Victor Hugo faisait chaque soir cinquante saluts dans le monde et une vingtaine de bons mots. Il est aisé de voir ce que donnera la méthode quand elle sera appliquée par un esprit étroit, obstiné et un peu raide.

§ 9.

Critique, jugement et synthèse.

Dire que le jugement est, plus que la critique, une fonction de l'esprit synthétique, ce serait, à ne consul-

ter que l'étymologie, un singulier non-sens. Mais les mots changent de signification, et nous savons bien qu'on a cherché à faire consister la critique précisément dans le fait de s'abstenir de juger, — ce qu'il faut entendre au reste en un sens restreint car, sans jugement d'aucune sorte, aucune sorte de critique ne serait possible. Telle n'est pas, en général, la critique des esprits synthétiques, au contraire, et lorsque le critique est capable de prendre conscience de ses tendances et d'en tirer une théorie, il cherche à porter le plus de jugements possible et à les motiver de son mieux. Mais ici l'imperfection de l'esprit trop dominé par l'activité synthétique se manifeste souvent, précisément parce qu'il n'a pas su préparer, par l'analyse, des éléments de discussion bien nets et précis et qu'il est malhabile à recueillir ces éléments chez d'autres et à les employer pour ses propres constructions. Aussi appuie-t-il surtout ses jugements sur d'autres jugements un peu arbitraires, sur des préjugés, sur des impressions, sur des sentiments.

Et par là la critique synthétique rejoint la critique impressionniste, à laquelle nous avons vu aboutir la critique trop analytique qui ne voulait pas juger et croyait s'abstenir de système. Elle ne s'en abstenait pas autant qu'elle prétendait le faire, mais en laissant flotter les éléments observés ou analysés sans les réunir au moyen de quelque théorie, de quelque vue d'ensemble esthétique ou littéraire, elle leur permettait d'entrer en contact avec les sentiments personnels, les préjugés, les habitudes qui ne manquent chez aucun de nous, et il se formait ainsi une foule d'impressions et de jugements sommaires plus ou moins conscients. C'est à un résultat de ce genre qu'aboutit l'esprit synthétique par une voie plus directe lorsqu'il juge avec ses sentiments,

ses idées ou ses tendances sans prendre la peine d'analyser. L'esprit de synthèse et l'esprit d'analyse après avoir entraîné l'esprit dans des directions opposées, le ramènent ou le laissent revenir au même point. Dans les deux cas on aboutit à des impressions qui n'ont souvent de valeur que pour la personnalité qui les éprouve, à des systèmes psychiques étroits et raides.

Dans le premier cas, ce dénouement est précédé par une analyse plus méthodique ou du moins plus étendue qui reste assez vaine, tandis que dans le second la synthèse est beaucoup plus immédiate, et ne permet pas au même degré la vie indépendante, même temporaire, des éléments que fournit à l'esprit l'œuvre examinée.

§ 10.

L'esprit synthétique excessif et la critique des sciences et de la philosophie.

J'ai parlé surtout jusqu'ici de la critique littéraire. On pourrait reprendre tout ce qui précède à propos de la critique en général. Qu'il s'agisse de philologie, de sciences physiques et naturelles, de philosophie, les constatations ne varieraient guère. Dans le domaine de la critique philosophique, par exemple, nous pouvons constater assez aisément les deux défauts que je viens de relever : d'une part, la prédominance de l'esprit synthétique conduit à remplacer l'examen d'une œuvre par le simple développement de la personnalité du critique, de ses idées dominantes et de ses principales opinions; d'autre part, cet examen impartial peut être encore empêché par le désir de faire entrer le

système qu'on critique dans une vue d'ensemble sur l'histoire des doctrines ou sur leur classification systématique.

Il faudrait n'avoir jamais lu de critique faite par un savant ou par un philosophe pour n'avoir pas été frappé de tout ce qu'empêchent de voir les idées préconçues, ces synthèses déjà organisées qui cherchent à s'assimiler tous les éléments présentés à l'esprit. Cette influence des idées préconçues qui ne laissent pas se dégager dans l'esprit les idées, les éléments de doctrine dont elle ne saurait que faire, c'est bien l'influence du besoin de synthèse s'opposant à la compréhension analytique. Je n'ai pas, d'ailleurs, à en multiplier les exemples, ils ne sont que trop communs et j'en ai souvent cité. Rappelons donc simplement la peine que toute idée nouvelle éprouve, non pas seulement à se faire accepter, mais à se faire comprendre, et les singulières discussions auxquelles ont donné lieu, par exemple, les recherches sur l'hypnotisme et la théorie de Darwin. Des erreurs de ce genre ne s'observent pas seulement, bien entendu, chez des esprits très bien doués pour la synthèse. Il y a chez tout le monde, de temps en temps, et même chez les analystes les plus experts, un fonctionnement trop synthétique de l'esprit et une insuffisance de l'analyse. Je pourrais citer tel philosophe des plus éminents, esprit équilibré, très fin et apte à l'analyse, mais très attaché aussi à un certain nombre d'idées générales, qui lorsqu'il doit rendre compte d'un ouvrage qui l'intéresse, reprend le sujet à son compte personnel, le traite à son point de vue, donne une idée abrégée de ce qu'il aurait écrit lui-même sur le sujet, cherche à tirer à soi, lorsqu'elles lui plaisent, les idées de l'auteur en montrant leur analogie avec les siennes propres, bien plutôt qu'il ne fait une

analyse objective et qu'il ne cherche à dégager pour les mettre en relief les idées et les intentions de l'auteur qu'il critique.

C'est là le procédé de ceux qui ont un système personnel, lorsqu'ils ne veulent ou ne peuvent s'en déprendre, même momentanément. Quant à ceux qui n'en ont pas, ils le remplacent par un ensemble de convictions, de préjugés, d'idées prises chez les autres, ou par une méthode selon le procédé que nous avons indiqué déjà.

L'esprit de classification et de synthèse abstraite conduit aussi, en philosophie comme en littérature, à méconnaître certains côtés des œuvres que l'on apprécie et que l'on classe, c'est-à-dire à faire des analyses insuffisantes, qui ne dégagent pas tous les éléments essentiels. Ce défaut est bien fréquent dans les applications des systèmes classificateurs, je me borne à rappeler ici les reproches qu'on a pu adresser à la tentative synthétique de Victor Cousin.

§ 11.

Excès de l'esprit synthétique dans l'histoire.

En histoire aussi, l'excès de la synthèse se manifeste par la trop grande hâte avec laquelle un auteur arrivera à une conclusion, à des jugements, à des vues d'ensemble. L'idée dominante, le sentiment l'emporte en ce cas sur le souci de l'exactitude minutieuse. Michelet peut être considéré comme le type de l'esprit synthétique appliqué à l'étude de l'histoire. On peut le comparer à ce point de vue, pour le distinguer d'eux, d'une part à ceux qui, croyant cette réserve scientifiquement nécessaire, se confinent dans l'analyse, comme

Franz Wœpke, par exemple, ou aux érudits qui savent rester conséquents avec leurs principes et se bornent à analyser les textes et à accumuler patiemment les détails, d'autre part aux équilibrés comme Fustel de Coulanges, ou Taine, qui analysent minutieusement d'innombrables documents, mais qui veulent arriver par là à des vues d'ensemble et finissent par reconstruire quelque monument gigantesque avec les matériaux soigneusement préparés.

Ce n'est pas que Michelet n'eût, lui aussi, examiné les documents. Il avait des qualités d'érudit, mais on le voit presque constamment dominé par le besoin de synthétiser, par le désir de justifier ses idées principales, et ses sentiments dominateurs très vifs et très puissants. Sa conception de l'histoire qu'il considère comme une résurrection, ne caractérise pas moins, d'ailleurs, le genre de synthèse qu'il affectionne spécialement. Elle s'oppose à la synthèse abstraite qu'ont recherchée, par exemple, Guizot et Fustel de Coulanges, et à laquelle Taine faisait sa part, tout en préconisant aussi la synthèse psychologique et sociale concrète. La synthèse de Michelet est une synthèse organique et vivante, faite pour exciter les passions, l'amour ou la haine, pour lutter, combattre au besoin. Elle lui fait souvent oublier le détail, négliger l'exposition patiente et méthodique, au point qu'il manque parfois de clarté, et qu'un homme qui n'aurait pas déjà une connaissance assez étendue de l'histoire de France aurait beaucoup de peine à s'orienter dans son œuvre et s'y perdrait probablement. Michelet veut sentir revivre en lui les individus, les foules et les peuples ; il a besoin de prendre parti, d'aimer et de haïr ; le document n'est pour lui qu'un point de départ, une occasion de faire de la vie. Son imagination très vive et l'ardeur de ses sentiments veulent

une matière solide et concrète. Son esprit ne se prend ni à des détails isolés, ni à de pures abstractions ; le détail ne vaut que par l'ensemble qu'il révèle, l'abstraction que par les êtres qui l'animent.

Il aime aussi à rattacher de grandes conséquences à des faits d'apparence secondaire. La synthèse en est plus belle et son imagination concrète se complaît à ramasser un peu partout des détails que d'autres historiens ont ignorés, méconnus, dédaignés, mais qui rendent la synthèse plus vivante et plus humaine. Avec toutes ses qualités il est merveilleux quand il prend la bonne voie, mais peu sûr et capable d'errer lourdement. Cependant peut être arrive-t-il aussi bien à la conception juste d'un ensemble, en moyenne, que d'autres historiens plus analystes et plus patients. Il est des esprits chez qui, par une heureuse rencontre de combinaisons, l'instinct est aussi sûr et plus rapide que l'intelligence réfléchie. Il ne m'appartient pas, au reste, de porter un jugement sur la valeur proprement historique de l'œuvre de Michelet. Je me borne à rappeler qu'un auteur sérieux et impartial a pu l'appeler : l'historien le plus vrai, sinon le plus exact de la Révolution. Et c'est une des époques pourtant au sujet desquelles il a soulevé le plus de critiques.

Ses livres sur l'*Amour* et la *Femme* confirment bien ce qu'on peut deviner de lui. On l'y sent passionné, dominé par quelques sentiments puissants et assez simples. On l'y voit vivement frappé par quelques traits du caractère féminin, importants d'ailleurs, mais dont il fait immédiatement l'unique base d'une étude plus brillante et plus chaleureuse que solide, précise et complète. Sous des titres généraux il n'a décrit, en somme, qu'une forme de l'amour, colorée et chaude, mais non l'unique sans doute, ni la plus complexe, ni la plus haute, et

il n'a étudié qu'un type de femme. Ce type est à la fois peu compliqué et assez vivant, on le reconnaît aisément quand on le rencontre, et on le retrouve souvent mélangé à d'autres caractères et peut-être un peu caché ou modifié par eux. Mais il n'a pas la généralité qu'une insuffisance d'observation et d'analyse lui a fait attribuer par Michelet, et celui-ci a surtout vu et choisi dans la réalité les éléments qu'il pouvait faire entrer dans ses synthèses intellectuelles et passionnelles. Non seulement il s'est exagéré l'importance de son type, en tout cas trop simplifié, mais il ne l'a pas toujours bien compris. Faute d'analyse encore il l'a poétisé avec une exagération parfois amusante.

§ 12.

L'esprit synthétique excessif et la science.

Dans la construction scientifique, les excès de la synthèse se manifestent par les systèmes prématurés, incomplets et faux, les observations erronées, trop vite interprétées ou généralisées avec un soin insuffisant. Et nous pouvons juger de la fréquence de ces excès, si nous pensons à la rapidité avec laquelle les sciences se sont transformées et renouvelées. Tenons compte toutefois de ce que les anciennes idées, abandonnées depuis, avaient pu quelquefois n'être adoptées qu'à titre provisoire. Il reste encore une assez abondante moisson d'erreur dues aux défauts de l'observation et de l'interprétation, c'est-à-dire de l'analyse, à la prédominance de synthèses hâtives et étroites.

L'esprit scientifique s'est tellement développé dans ces derniers temps qu'on pourrait l'appeler une création

de l'homme contemporain. Il résulte d'un équilibre méthodique entre l'observation et l'analyse d'une part et la synthèse de l'autre. Seulement, comme on ne peut pas toujours s'en tenir à l'analyse, il arrive que les deux opérations ne se font pas avec l'ordre voulu. Une synthèse provisoire unit parfois des éléments d'une manière un peu prématurée, mais cela peut être un bon moyen de les conserver pour des synthèses futures et de les empêcher de tomber dans l'oubli. La théorie scientifique prématurée tient en ce cas, malgré les différences qui les séparent, la place d'une synthèse analytique.

Il y a quelque temps, l'esprit d'analyse et d'observation était particulièrement prisé et volontiers considéré comme spécialement scientifique. Cela s'expliquait, sans se justifier absolument, par une réaction contre d'anciennes habitudes d'interprétation hâtive et de synthèse défectueuse. Encore aujourd'hui, il n'est pas rare de rencontrer la prédominance d'un esprit synthétique trop étroit et mal apprécié de la personnalité qu'il dirige, chez des esprits médiocres, un peu arriérés qui n'ont pas été placés dans des milieux capables de les développer et qui ont manqué de souplesse et de force pour se former ou se réformer eux-mêmes. Ils reproduisent dans une certaine mesure le genre d'intelligence des aïeux et il est assez curieux de leur voir établir une théorie. Un détail quelconque leur suggère un petit roman ; ils partent, sur la voie qui s'ouvre ainsi, sans critique, sans examen, sans analyse, sans penser même à toutes ces opérations dont ils n'ont guère entendu parler. Leurs hypothèses ne se distinguent pas, pour eux, des certitudes, du moment que rien en eux ne les contredit. Il ne s'agit, chaque fois qu'un fait se présente, que de lui trouver une explication quelconque, de l'encadrer dans un petit ensemble agréable et

piquant. Cela est assez facile quand on n'a pas l'esprit garni d'une érudition gênante et qu'on se montre d'humeur douce envers ses propres fantaisies. Ces synthèses d'ailleurs sont généralement pauvres, peu rigoureuses, parfois contradictoires entre elles. Les demi-savants qui les accomplissent avec plus de zèle et de plaisir que de talent restent souvent dans une discrète obscurité. J'en ai connu, en province, qui construisaient ainsi une archéologie bizarre et ignorée. Ils sont morts, mais je ne jurerais pas qu'on ne trouvât des esprits de même ordre parmi les gens en réputation et surtout parmi les gens en place.

§ 13.

Les abus de la synthèse chez les disciples et les précurseurs.

Des abus analogues de la synthèse se rencontrent souvent aussi chez les disciples qui se sont fait un système et une méthode qu'ils appliquent avec raideur, aussi incapables d'une synthèse personnelle et vaste que d'une analyse claire et minutieuse. C'est chose surprenante, que l'impossibilité où se trouvent bien des gens, de comprendre réellement un fait qui rentre dans leur spécialité, mais qui ne peut trouver place dans leurs systèmes, et qu'il faudrait commencer par étudier analytiquement, par examiner en soi sans explication immédiate. Ils ne peuvent le faire et, quelquefois, substituent plus volontiers une synthèse à l'autre, changent d'opinion sans beaucoup de discernement, et par blocs, s'ils se voient obligés d'accepter un fait qui dérange trop leurs premières idées.

On rencontre encore le même abus chez des esprits créateurs, incomplets, chez des intuitifs qui théorisent plus vite que bien, qui ont trop hâte de comprendre pour comprendre avec justesse. Mais ceux-ci ont une bien autre valeur. Si leurs idées sont souvent fausses et parfois dangereuses, elles entretiennent une excitation utile, empêchent l'esprit des contemporains de s'endormir, de se fixer trop tôt, et même préparent de nouvelles voies. Il est des esprits heureux chez qui les intuitions ont souvent quelque justesse profonde, sans être très mûries, ni très rigoureuses, sans être fondées sur des analyses régulières. Il y a comme une vague harmonie préétablie entre eux et les choses (je me borne pour le moment à cette constatation d'un fait, dont l'explication peut, d'ailleurs, s'entrevoir). Souvent, ils produisent des idées profondes, amples, révélatrices de vérités méconnues, germes féconds que l'avenir pourra développer, mais qu'il devra souvent dégager d'un fatras, parfois prétentieux et toujours inutile.

Les précurseurs sont souvent des esprits maladroitement synthétiques. Il ont cru un peu au hasard, à ce que d'autres pourront méthodiquement démontrer. Leur esprit de synthèse les a portés plus loin que les analystes minutieux qui les critiquent, mais ils ont expié leur heureuse imprudence, par les erreurs dont ils ont obscurci la parcelle de vérité qu'ils ont su rapporter. Pendant longtemps encore on méconnaîtra la valeur du fruit dissimulé sous les épines, ou caché par les broussailles. Et même, quand on arrivera à leurs opinions, ce sera par d'autres voies que les leurs, avec d'autres méthodes, en transformant l'ensemble de leur système.

Quelques-uns même n'auront servi peut-être à rien. C'est une question de savoir si la théorie de Darwin a

beaucoup dû, soit pour sa création, soit pour sa diffusion, à plusieurs de ceux qui, avant le savant anglais, avaient cru à la parenté des êtres organisés. Parfois, cependant, les précurseurs, même vaincus d'abord, comme Lamarck, trouvent le jour de leur revanche, mais plusieurs méritaient, par leur génie, mieux que la place qu'ils ont pu obtenir.

§ 14.

L'Esprit synthétique et ses excès en philosophie.

La philosophie ne saurait, en un sens, être trop synthétique, mais elle peut se fonder sur des analyses insuffisantes, et il est vrai que l'esprit de synthèse est intervenu avec excès dans la construction de tous les systèmes. Toutefois, si l'on tient compte de l'utilité, de la nécessité même des synthèses incomplètes et provisoires, même des synthèses erronées, on ne sera pas seulement porté à l'indulgence envers les philosophes; on pourra bien les féliciter même de quelques abus. Non de tous, cependant, et l'on est trop souvent obligé de reconnaître que l'édification de leur système implique, chez plusieurs auteurs, une méconnaissance excessive de la réalité, un oubli regrettable du monde réel. J'ai été frappé maintes fois, en lisant les philosophes, de la facilité avec laquelle ils négligeaient des objections si simples et si faciles, que le premier venu peut-être aurait pu les leur opposer. Et ce n'était pas là supériorité d'esprit, reconnaissance d'une vérité cachée, et mépris des apparences accessibles à chacun; non, il y avait bien réellement un surprenant défaut d'observation, un manque d'analyse regrettable chez un

penseur, une singulière inintelligence de la réalité. On a pu voir ainsi des systèmes opposés se fonder sur des bases également étroites, avec une complète et réciproque méconnaissance par chacun des droits de l'autre. L'insuffisance de l'analyse préalable causait l'étroitesse et le peu de solidité de la synthèse, fragile ailleurs que dans l'esprit du philosophe qui l'a créée, car, là, elle est soigneusement abritée, contre toutes les attaques. Si étroite, si imparfaite qu'elle soit, elle finit par devenir la forme même de l'intelligence, et ne supporte plus aucune analyse qui pourrait la contrarier. L'examen d'autres systèmes, leur introduction, même temporaire, dans l'esprit, est devenue à peu près impossible.

Heureux encore le philosophe quand il ne se méprend pas lui-même sur le sens fondamental de sa synthèse ! Souvent, faute d'avoir suffisamment analysé les termes dont il se sert et les choses qu'ils désignent, faute d'avoir suffisamment isolé et distingué les différentes idées qui peuvent s'y rattacher, il passe de l'une à l'autre avec une inconsciente témérité et cela suffit pour déterminer de singulières erreurs, fort nombreuses dans l'histoire de la philosophie. On en trouve à chaque pas, et c'est un exercice assez utile et pas trop difficile de marquer le point où un auteur commence à dévier, où le défaut de l'analyse le fait sortir de la bonne voie et s'écarter du sens primitivement choisi. Parfois les méprises de ce genre, comme la méprise différente qui a, dit-on, tant ajouté au talent de Malherbe, amènent le philosophe à des idées fécondes et suggèrent, à lui ou à d'autres, des séries de conceptions justes. Ceci peut servir de consolation et d'encouragement. Mais il serait imprudent de se fier à un hasard douteux. Les discussions sur la liberté et

le déterminisme, pour choisir un exemple, ont été fertiles en erreurs provenant d'un défaut d'analyse. Des synthèses beaucoup trop rapides et mal formées avaient uni, d'une part, la liberté, l'indéterminisme, la responsabilité, la morale, d'autre part le déterminisme, le fatalisme, l'irréflexion et l'impulsion aveugle, l'indifférence morale des actes. De très bons logiciens, même d'excellents analystes ont bronché quelquefois sur cette route. Peut être maintenant a-t-on montré encore quelques velléités de construire en un sens différent de nouvelles synthèses où quelque défaut d'analyse peut bien se faire sentir encore. En tout cas l'enchevêtrement des idées disparates a été, et reste encore à certains égards, considérable, et ce n'est pas sans peine qu'on a pu dégager, dans une certaine mesure, les éléments essentiels des idées de leurs éléments parasites, et distinguer à peu près ce qu'ils sont et ce qu'ils impliquent. On trouvera de beaux exemples de synthèses mal faites signalés et discutés dans le livre de Taine sur les philosophes classiques. Sa critique de Cousin est excellente pour montrer les dangers de la synthèse un peu grossière qui compile les idées sans les reconnaître suffisamment.

§ 15.

Les excès de l'esprit synthétique dans les théories des créateurs.

Dans le domaine de la création artistique ou littéraire, la synthèse, qui est l'opération dominante, ne saurait avoir le même genre d'inconvénients que dans l'ordre de la science ou de la philosophie. Il ne s'agit

plus ici de rechercher la vérité, et par conséquent l'étroitesse des systèmes, la production hâtive de synthèses incomplètes, la prédominance de l'esprit d'organisation et de combinaison sur l'esprit d'analyse et de critique ne compromettraient pas du tout les mêmes intérêts. Cependant le manque d'analyse, le trop grand souci de la construction, la négligence des détails se font sentir encore en plusieurs manières, et leurs résultats peuvent être intéressants pour la psychologie.

Les artistes, les littérateurs nous offrent assez communément des exemples très nets d'impuissance à l'analyse et de tendance à la synthèse très prompte, lorsqu'ils s'attaquent à des théories sur leur art, à ce qui se rapproche de la science et de la philosophie. Le même travers se remarque souvent chez certains amateurs d'art. Les artistes donnent souvent des renseignements très précieux sur leur art, mais il leur arrive fréquemment d'être maladroits s'ils en essaient l'analyse générale. Au contraire s'il s'agit de leur faire spécial, de leur manière propre de procéder ils abondent en considérations intéressantes, ingénieuses, vivantes, dont il est sage de ne pas toujours se servir sans quelque prudence. Ils voient leur art à travers leur tempérament. Ce que nous retrouvons ici, c'est, il me semble, le phénomène que j'ai signalé chez des esprits abstraits (Joseph de Maistre, par exemple), qui comprennent fort bien leurs propres théories, savent en faire ressortir les détails en les développant, et par synthèse arrivent à simuler ainsi l'esprit analytique, tandis qu'ils sont assez incapables de comprendre à peu près correctement les idées des autres.

Encore ne faut-il pas croire que cette disposition soit générale. Il n'y a qu'à lire les études de M. Zola pour se convaincre que malgré quelques aperçus profonds,

il n'a pas su bien comprendre même son propre talent et pour reconnaître le manque d'analyse qui a causé plusieurs de ses illusions. Il s'est bien un peu rendu compte de ce que le romantisme avait laissé de traces en lui, mais il ne semble pas avoir fait plus qu'entrevoir la nature de son œuvre. Elle est largement épique comme on l'a dit, mais le symbolisme y abonde bien plus qu'on ne l'a remarqué, quelquefois naïf et un peu gros, comme dans *La faute de l'abbé Mouret*, souvent aussi, réellement profond et d'une saisissante beauté. Et M. Zola s'est mépris sur le sens de son « naturalisme » qui est plutôt chez lui la curiosité ou même l'amour passionné des forces sociales, considérées dans leur expansion fatale de forces naturelles, que le goût réel de l'observation et de l'expérience. Nous savons aussi combien il se méprit autrefois, égaré par une lecture de Claude Bernard, sur ce que c'est que l' « expérience » au sens scientifique et spécial du mot et quel défaut d'analyse révèle sa comparaison de l'œuvre du romancier avec celle du savant. Il y a là des synthèses assez mal façonnées. Le fait n'est pas rare chez les grands créateurs d'ensembles concrets, ce que j'ai dit tout à l'heure au sujet de leurs aptitudes à la critique me dispense, d'ailleurs d'insister davantage ici.

§ 16.

La synthèse excessive dans l'œuvre artistique et littéraire.

Certaines œuvres d'art ou de littérature décèlent une tendance à la synthèse et un manque d'analyse, un souci insuffisant des détails et une préoccupation

excessive de l'impression d'ensemble qui doit se dégager de l'œuvre. Naturellement l'effet en sera très différent selon la nature des détails négligés et selon la façon dont ils seront négligés, on en pourra cependant reconnaître assez aisément, en général, les caractères principaux.

Parmi les peintres, par exemple, les coloristes qui recherchent l'harmonie générale des couleurs plutôt que le « ton local » nous montrent l'un des effets de la prédominance de la synthèse sur l'analyse. Si en même temps ils indiquent les contours avec plus de largeur que de précision, s'ils rendent l'expression visuelle dans son ensemble bien plus qu'ils ne s'attachent à abstraire de cette perception des lignes fines et précises, le type s'accentue. Rembrandt peut servir à l'illustrer, surtout si l'on fait abstraction de la première période de sa vie. Qu'on le compare, par exemple, aux Florentins, ou même, pour ne pas sortir de l'école hollandaise, à Gérard Dou.

Si le dessin devient négligé et incorrect, si le détail précis disparaît dans une expression générale, dans une sorte de reproduction synthétique d'un mouvement, si la partie est très subordonnée, sacrifiée à l'ensemble, disparaît presque pour se fondre dans quelque magnifique harmonie de nuances, le type s'exagère encore. Delacroix pourrait sans doute nous servir à le représenter, tandis qu'Ingres pourrait plutôt personnifier une certaine tendance analytique (mal compensée par un souci assez littéraire, peut-être, de la composition : voir l'*Apothéose d'Homère*.) En sculpture, le Balzac si discuté de M. Rodin nous donne l'impression d'un art très synthétique où le détail est très subordonné à l'ensemble et ne garde peut-être pas, même pour des admirateurs chaleureux et convaincus

de l'auteur, assez de vie ou même de réalité propre. C'est peut-être une occasion entre mille de faire remarquer combien l'art synthétique implique l'opération qui est le fondement même de l'analyse, car cette recherche de l'effet d'ensemble, de l'impression synthétique est obtenue par la suppression des détails, c'est-à-dire par l'abstraction d'une certaine partie de la réalité, par la décomposition des perceptions et des images.

En littérature, Mérimée est peut-être un équilibré, mais le talent de M. Zola est surtout synthétique. Le premier est très capable d'analyser, mais il n'aime guère s'attarder aux détails, il s'attache spécialement aux plus caractéristiques, aux plus propres à évoquer tout l'ensemble d'un caractère, d'une situation, d'une civilisation même. Il se laisse aller à quelques digressions. Mais c'est alors dans une intention généralement visible, pour peindre le narrateur, ou pour donner un cadre à son histoire, servir de repoussoir et provoquer quelque heurt d'idées et de sentiment chez le lecteur. Cela aussi est très synthétique. Le second vise aussi, quoique d'une tout autre manière, l'effet d'ensemble, procédant par grandes masses, négligeant le détail, ou le répétant sans scrupule. On a souvent remarqué qu'il rendait surtout la vie des foules.

Mérimée et M. Zola peuvent être comparés, pour faire ressortir la différence des types à Flaubert ou aux Goncourt. Chez Flaubert, le souci du détail est très grand, exagéré peut-être, et, dans certains de ses livres, l'ensemble est un peu sacrifié (l'*Education sentimentale*, la *Tentation de Saint-Antoine*). Quant aux Goncourt, surtout au dernier survivant, ils n'ont guère gardé que le souci du détail. On en verra de singuliers abus dans *La Faustin* ou dans *Chérie*. Les détails vivent parfois si

bien de leur vie individuelle qu'ils sont inutiles et mêmes nuisibles à l'œuvre. Ils sont souvent juxtaposés plutôt que synthétisés, employés tels qu'ils ont été pris sur la réalité ou recueillis sous forme de notes sans être suffisamment incorporés au reste du récit. Il ne faut pas rattacher d'ailleurs ce défaut à une faculté d'analyse générale qui paraît peu développée chez les Goncourt, mais ils avaient une aptitude rare à saisir l'impression, à isoler un détail pittoresque et significatif et à le fixer par une synthèse analytique colorée et délicate.

§ 17.

La synthèse excessive chez l'amateur et ses causes.

Chez les amateurs, l'esprit de synthèse exagéré ou étroit revêt une forme un peu différente quoique très analogue. C'est que l'amateur ressemble beaucoup à l'artiste tout en en différant. Il est un artiste qui ne sait pas créer, mais qui recrée en lui les œuvres de l'artiste. Il sent comme celui-ci, mais il ne crée que d'après lui. Il en reproduit assez souvent les défauts. Son esprit de synthèse se traduit aussi par l'horreur de la discussion impartiale qui anime beaucoup de créateurs, mais, pour peu que l'amateur soit d'esprit médiocre, elle prend chez lui quelque chose de plus mesquin. L'amateur qui ne sait pas analyser arrive vite à l'impressionnisme et au dilettantisme synthétique. Il considère volontiers toute tentative d'examen critique comme un crime contre l'art, un procédé qui doit faire disparaître l'émotion esthétique. Chez l'analyste ou chez l'équilibré, au contraire, l'émotion est souvent fortifiée

par cet examen, et parfois même, — signe assez caractéristique, — ne peut se produire que par lui et après lui. L'amateur étroit (il est bien entendu que ce n'est qu'un type d'amateurs, il y en a d'autres, plus souples, plus éclairés, analystes et même discuteurs) l'amateur étroit prend l'œuvre et l'émotion qu'il ressent comme un bloc dans lequel il se refuse à distinguer des détails. Il est vrai que, très souvent, ce qui lui répugne plus peut-être que l'analyse, c'est la synthèse abstraite, de caractère scientifique, qui expliquerait la beauté en rattachant à des principes généraux les éléments analysés d'une œuvre d'art. Mais déjà l'analyse le froisse comme une sorte de dissection d'un corps aimé. Tel un gourmet ne voudrait pas savoir quels multiples ingrédients entrent dans le mets dont il se régale.

Souvent cette disposition se rattache à une certaine impuissance esthétique. Nous reconnaîtrons ici un phénomène très général, une loi de défense de l'esprit, de ses idées, de ses passions. On sent confusément que le sentiment qu'on éprouve, la croyance qu'on a cru devoir adopter, le préjugé auquel on s'est conformé n'a rien de bien profond, de bien sincère peut-être, ni de bien solide. Et l'on sent aussi qu'un examen minutieux ne peut que lui nuire, que l'analyse de ses éléments empêcherait peut-être de refaire la synthèse à laquelle on s'est attaché, que ces éléments se sépareraient, entreraient en de nouveaux systèmes, c'est-à-dire qu'il faudrait adopter d'autres idées, modifier ses sentiments, réorganiser son moi. Cela paraît un travail pénible, on recule devant cette révolution ; les synthèses acquises résistent et déterminent l'esprit à se refuser à toute opération compromettante pour elles.

J'ai observé ce fait même chez des esprits très portés à l'analyse ; à plus forte raison doit-il être fréquent chez

ceux qui sont aussi peu habiles à l'analyse qu'à la synthèse originale, et qui, à peu de chose près, conservent simplement comme ils les ont reçus, leurs sentiments et leurs idées. Il en sera de même chez les esprits portés plutôt à synthétiser, à éprouver des impressions d'ensemble, à penser par des combinaisons d'idées un peu grossières, chez les esprits qui manquent de finesse et de souplesse pour analyser, de puissance pour reconstruire ensuite dans un ordre nouveau. Il y a là une paresse d'esprit tout à fait analogue à l'éloignement de certains savants ou de quelques érudits pour la synthèse, mais en sens inverse. Et les premiers regardent l'analyse d'une œuvre d'art comme une tentative pseudo-scientifique et anti-esthétique, de même que les autres considèrent une synthèse comme une tentative d'artiste manqué, allant directement contre l'esprit de la science.

Ce que nous trouvons encore chez quelques amateurs comme chez quelques auteurs et quelques artistes, c'est la simulation de l'esprit analytique par le développement, et la mise en valeur de plusieurs éléments. Ce qui caractérise en ce cas l'esprit synthétique, c'est qu'il ne procède pas contradictoirement, ni ne se laisse influencer par d'autres, ne discute pas, et, en fin de compte, ne sépare guère de l'ensemble les éléments qu'il se laisse aller à considérer à part. Mais je n'aurais guère qu'à redire ici ce que j'ai déjà dit tout à l'heure à propos d'autres incarnations, en des philosophes, des artistes ou des historiens du type synthétique exagéré.

§ 18.

Conclusion.

Nous avons passé en revue les caractères que peut donner aux différentes occupations intellectuelles, à l'observation, à la critique, à la création même la prédominance de certaines formes étroites, hâtives ou exagérées de la synthèse mentale. En un sens, on n'est jamais trop synthétique : la synthèse est le but de la vie, elle est la vie elle-même. En un autre sens, on l'est toujours trop : la synthèse est presque toujours prématurée et les éléments qui s'y engagent ne sont jamais assez épurés, assez dégagés de leurs éléments parasites, assez bien préparés pour les nouveaux systèmes dans lesquels ils doivent entrer. Nous avons vu successivement les inconvénients généraux de l'exagération de l'analyse et de la synthèse. Il nous reste à voir pour la synthèse, comme nous l'avons fait pour l'analyse, les types plus concrets qui présentent cette exagération et les qualités ou les défauts de l'esprit qui s'y rattachent plus ou moins étroitement.

CHAPITRE II

LES TYPES CARACTÉRISÉS PAR LA PRÉDOMINANCE DE LA SYNTHÈSE

§ 1.

Les esprits vulgaires.

Après ces considérations abstraites, je voudrais donc essayer de résumer brièvement les données de cette étude en une synthèse concrète, et indiquer, avec le vague toujours nécessaire dans une opération de ce genre, les différents groupes d'esprits que nous donne la prédominance de la synthèse, en commençant par les esprits inférieurs et en remontant jusqu'aux génies synthétiques. Je ne reviendrai pas sur les indifférenciés dont j'ai déjà dit quelques mots en étudiant la série des analystes.

Au plus bas degré, nous trouvons des imbéciles ou des esprits très vulgaires en qui la synthèse est loin d'être vigoureuse, mais chez qui l'analyse est plus faible encore. Ils n'ont guère d'autre caractéristique intellectuelle que d'être des nullités ou des médiocrités dans tous les genres et ne nous retiendront pas longtemps.

Disons toutefois qu'un certain degré d'intelligence implique une faiblesse simultanée de l'analyse et de la synthèse, mais que la prédominance de l'inaptitude de l'analyse est ici particulièrement caractéristique.

L'esprit sera généralement rétif, il ne se laissera guère convaincre par des arguments, quoiqu'il puisse être assez changeant, si d'autres influences que celle du raisonnement viennent s'exercer sur lui. Si même il parait touché par un argument, il est très probable que c'est, au fond, l'amour-propre, la vanité, un sentiment quelconque qui l'y détermine. Ou bien encore il aura été frappé, au hasard, par un fait, par une raison, et, sans les bien comprendre, sans en voir la vraie portée, il aura abouti à la conclusion juste par des sentiers fantaisistes, et comme il aurait abouti à une erreur. Il formera ses idées sans savoir pourquoi, ni comment, au hasard des circonstances, et une fois qu'elles seront faites, on ne pourra pas obtenir de lui qu'il les examine et les critique. La synthèse faite, l'analyse ne la défera pas, mais elle cèdera parfois devant une autre synthèse inspirée par quelque sentiment. Et les uns paraîtront entêtés tandis que d'autres sembleront plus raisonnables, mais au fond le procédé intellectuel sera le même chez tous.

§ 2.

Les routiniers.

Un peu plus haut, nous trouvons des esprits routiniers qui se sont fait des principes et des idées qu'ils appliquent avec une raidenr maladroite, à toutes les circonstances de la vie. Ils simulent jusqu'à un certain point,

l'esprit de méthode, mais ne peuvent arriver à faire de réelles analyses, et ne savent que défigurer la réalité, pour en tirer une pratique généralement mesquine. Ce qui peut faire illusion sur leur compte, c'est la régularité de leurs réactions, de leurs pensées et de leurs actes. Mais cette régularité provient bien moins de l'application éclairée d'une méthode, que de leur méconnaissance du changement des circonstances, de leur incapacité d'observer et de comprendre qui les empêche d'adapter avec précision à chaque cas nouveau leurs pensées et leurs actes.

Parmi les esprits de cet ordre, il faut compter ceux à qui leur entourage, leur milieu donne l'unité nécessaire à la vie qui leur ferait défaut sans cela. Ils adoptent, sous la pression subie, des opinions politiques, religieuses, économiques avec lesquelles ils systématisent grossièrement une foule d'impressions, de sensations et d'idées qu'ils n'auraient pas la force de réunir par des synthèses originales, mais qu'ils ne peuvent pas non plus analyser pour les considérer en soi et pour soi. Ils apprennent ainsi à coordonner des idées, à savoir ce qu'ils doivent penser de la vie future ou de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et aussi à coordonner des actes, à assister le jour voulu aux offices religieux, ou à déposer dans une urne le bulletin qui exprime leur volonté de souverain. Ils apprennent encore de qui ils peuvent espérer un secours, une place ou un ruban. Tout cela donne un sens et une orientation à la vie, et entraîne d'innombrables synthèses, assez simples et généralement peu discutées.

§ 3.

Les esprits actifs et faux par synthèse exagérée, les intuitifs, les « voyants ».

Au-dessus encore, nous rencontrons des esprits actifs et faux qui aiment à penser, mais qui pensent mal. Ils arrivent trop vite et sans critique à des opinions plus ou moins considérables. Ce sont des gens à idées, mais, le plus souvent, des brouillons, des agités, s'emballant sur la première piste venue, sans méthode et sans sûreté. Un mot, un détail fixent immédiatement leur esprit, éveillent en lui une série d'idées, lui suggèrent une opinion, fixent une croyance dont il ne pourra plus se dépêtrer. Presque tous ces esprits appartiennent au genre de ceux que j'ai étudiés ailleurs comme esprits faux par prédominance excessive d'une idée directrice [1].

Plus haut nous trouvons des intuitifs, des voyants qui ont l'esprit plus juste, mais incomplet. Ils devinent par des procédés dont ils auraient de la peine à rendre compte, des vérités qui peuvent rester des vérités de détail, mais dont la compréhension synthétique indique une réelle pénétration.

Leur intelligence participe de la sûreté, de la précision, mais aussi de la raideur de l'instinct. Et en effet, il se forme en eux comme une sorte d'instinct spécialisé. Tel est l'instinct du médecin qui a le sens, le tact médical et devine rapidement plus qu'il ne conclut méthodiquement et après analyse ; tel encore celui de l'artiste qui distingue sans y réfléchir, sans en reconnaître les

1. Voir *Esprits logiques et esprits faux*. (Paris, F. Alcan.)

éléments la touche d'un peintre, les harmonies d'un compositeur, le rythme et la manière d'un poète.

Cet instinct peut se développer à force d'habitude. Le type synthétique peut alors succéder au type de l'analyste. A force d'examiner des poésies ou d'écouter de la musique on se crée, pour peu qu'on y ait quelques dispositions, un sens nouveau qui nous renseigne aussi promptement et aussi sûrement que les sens ordinaires. On perçoit un rythme caractéristique, un état d'âme, le métier spécial d'un artiste comme on perçoit un son ou une couleur. On n'a pas plus besoin de compter les pieds d'un vers pour voir s'il y en a bien douze ou huit, que de compter les vibrations d'un rayon lumineux pour savoir si la lumière qu'il nous apporte est bleue ou verte. Mais chez certaines personnes le rôle de l'exercice et de l'habitude est très faible (je crois l'influence de l'exercice moins importante qu'on ne le suppose en général), les aptitudes natives se décèlent immédiatement et arrivent très vite à se développer dans presque toute leur ampleur.

La forme d'esprit synthétique que je signale ici peut se rencontrer chez des équilibrés qui, après avoir subi l'impression synthétique, savent travailler sur elle et l'analyser. Mais elle caractérise aussi des esprits peu portés à l'analyse et qui ne savent être que des intuitifs. Chez ceux-là, la sûreté est généralement bien moindre, parce que les impressions sont acceptées sans contrôle et sans critique. Ces impressions peuvent être aussi moins fécondes, elles ne donnent pas lieu aux généralisations que l'analyste peut fonder sur la connaissance plus exacte des éléments qu'il a dégagés et des rapports qu'ils ont entre eux.

En revanche, l'esprit des synthétiques garde une apparence plus piquante, une allure plus imprévue, un

air de génialité qui parfois en impose. Des amateurs d'art distingués, des artistes de valeur diverse peuvent être rattachés à cette classe d'esprits. On y trouve aussi des savants portés aux généralisations un peu promptes, et des esprits mixtes, moitié savants, moitié artistes. Ceux-ci traitent volontiers la science à la façon d'un art, et l'art avec un certain pédantisme qui se refuse à l'analyse, mais arrive à ériger en lois dominatrices les rapports abstraits qu'il tire de simples impressions peu variées et mal critiquées.

§ 4.

Les synthétiques supérieurs.

Des degrés nombreux conduisent de ces esprits déjà supérieurs aux grandes intelligences synthétiques, aux génies — de valeur encore très inégale — en qui la synthèse l'emporte sur l'analyse. Des philosophes, des savants, des peintres, des musiciens, des poètes se rencontrent dans cette dernière classe. Leur caractéristique est l'aptitude à combiner en un tout, à rassembler en une œuvre forte un grand nombre d'éléments riches et divers (couleurs ou sons, images et mots, idées ou sentiments). C'est par là qu'ils sont synthétiqnes, et les créateurs le sont forcément et ils le sont d'autant plus qu'ils sont plus créateurs.

Mais en même temps ils ont une autre caractéristique et c'est l'inhabileté à mettre en valeur le détail isolé, à faire ressortir d'une manière méthodique et suivie les éléments, c'est la faiblesse dans la critique, dans l'examen, dans la simple compréhension et dans l'observation sans but et sans parti pris, souvent dans

la mise en valeur des petits détails de l'œuvre, toujours dans leur analyse méthodique et raisonnée.

Bien entendu, il ne faut pas s'attendre à trouver sans défaillances toutes ces qualités ni tous ces défauts. Il y a toujours quelque manque d'équilibre chez les plus équilibrés et quelque harmonie chez les plus extravagants. A plus forte raison y a-t-il de l'harmonie, et une très grande et très riche harmonie chez les grands génies, même lorsqu'ils ont développé à l'excès certaines de leurs tendances, et même ils souffrent quelquefois d'une rupture de l'harmonie dans le sens opposé à leur nature générale. Des analystes synthétisent parfois à l'excès et parfois aussi de grands synthétiques laissent trop d'importance à des détails, à des idées isolées. La distinction des types est affaire de proportions, de degrés et de nuances.

Sous le bénéfice de ces réserves on peut reconnaître la réalité de types relativement très différents. Hugo et Rembrandt[1], peuvent être pris pour représenter le type

1. Je dois faire ici une remarque qui tend à montrer encore les rapports déjà indiqués de l'analyse et de la synthèse et leur constante association. Plusieurs des individus que je cite comme présentant le type synthétique pourraient être également indiqués comme des analystes et pour les mêmes raisons. J'ai parlé tout à l'heure en ce sens à propos du *Balzac* de M. Rodin. De même on a pu voir un grand analyste dans Rembrandt. « Son principe, a dit Fromentin, était d'extraire des choses un élément parmi tous les autres, ou plutôt de les abstraire tous pour n'en saisir expressément qu'un seul. Il a fait ainsi dans tous ses ouvrages œuvre d'analyste, de distillateur, ou, pour parler plus noblement, de métaphysicien plus encore que de poète. Jamais la réalité ne l'a saisi par des ensembles... Il décomposait et réduisait tout, les couleurs autant que la lumière, de sorte qu'en éliminant des apparences tout ce qui est multiple, en condensant ce qui est épars, il arrivait à dessiner sans bord, à peindre un portrait presque sans traits apparents, à colorer sans coloris, à concentrer la lumière du monde solaire en un rayon. Il n'est pas possible dans un art plastique de pousser plus loin la curiosité

synthétique supérieur. Si l'on trouve trop difficile de les comparer à Stuart Mill et à Stendhal, qu'on les mette à côté de M. José Maria de Hérédia (je pense surtout ici à quelques-uns de ces sonnets, le *Samouraï*, par exemple), d'Aloysius Bertrand et d'Ingres. La différence des procédés, la distinction des natures et des tempéraments éclatera aussitôt. Elle tient à d'autres causes que la différence dans l'emploi de la décomposition et de la synthèse, mais c'est celle-ci qui m'importe pour le moment et sa part est considérable, dominante même à bien des égards car elle se rattache à plusieurs autres qualités, et, dans une certaine mesure, elle les explique.

de l'être en soi. » (*Les maîtres d'autrefois*, p. 409-410.) Sans insister sur quelques réserves qu'on pourrait faire, il me suffira de dire qu'on peut synthétiser avec des abstractions (et c'est précisément l'affaire du métaphysicien). Fromentin d'ailleurs retrouve implicitement l'esprit synthétique dans Rembrandt, en remarquant qu'il substitue « — à l'imitation des choses, leur métamorphose presque totale ; — à l'examen, les spéculations du psychologue ; — à l'observation nette, savante ou naïve, des aperçus de visionnaire et des apparitions si sincères que lui-même il en est dupe ». Cela me suffit parfaitement. Il faudrait donc retenir seulement qu'il s'est trouvé en Rembrandt, à côté du génie synthétique, une rare faculté, au moins une faculté très spécialisée d'analyse. Mais pour déterminer le type d'un esprit la vraie question consiste à se demander si, dans son œuvre, le détail existe pour lui-même ou jusqu'à quel point il est subordonné à l'ensemble. Je crois que c'est la seule façon d'arriver, dans la détermination du type, à une précision suffisante, tout en tenant compte de la complexité des choses, et il ne me semble pas douteux que dans les tableaux de Rembrandt (et aussi dans le *Balzac* de M. Rodin) le détail ne soit, en général, très subordonné à l'ensemble de l'œuvre, ou du moins à un ensemble.

§ 5.

La synthèse excessive dans les actes et dans les sentiments.

A la série purement intellectuelle des esprits on pourrait joindre une série d'esprits considérés par rapport à leurs sentiments ou à leurs actes, et ces séries, sans se confondre avec la première, s'en rapprocheraient sans doute beaucoup, à cause des rapports de l'intelligence avec les sentiments et avec les actes.

J'ai déjà parlé du rôle de l'analyse dans la vie du sentiment. En somme les sentiments suivent, bien souvent, le sort des idées qu'ils accompagnent. Ils se forment comme elles avec plus ou moins de rapidité, plus ou moins de discernement, et l'on y voit varier, à peu près, je crois, de la même façon que dans les idées, le rôle de l'analyse et de la synthèse.

Mais la vie des sentiments ne correspond pas toutefois exactement sur tous les points à la vie des idées. Nous avons des synthèses et des analyses de sentiments qui ne correspondent pas toujours aux synthèses et aux analyses des idées. Alors que certaines croyances se dissolvent, les sentiments qui y étaient attachés peuvent continuer à vivre. On peut aimer Dieu, et ne plus croire en lui. Il y a même parfois un désaccord singulier entre le sentiment et la croyance. On aime certaines personnes pour des qualités qu'on sait très bien qu'elles n'ont pas, ou si l'on analyse mieux, on les aime comme si elles avaient ces qualités, alors qu'on sait, au fond, qu'elles en sont privées. Des sentiments d'enfance, des affections de famille persistent

ainsi en connexion avec de vieilles images, d'anciennes idées qui ne correspondent pas à la réalité, et qui peuvent coexister avec des appréciations exactes. L'image, le produit du souvenir ou de la fantaisie créatrice associée à l'apparence physique et à quelques éléments psychologiques, moraux ou sociaux de la personne réelle, à ce qui en constitue pour nous la représentation, suffit à lui assurer le bénéfice d'un sentiment que la personne réelle vraie ne pourrait nous inspirer. On conserve l'image fausse sans y croire, mais cela peut suffire. Dans les cas de ce genre, il est vrai que le sentiment s'est formé et dissocié un peu autrement que les idées. Il ne s'est pas transformé de la même manière, l'analyse qui a dissous la croyance n'a pas dissous le sentiment et n'a pas mis le phénomène affectif en relation harmonique avec le fait intellectuel. Pour m'exprimer d'une manière inexacte, je dirai que le cœur croit encore quand l'esprit ne croit plus. Sans doute il y a toujours des rapports étroits et précis entre les phénomènes affectifs et les faits intellectuels, les faits affectifs dont je parle accompagnent toujours ou provoquent des idées et des images. Il n'y en a pas moins une discordance bien nette entre la croyance et l'affection qui ne peuvent plus s'associer systématiquement. Il serait plus précis de dire qu'il y a une discordance entre deux groupes de tendances qui se manifestent l'une surtout par des phénomènes affectifs, mais aussi par des phénomènes intellectuels, l'autre surtout par des phénomènes intellectuels, mais aussi par des phénomènes affectifs. Seulement, je craindrais de compliquer ainsi un peu trop l'exposé des phénomènes, et une précision relative me paraît pouvoir suffire à mon but actuel.

Cette discordance entre les croyances et les senti-

ments est extrêmement commune. Elle se retrouve sans doute chez tous les gens qui ont du cœur sans en être trop les dupes et serait intéressante à étudier si c'en était le moment. Ce qui nous importe le plus, c'est ceci : le caractère par lequel la vie du sentiment diffère ici de la vie de l'intelligence, c'est l'excès de la synthèse et l'inhabileté à l'analyse. La synthèse affective constituée ne peut pas se dissoudre aussi aisément que la croyance, ou bien elle s'est formée plus vite et plus mal qu'elle, dans le cas où l'on aime avant de savoir ou même avant de croire.

La vie du sentiment nous apparaît ainsi comme plus généralement faussée que la vie purement intellectuelle, par des excès de synthèse. Constamment nous pouvons constater que l'affection qu'on éprouve pour une personne, le respect qu'on ressent pour une institution, ne sont nullement d'accord avec les données de l'expérience. Souvent même ils empêchent la claire vision de la réalité, et l'intelligence se partage. On peut noter alors la coexistence chez le même individu d'observations, de remarques, parfois d'intuitions soudaines qui contredisent un sentiment assez fort chez lui, et, d'autre part, d'idées apprises et volontiers exprimées, de phrases toutes faites et de propositions convenues qui sont en harmonie avec ce sentiment, qui viennent l'aider, et sont à leur tour défendues par lui contre les résultats de l'observation et de l'analyse dont ils empêchent l'esprit de voir le vrai sens et les conséquences logiques.

Cela est tout naturel si l'on songe à la nature des phénomènes affectifs et des phénomènes intellectuels. Le phénomène affectif est la manifestation au sens intime d'une activité relativement confuse et inhibée des tendances, c'est-à-dire que la synthèse en est

bien moins régulière et moins pure [1]. Toutes choses égales d'ailleurs, les éléments doivent y être moins dégagés de leurs scories, moins retaillés et moins polis par l'analyse patiente. C'est ce qui arrive en effet. Les tendances qui s'accompagnent de sentiments ont en général moins de précision et de finesse que les tendances qui ne s'accompagnent que d'idées, et le jeu des phénomènes affectifs comporte moins d'analyses, en général, moins de combinaisons abstraites que le jeu des idées. Nous aurons encore et nous avons eu déjà l'occasion de reconnaître la réalité de ce fait général. Et plus le caractère affectif des phénomènes est marqué, plus le phénomène de la prédominance de la synthèse sur l'analyse se marque aussi. Une passion violente se décompose, se critique, moins aisément qu'un sentiment calme et ne se prête guère en aucune façon à l'exercice patient de la faculté d'analyse, au dégagement des éléments et à leur vie indépendante.

Chez les intellectuels même, les plus passionnés, les plus enflammés (je ne dis pas ceux chez qui les tendances sont le plus fortes ou le plus profondes, car le phénomène affectif apparent n'exprime pas toujours si simplement la vraie nature de la tendance) sont aussi ceux qui savent le moins analyser et qui synthétisent le plus vite, en prenant les choses en gros, sans beaucoup de nuances, et sans retoucher suffisamment les éléments de leurs idées.

1. Voir à ce sujet *Les phénomènes affectifs et les lois de leur apparition* (Paris, F. Alcan); et *L'activité mentale* (Paris, F. Alcan).

§ 6.

Les affectifs trop synthétiques.

Nous avons donc naturellement tout un groupe d'esprits assez nombreux chez qui la vie affective présenterait les caractères que nous avons relevés dans la vie intellectuelle des synthétiques excessifs. Ce sont souvent les mêmes qui manquent d'analyse dans le domaine du sentiment et dans celui de l'intelligence, mais parfois les déviations qu'entraîne ce défaut se produisent assez différemment dans ces deux domaines. Pour ne pas trop allonger cette digression, je rappelle sans y insister les excès de synthèses des passionnés chez qui la tendance dominante s'exalte souvent de ce qui devrait la diminuer, s'assimile, sans les distinguer, les sentiments secondaires, les idées, les impressions très peu concordantes qui lui arrivent sans cesse. Leurs sentiments, leurs amours sont souvent faits de contradictions étranges, d'égoïsme et de dévouement, de jalousie et d'abnégation parfois un peu basse, de faiblesses singulières et d'aspirations très hautes, tout cela étant souvent assez mal unifié. Il serait intéressant d'étudier tous ces faits, de dresser une série de types et de la comparer à celle des types intellectuels que nous avons passés en revue, mais cela sortirait du sujet de mon étude.

§ 7.

La pratique et la synthèse excessive.

Il me faut pourtant dire encore quelques mots de la série des esprits pratiques. On ne peut la séparer non plus absolument de la série des intelligences, car l'intelligence contribue pour une grande part à préparer et à diriger l'action. Je rattacherais volontiers aux esprits scientifiques ou artistiques originaux les grands industriels, les créateurs, ceux qui inventent un nouveau genre de production, ou même qui fondent un établissement considérable en coordonnant les efforts de nombreux travailleurs, parfois très éloignés les uns des autres et spécialisés dans des tâches différentes, en faisant entrer dans le nouveau système bien des éléments sociaux qui, jusque-là, restaient séparés et sans cohérence.

L'idée pratique est une synthèse comme une théorie scientifique et comme une œuvre d'art. L'esprit de l'homme pratique et actif doit être essentiellement synthétique comme celui de l'artiste, puisqu'il s'agit, pour lui aussi, d'arriver à créer un organisme véritable et qui puisse vivre. Mais la synthèse, ici encore, peut, et parfois doit être précédée et accompagnée d'une analyse minutieuse, d'une observation exacte et méthodique, d'une critique précise, et, par là, l'esprit pratique se rapproche de l'esprit scientifique.

C'est, pour l'esprit pratique, une bonne condition de réussite, et l'on conçoit aisément que nous retrouvions ici l'opposition déjà constatée de l'esprit d'analyse et de l'esprit de synthèse. Le premier, plus sûr, plus pru-

dent, plus méthodique, plus régulier dans sa marche, risque de se perdre dans les détails, et, par trop de scrupules, ou d'hésitations, d'aboutir à l'impuissance. Le second, plus hardi, plus directement actif, plus puissant, plus innovateur, est en danger d'aboutir à un échec faute d'avoir assez observé, faute de bien comprendre toutes les conditions de l'entreprise qu'il s'agit de mener à bien.

L'activité pratique, comme l'activité esthétique ou scientifique, permet de distinguer trois grands types. Premièrement, l'équilibré qui observe d'abord, analyse et critique prudemment pour agir ensuite avec ampleur et sécurité. Puis l'analyste qui se perd dans les détails, et à force de vouloir voir clair et se rendre compte de tous les éléments en jeu, oublie de se mettre à l'œuvre ou n'ose le faire, craignant les risques de l'action comme l'érudit exclusif craint les dangers de la théorie. Enfin l'esprit trop synthétique, essentiellement actif, qui n'examine que juste le temps nécessaire pour prendre une décision, qui construit et réalise l'ensemble de son projet sans s'attarder aux détails, qui préfère tenter dix entreprises consécutives, s'il échoue neuf fois, que d'examiner une seule fois avec soin toutes les conditions qu'il lui importe de connaître. Il serait possible de faire dans chacun de ces types des subdivisions plus ou moins nombreuses. Pour les esprits qui pèchent par excès de synthèse, on établirait, par exemple, toute une hiérarchie, depuis les imbéciles qui veulent réaliser d'emblée et avec précipitation le premier projet qui se présente à eux, jusqu'aux grands actifs qui manquent non de génie, mais de prudence et que leur tempérament aventureux peut conduire à la fortune ou à la ruine, comme il conduit le grand poète soit à d'incontestables chefs-d'œuvre,

soit à des œuvres manquées où transparaît encore pourtant la grandeur de son génie.

Ceci peut se remarquer dans toutes les formes de l'activité pratique : industrie, commerce, sport quelconque, administration, etc. Mais ce qui nous intéresse peut-être plus, c'est qu'on peut faire les mêmes constatations à propos de cette direction de la conduite, plus générale et proprement humaine, qui constitue la morale. En morale aussi nous retrouvons la combinaison et l'opposition de l'analyse et de la synthèse. L'une, l'analyse, conduit à l'appréciation raisonnée des actes, aux scrupules, à l'examen de conscience, à la critique, à la recherche des caractères généraux et abstraits des bonnes et des mauvaises actions. L'autre, la synthèse, nous donne la création ou la réalisation des grandes idées morales, elle inspire et détermine plutôt de grands actes qu'une vie minutieusement irréprochable, et plutôt des habitudes d'action large et prompte ou le triomphe de quelque sentiment généreux, mais imprudent ou aveugle, que le souci de la pureté absolue, et de la rectitude complète de la conduite.

La prédominance de la synthèse nous donnerait encore bien des formes différentes caractérisant autant de groupes d'esprits. Nous distinguerions des pratiquants étroits et aveugles, minutieux et obstinés, des esprits faux, aventureux et médiocres, de grands inventeurs et de grands réalisateurs qui imaginent et pratiquent avec hardiesse une morale inconnue ou méconnue avant eux et arrivent à être des saints originaux ou à passer aux yeux de leurs adversaires pour des prodiges d'immoralité. Il suffit, je pense, d'indiquer ici ce point de vue.

CHAPITRE III

LES QUALITÉS ET LES DÉFAUTS DE L'ESPRIT QUE SUPPOSE LA PRÉDOMINANCE DE LA SYNTHÈSE

§ 1.

La force, l'ampleur et la largeur de l'esprit.

Ainsi que la prédominance excessive de l'analyse, celle de la synthèse favorise certaines manières d'être de l'esprit ou est favorisée par elles. Avec les réserves indiquées déjà, et qu'exige non pas tant l'impuissance de la psychologie que la nature même des choses, on peut tâcher de discerner quelles aptitudes et quelles habitudes de l'esprit dérivent en général de l'habileté à la synthèse et de l'inaptitude à l'analyse.

Tandis que la prédominance de l'analyse s'accompagne plutôt de qualités de finesse et de précision, les excès de la synthèse témoignent plutôt de qualités d'ampleur et de force. C'est la caractéristique générale qu'on peut retrouver chez les esprits synthétiques qui ont une certaine valeur intellectuelle et dépassent la moyenne. La tendance à unir, à systématiser des blocs

d'idées, même mal travaillés, et sans doute surtout mal travaillés, donne l'impression de la puissance, comme la tendance à en dégager les éléments les plus ténus donne l'impression de la finesse ou de la subtilité. Un analyste pur donne rarement l'impression de la vigueur. Les équilibrés y arrivent plus aisément, parce qu'ils emploient davantage la synthèse. Si l'on considère à ce point de vue quelques-uns des esprits que j'ai pris dans cette étude comme représentants des divers types, je pense qu'on n'aura guère de doute sur cette différence.

Souvent la force du synthétique a pour contre-partie un certain manque de discernement qui résulte, en grande partie, de la pauvreté de l'analyse. Il montre une tendance fâcheuse à juxtaposer, pour les unir, des éléments disparates qui ne peuvent s'associer vraiment et ne tiennent ensemble que par artifice. La vigueur de l'esprit n'en paraît que plus grande. C'est là une illusion assez naturelle, qui fait mesurer la force déployée à l'effort apparent. Faire converger vers un même but des paquets d'éléments, d'idées, d'impressions, de sentiments, qui ne paraissent s'unir ainsi que malgré eux, cela peut éblouir l'observateur et lui faire accepter, pour plus grande qu'elle n'est en réalité, la puissance synthétique de l'esprit.

A la force viennent se joindre parfois, toujours chez les esprits synthétiques éminents, l'ampleur et la largeur. La force se mesure plutôt et se rapporte à la quantité des matériaux que l'esprit réunit dans ses synthèses, la largeur à leur variété, l'ampleur à l'aisance avec laquelle ils sont assemblés et unifiés. Il ne s'agit ici que de nuances que le langage n'a sans doute pas encore fixées avec une bien grande précision. Mais on peut considérer comme vigoureux l'esprit qui sait synthétiser beaucoup d'éléments, un peu, au besoin, malgré

eux; comme large, celui qui unit ainsi des éléments de qualités différentes empruntés à des ordres de faits assez éloignés, le philosophe, par exemple, qui synthétise des faits empruntés à différentes sciences et forme avec eux un bloc solide; comme ample, l'esprit assez vaste pour loger, sans être gêné, tous ces éléments unis en différentes combinaisons, qui n'est pas encombré par son savoir et par ses pensées, qui les distribue sans peine.

§ 2.

La gaucherie.

Il est assez naturel encore que les synthèses un peu prématurées et brutales restent approximatives et imparfaites, et que l'esprit garde quelque gaucherie en maniant les masses mal dégrossies, et aussi quelque raideur, quelque rudesse. Il y a là tout un ensemble de qualités et de défauts qui se rattachent étroitement à l'insuffisance de l'analyse, à la fougue et aussi à la puissance de la construction. Les artistes synthétiques (Hugo, Corneille, Delacroix) nous donnent l'impression du sublime ou du beau, plutôt que celle du gracieux, de l'élégant et du joli, qui résultent plutôt du fini des détails, de la minutie de l'observation et du rendu, de la précision du mécanisme (Marivaux, Dickens, Racine à quelques égards), et, pour les mêmes causes, ils donnent aussi plus souvent l'impression de la rudesse et de la gaucherie.

Il ne faut rien exagérer cependant. Certains esprits synthétiques, ceux que caractérise l'ampleur des conceptions, montrent parfois cette grâce qui résulte de

l'emploi harmonieux de la force, de l'aisance avec laquelle on accomplit des travaux difficiles et pénibles. Mais cela est rare, implique un équilibre naturel dans l'outrance et une harmonie entre l'esprit et les choses qu'on ne peut garder l'espoir de rencontrer souvent. Inversement, l'analyste est souvent gauche. Cela arrive, par exemple, à Stendhal. C'est que la grâce implique naturellement un certain équilibre, une harmonie qui résulte de la bonne disposition des éléments d'un ensemble et qui est, par conséquent, une synthèse. Mais elle s'accommode mieux sans doute d'un excès d'analyse que d'un excès de synthèse. La pureté des idées, au sens psychologique du mot, est naturellement plus grande chez les analystes; de même la précision de l'ajustement. Il y a plus de trouble et de bouillonnement chez les esprits synthétiques, puisque leur mode de penser implique à peu près forcément l'emploi des éléments discordants (et des éléments d'éléments), qu'ils n'ont pas la patience et l'habileté de trier et d'écarter. Il est souvent facile, à l'examen d'une idée, d'une œuvre quelconque, de reconnaître, à son manque de cohérence interne, la prédominance de l'esprit synthétique et le défaut d'aptitude à l'analyse de l'auteur qu'on étudie.

Chez les esprits inférieurs, les qualités et les défauts propres à l'excès de la synthèse prennent, sans disparaître, et même en un sens sans s'atténuer, une tournure plus mesquine. Il ne faut pas confondre cette modification avec celle que l'on constate, si l'on suit l'affaiblissement du type synthétique non par la diminution du pouvoir synthétique, mais par le développement plus grand de la faculté d'analyse. Chez les médiocres et chez les esprits inférieurs, la force fait souvent défaut, mais elle est remplacée par la raideur, une rai-

deur maladroite qui, empêchant l'esprit d'examiner et de rectifier ses idées, le dispose à un entêtement déraisonnable et l'expose à varier, quand il le fait, d'une manière aussi malheureuse, toujours par synthèse trop brusque et mal faite.

§ 3.

Qualités et défauts du caractère.

La force, l'ampleur, la gaucherie de l'esprit synthétique s'accompagnent volontiers d'une certaine ardeur et d'une vivacité plus ou moins grande. Tandis que la prédominance de l'analyse nous fait pressentir un esprit patient et prudent, la prédominance de la synthèse nous fait plutôt conjecturer de la fougue, de l'impétuosité, de la passion et de l'impatience. En de tels cas, l'intelligence révèle, dans une certaine mesure, le caractère, ou plutôt nous y trouvons une occasion de plus de reconnaître qu'il serait vain de vouloir l'en séparer complètement. Soit que les qualités et les défauts qui caractérisent le fonctionnement des tendances intellectuelles d'un individu se retrouvent également dans le fonctionnement de ses autres tendances, soit qu'ils ne s'y retrouvent pas, ces tendances n'en sont pas moins un élément de la personnalité en qui elles sont plus ou moins étroitement reliées aux autres. Comme telles, elles influencent les autres et sont influencées par elles, et leur mode de fonctionnement à toutes en est au moins quelque peu affecté.

Ainsi une certaine impatience naturelle, et tout ce qui contribue à la développer : l'ardeur des passions, le manque de possession de soi, la faiblesse du contrôle

intérieur et de l'inhibition, la tendance à la précipitation, tout cet ensemble de traits de caractère, alors même qu'ils ne se manifestent pas primitivement dans l'exercice de l'intelligence, tendent à produire le type de la synthèse excessive.

Cela s'entend assez aisément. Il est clair que le besoin urgent d'arriver vite à une solution quelconque, à l'action, à la croyance, en un mot à la synthèse sous toutes ses formes, est une mauvaise condition pour rechercher patiemment les détails, pour isoler et trier soigneusement, et retailler les matériaux en vue de la construction future. Les analystes prudents lorsqu'ils sont pressés, mis hors d'eux par quelque circonstance spéciale, peuvent eux-mêmes devenir alors imprudents et maladroits; ils agissent ou sont convaincus trop vite et maladroitement; ils se font des idées confuses et tiennent une conduite aventureuse; ils réalisent momentanément, en un mot, le type du synthétique excessif.

Aussi quand nous remarquons chez un homme une grande vivacité des passions et une grande difficulté à les maîtriser, nous pouvons dire, presque sûrement, qu'il doit, par bien des côtés au moins, appartenir au type synthétique, que, à l'ordinaire et pour la masse des idées, il se formera des conceptions et des croyances avec trop de promptitude et sur des impulsions trop vite obéies pour que les éléments en soient bien purs et que la construction en soit bien solide. La force de la synthèse s'exerçant dans le sens de la passion l'emportera sur l'analyse impartiale. S'il a une tendance à l'analyse méthodique, cette tendance sera probablement très spécialisée, restreinte au domaine professionnel ou à l'exercice de quelque goût d'amateur. La crédulité et l'aveuglement des passionnés, l'étourderie des distraits

que leur idée fixe empêche de remarquer, en les isolant, certains éléments de la réalité, c'est-à-dire de leurs perceptions et de leurs impressions, sont encore en connexion étroite avec l'esprit de synthèse et dépendent de lui ou le produisent.

Inversement, quand nous remarquons chez quelqu'un la prédominance de l'esprit synthétique, nous supposerons, à bon droit probablement, qu'il doit avoir des passions, tout au moins des passions intellectuelles, fortes et ardentes, qu'il peut être sujet à l'emportement, partial, enthousiaste plutôt que moqueur.

Mais il ne faut pas se fier aveuglément à ces corrélations. Elles existent certainement pour les tendances dans lesquelles quelques-unes de ces qualités se manifestent, car en ce cas elles ne sont guère qu'un autre aspect d'une réalité un peu complexe. Mais, dans un même esprit, elles peuvent caractériser spécialement quelques tendances et rester assez étrangères à d'autres. Il peut y avoir des auteurs qui avec une aptitude marquée à l'analyse minutieuse et patiente, sont assez vifs et enclins à l'emportement. C'est que leur vivacité ne porte pas sur tous les points ou que, en certains cas plus qu'en d'autres, ils savent la retenir, ou encore et surtout peut-être, qu'ils analysent facilement et vite à la fois, en sorte que la vivacité de l'esprit ne nuit pas du tout à leur faculté maîtresse. Un homme peut être impatient quand son train est en retard et très patient à discerner les éléments d'un fait complexe. Un autre peut être patient avec des aptitudes à la synthèse, et de l'inaptitude à l'analyse. Si l'impatience peut favoriser la tendance synthétique, la patience peut s'exercer aussi bien dans le sens de la synthèse. On peut synthétiser lentement et synthétiser encore trop et trop tôt. Tout cela est relatif à bien des conditions compli-

quées qui empêchent, comme je l'ai dit plusieurs fois, de dégager des lois générales de corrélation des traits de caractère.

§ 4.

Conclusion.

On pourrait, en somme, résumer à peu près ce qui précède en disant que, si l'écueil de l'analyste qui pousse à l'excès ses décompositions était une sorte d'impuissance subtile et fine, l'écueil de l'esprit synthétique est la puissance mal employée, la force maladroite et grossière. Et de même l'avantage du premier est d'arriver à posséder de bons matériaux — qu'il ne sait pas toujours employer — l'avantage du second est de savoir employer ceux qu'il a — sans être toujours capable de s'en procurer de bons. — Et toujours nous apparaît ce rôle complémentaire des deux types qui ne se suffisent ni l'un ni l'autre à eux-mêmes.

TROISIÈME PARTIE

LES EXCÈS DE LA SYNTHÈSE ET DE L'ANALYSE CHEZ LES ÉQUILIBRÉS

CHAPITRE UNIQUE

§ 1.

L'équilibre.

Les équilibrés ne nous arrêteront pas bien longtemps. Nous en avons presque suffisamment déterminé la nature en étudiant ceux qui ne le sont pas. Entre les uns et les autres on ne peut tracer une limite précise. Il y a toujours dans un esprit à peu près sain un certain équilibre de l'analyse et de la synthèse, et chez les plus équilibrés eux-mêmes cet équilibre n'est jamais parfait. Je voudrais montrer d'abord certaines de leurs imperfections et de leurs particularités, et voir comment peut encore se manifester chez eux, et sous quelles formes, une certaine prédominance de l'assimilation ou de la désassimilation mentales.

La combinaison à peu près harmonieuse de l'analyse et de la synthèse, quand elle s'opère chez un esprit supérieur, donne un des plus beaux types intellectuels, des plus élevés à la fois dans la compréhension et dans la création. Je pourrai citer, comme représentant à peu près ce type : en science Claude Bernard et Pasteur, en histoire : Fustel de Coulanges, en philosophie : Herbert Spencer et Taine. Avec bien des différences, et, d'ailleurs, des imperfections quelquefois graves, ils offrent cette particularité remarquable d'avoir en même temps le souci du petit détail, de l'interprétation rigoureuse et exacte du fait, de l'observation précise, de l'analyse minutieuse, et aussi la préoccupation des vues d'ensemble, des idées générales, de la théorie et de la coordination large et puissante qui suivra les faits, en précisera le sens, et en révèlera l'orientation. En art, je crois qu'on pourrait ranger parmi les équilibrés très riches Léonard de Vinci, et, parmi les contemporains, probablement Gustave Moreau. En littérature Balzac a réuni d'une rare manière le goût du détail minutieux et la description surabondante, de l'analyse précise des choses et des gens à l'amour des ensembles énormes et grandioses. Ses facultés d'analyse et de synthèse étaient d'ailleurs, je crois, très spécialisées, mais il en est souvent ainsi.

§ 2.

Le sens de l'équilibre.

Quelques-uns des auteurs que je donne ici comme équilibrés peuvent paraître plutôt des outranciers. Ils le sont en un sens. Je n'envisage l'équilibre, pour le

moment, qu'au point de vue des rapports de l'analyse et de la synthèse, non pas à un point de vue plus général. Or, il est évidemment possible de ne montrer aucune prédominance très sensible de l'analyse sur la synthèse et de la synthèse sur l'analyse tout en étant un outrancier à d'autres égards, un esprit faux, en laissant prédominer tel ou tel genre de synthèse et d'analyse sur les autres genres de synthèse et d'analyse, de façon à compromettre l'équilibre général de l'esprit sans être cependant d'une manière très exagérée plutôt analyste ou plutôt synthétique. Il est donc certaines formes de l'outrance qui peuvent très bien coexister avec l'équilibre spécial dont il s'agit pour le moment.

Et même l'existence de l'analyse, telle que nous l'avons définie et comprise, implique déjà un manque d'équilibre dans l'esprit et par conséquent l'équilibre de l'analyse et de la synthèse, au moins sous beaucoup de formes, est un manque d'équilibre général. En effet, la vie indépendante des éléments psychiques, telle que la prévoit l'analyse est déjà un désordre, un défaut dans la coordination.

Un état d'équilibre supérieur — je ne dis pas parfait, pour des raisons que je ne puis développer ici — serait réalisé par une vie mentale où un élément psychique ne resterait pour ainsi dire jamais isolé, flottant, à l'état de décomposition. Aucun ne sortirait d'une synthèse que pour entrer dans une autre, non dans une synthèse analytique, mais dans une synthèse décisive : croyance, désir, activité motrice. Le système analyseur n'aurait pas pour fonction principale de réduire, d'analyser. Ce sont les tendances générales, celles qui ont un autre rôle, qui sont un rouage essentiel de la machine à penser ou à agir qui interviendraient directement pour prendre, dans les autres synthèses mentales

les éléments dont elles auraient besoin, non pour les engager en de petits systèmes dont ils seraient naturellement le centre, mais pour se les subordonner, pour les faire entrer comme éléments en de plus larges synthèses.

Cela arrive souvent déjà, et nous en avons eu des exemples. Je n'ai pas à rechercher si on pourrait généraliser complètement ce procédé, si une telle rigueur serait compatible avec la vie. Ce qui paraît sûr, c'est qu'elle n'est pas compatible avec la vie mentale telle qu'elle se réalise généralement. De là, la nécessité de reconnaître déjà un manque essentiel d'équilibre chez l'équilibré qui analyse d'abord pour synthétiser ensuite, mais n'emploie pas immédiatement les éléments dégagés, qui extrait ses pierres et les taille avant de les mettre à leur place dans ses édifices.

§ 3.

Les défauts de l'équilibré. — Discordances. Exemple : Taine et ses « Origines ».

Il arrive aux équilibrés, et cela arrive assez souvent à quelques-uns, de synthétiser trop vite, ou bien de faire des analyses qui ne mènent à rien. De plus, leurs analyses et leurs synthèses ne peuvent pas toujours se coordonner. On les voit parfois préparer avec soin les matériaux dont ils auront besoin, puis, une fois qu'ils les ont, ne plus savoir s'en servir et composer leur système comme s'ils n'avaient pas su d'abord en rassembler les éléments. Tel un homme se mettrait en frais pour avoir des pierres de belle apparence, les dégrossirait et les polirait, et bâtirait ensuite sa maison

avec des moellons informes qu'il trouverait par hasard à portée de sa main. C'est là un procédé que j'ai remarqué plusieurs fois. L'analyste et le constructeur de systèmes sont, en ce cas, comme deux travailleurs, spécialisés et qui ne s'entendent pas, juxtaposés dans une même société psychique, dans un seul esprit.

A un certain degré cette discordance de l'analyse et de la synthèse se retrouve toujours. Il n'est pas sans exemple qu'un auteur amasse des notes et des documents pour construire un ouvrage, qu'il travaille à cette collection pendant plusieurs années, note des faits précis, observe et analyse, puis que, le moment venu d'employer ses matériaux et de construire l'édifice, il soit effrayé par l'amas des faits et des documents et qu'il recule. J'en voyais encore un cas, ces jours derniers, raconté par l'auteur même à qui le fait était arrivé. Ce qui est plus ordinaire, c'est de prendre bien des notes inutiles, qu'on ne pourra jamais employer. Aucun travail de synthèse ne viendra correspondre à ce travail d'analyse et lui donner une utilité. Inversement, il y a souvent dans un travail même équilibré, certaines parties où la préparation par l'observation et l'analyse est moindre que dans les autres. A côté des analyses qui n'ont servi à rien, il s'est produit des synthèses insuffisamment préparées, et des lacunes de l'observation.

Souvent l'esprit de l'équilibré semble composé d'une moitié d'analyste et d'une moitié plus apte à la synthèse sans que ces deux moitiés soient ajustées l'une à l'autre et se correspondent exactement. Ou plutôt il faut en revenir à l'indépendance relative et aux facultés spécialisées des éléments psychiques. Certains éléments sont plus propres à analyser, d'autres à opérer des synthèses, mais ceux-ci font leurs synthèses sans profiter toujours

assez bien des analyses des premiers, de sorte que l'esprit qui réunit la faculté de l'analyse et celle de la synthèse, peut présenter parfois les avantages de leur union et parfois aussi les inconvénients simultanés de la prépondérance de l'une et de l'autre. Souvent nos idées, nos habitudes mentales sont très inégalement développées par rapport à telle ou telle faculté. Il est des gens chez qui certains ensembles d'idées font de très bons systèmes analyseurs, qui, par exemple, observent et analysent fort bien dans l'exercice de leur profession, et qui remarquent et analysent fort peu en ce qui concerne leurs rapports avec telle ou telle personne. Mais il arrive aussi que c'est l'occasion qui manque à certains de nos systèmes psychiques pour analyser ou synthétiser, ils ne trouvent pas les éléments dont ils auraient besoin, et pèchent ainsi sans que ce soit, pour ainsi dire, par leur faute.

Sous une forme ou sous une autre, la discordance que je signale est fort commune, et se retrouve même chez de très hauts esprits. On a relevé ainsi une sorte de contradiction entre les analyses faites par Taine au premier volume de ses *Origines de la France contemporaine*, et les conclusions auxquelles il s'est rallié dans les volumes suivants. Le reproche n'est pas sans fondement. Après avoir longuement démonté l'ancien régime, après en avoir montré les rouages et signalé les vices essentiels, après avoir paru préparer cette conclusion que l'ancien régime ployait sous ses propres fautes, qu'il n'était pas viable et ne pouvait subsister sans dislocation, il tourne court. Dans les volumes suivants, il semble négliger ces données pour aboutir à des conclusions synthétiques où les éléments dégagés par l'analyse ne trouvent pas une place suffisante. L'exemple de l'Angleterre et aussi de nouvelles ana-

lyses plus longues et non moins sévères pour les troubles de la Révolution que ne l'étaient les premières pour les vices de l'ancien régime, l'amènent à penser qu'on aurait pu, sans grandes secousses, établir en France un ensemble d'habitudes semblables à celles dont ont profité les Anglais et tirer parti de tous ces éléments de l'ancien régime qui nous paraissaient si usés, de cette noblesse, par exemple, qu'on a vue d'abord si froide, si indifférente, si insoucieuse de ses devoirs. Il semble bien que, sous la pression de certains sentiments qu'on pourrait peut-être retrouver et de certaines idées, les résultats des premières analyses aient été par trop oubliés et que les conclusions synthétiques qui se font jour, ça et là soient parfois du genre de celles où peuvent aboutir des esprits inhabiles à l'analyse. Les exemples de telles discordances sont naturellement très fréquents et moins compensés dans les esprits moyens. Souvent une personne comprend une situation, voit clairement la portée d'un raisonnement, son analyse est correcte et son observation juste; puis quand elle passe à la synthèse active ou spéculative, à la croyance ou à l'acte, elle conclut ou elle agit comme si elle n'avait rien vu et rien compris. L'analyse, l'observation, la critique n'ont pas servi à la synthèse, celle-ci s'est formée sans tenir compte de leurs données. Telle personne discerne très bien des traits de méchanceté ou de frivolité chez une autre et n'en continue pas moins à la tenir pour une amie parfaitement bonne et sérieuse.

§ 4.

Savants et philosophes.

Les insuffisances de l'analyse sont parfois telles que l'on peut avoir des doutes sur le type de tel ou tel esprit. Claude Bernard, par exemple, a fait d'admirables analyses de certains phénomènes physiologiques. Il a su en reconnaître la vraie nature avec une rare perspicacité, en isoler, dans un complexus de phénomènes, l'élément essentiel, le dégager des autres, montrer comment il les domine ou s'y rattache (voir par exemple, son travail sur le curare). Il a su aussi montrer ce que c'est que l'interprétation d'un phénomène, combien il faut de prudence et de sagacité à l'esprit pour ne pas prendre une interprétation pour une constatation, — et l'on doit encore en ce sens aller plus loin qu'il n'a fait, — pour analyser les apparences et reconnaître la réalité qu'elles voilent, avec quelles subtiles distinctions il faut énoncer ses affirmations pour les rendre justes. Et par là, il a montré une aptitude extrêmement remarquable à l'analyse.

Mais en même temps, il n'a pas toujours su analyser et préciser, en traitant des questions de philosophie, le sens des termes dont il se servait, et souvent il a lancé ainsi des affirmations très hasardeuses et sans grande portée, sur le libre arbitre, par exemple, et sur les relations de la matière et de l'esprit. On lui a reproché sa métaphysique avec quelque excès, et ses critiques n'ont pas toujours eux-mêmes suffisamment analysé et compris ses conceptions, mais enfin il est loin de s'être montré constamment irréprochable, et la méthode

analytique si bien appliquée par lui, en tant de cas, à l'examen des faits physiologiques, lui eût certainement épargné quelques erreurs assez grosses s'il eût su la généraliser, si toutes les parties de son intelligence avaient été également aptes à s'en servir.

Cette différenciation des éléments de l'esprit, ces qualités diverses, des divers systèmes vivants chez un même esprit est à peu près toujours et partout observable. Pasteur a mérité des critiques du même genre que celles qu'on peut adresser à Claude Bernard et peut être en a-t-il mérité plus que lui. Cet homme si admirable dans la conduite d'une expérience rigoureuse et dans l'interprétation de ses résultats, a lancé hardiment, sans précaution, des affirmations philosophiques très hasardées qu'on sent obtenues par un procédé beaucoup trop différent et infiniment moins sûr. Spencer lui-même, qui en sa qualité de philosophe, devrait être plus exercé à l'examen des idées générales, a fait preuve parfois de raideur d'esprit, et d'un manque remarquable de compréhension analytique. On a pu lui reprocher de n'avoir pas toujours bien compris les systèmes qu'il réfutait (et à combien de philosophes la remarque ne saurait-elle s'appliquer?) D'ailleurs ses aveux sur ce point sont assez significatifs. Il lit avec impatience, dit-il lui-même, les livres où il ne retrouve pas un fond sérieux d'opinions qu'il puisse partager, il paraît même lire quelquefois assez peu les auteurs qu'il critique. « Je m'aperçus, dit-il dans un de ses écrits, que dans les paragraphes précédents, j'ai été à la fois injuste et trop indulgent pour Kant, injuste en admettant que sa théorie de l'évolution était limitée à la genèse de notre système sidéral, et trop indulgent, en admettant qu'il ne s'est pas contredit lui-même. Ma connaissance des écrits de Kant est extrêmement

limitée. En 1844, un traduction de sa *Critique of pure Reason*, alors récemment publiée, je crois, me tomba entre les mains, et je lus les quelques premières pages énonçant sa théorie du temps et de l'espace, mais comme je les rejette péremptoirement, je fermai le livre. Il m'est arrivé, depuis, deux fois d'en faire autant car, étant un lecteur peu patient, il m'est impossible de continuer un ouvrage quand je ne suis pas d'accord avec les propositions cardinales qu'il renferme. Je savais aussi une autre chose ; je savais par des références indirectes, que Kant avait avancé l'idée que les corps célestes ont été formés par l'agrégation de matière diffuse. Ma connaissance de ses idées n'allait point au-delà, et ma supposition que sa conception évolutionniste s'était arrêtée à la genèse du soleil, des étoiles et des planètes, était due au fait que la théorie du temps et de l'espace comme forme de pensée précédant l'expérience, impliquait une origine surnaturelle, incompatible avec la genèse naturelle, etc. »

On reconnaît dans la façon dont M. Spencer[1] se fait une idée de la doctrine des autres philosophes la marche ordinaire des esprits en qui la synthèse domine. En vérité, l'on serait tenté de lui refuser une grande puissance d'analyse, si l'on s'en tenait à cette manifestation de son esprit, et si d'ailleurs la manière dont il expose lui-même la formation de ses opinions dans le passage que je viens de citer n'était un intéressant exemple d'observation et d'analyse mentale. Seulement l'analyse ne paraît guère pouvoir s'effectuer en lui que dans la mesure où les systèmes généraux de ses propres conceptions n'interviennent pas pour l'empêcher. Et cet

1. Herbert Spencer. *Problèmes de morale et de sociologie*. Traduction française de M. H. de Varigny, p. 34 en note.

obstacle mis à l'analyse par les sentiments, les passions, les idées préconçues est un fait très général, mais qui, au degré indiqué par M. Spencer rapproche celui qui nous le montre des esprits synthétiques qui arrivent à prendre l'apparence de l'analyste. Je signale aussi le manque de patience noté par M. Spencer et qui contraste si fort avec la minutie d'observation et la curiosité du véritable analyste quand le type en est pur et assez développé. Qu'on se rappelle,par exemple, l'universelle curiosité et la souplesse d'esprit dont a si souvent fait preuve Sainte Beuve, vis-à-vis de tant d'opinions et de manifestations intellectuelles ou morales si différentes.

Inversement, certains esprits équilibrés manquent à un moment donné, de force de synthèse. Taine qui a montré un remarquable esprit synthétique dans sa psychologie concrète en créant et en appliquant ses théories sur la faculté maîtresse, et sur la race, le milieu et le moment, Taine a procédé surtout par analyse dans la psychologie générale et n'a pas construit les synthèses abstraites qu'on aurait pu attendre de lui.

§ 5.

La discordance des aptitudes et le gaspillage psychique.

Ce n'est, en général, que peu à peu, par un travail pénible et difficile, que l'esprit se forme et se recoordonne et peut arriver à tirer parti non pas de tout ce qu'il contient, — ce qui n'est jamais arrivé à personne, — mais au moins d'une bonne partie de ses richesses. Cela s'opère peu à peu par les rapprochements, par

les heurts même que provoque le courant de la vie. Mais certaines opérations de l'esprit : la réflexion, la rêverie même, sont très favorables à cette utilisation des matériaux acquis, qu'elles transforment d'ailleurs toujours plus ou moins. Réfléchir, en effet, c'est mettre en rapport des phénomènes qui existaient déjà dans l'esprit, mais qui étaient isolés, c'est utiliser une analyse antérieure par une nouvelle synthèse.

En somme, les médiocres peuvent arriver à un équilibre relatif aussi bien que les supérieurs. S'ils ont moins de force et de souplesse, ils sont aussi moins envahis par les images et les idées. Une pauvreté compense l'autre.

L'économie et le gaspillage des richesses varient beaucoup avec les esprits. Il en est qui savent bien profiter de leurs impressions, de leurs idées, de ce qu'ils voient, de ce qu'ils savent ; ils ne laissent perdre que le moins possible de leur esprit et leurs synthèses donnent toute leur mesure ou peu s'en faut. Ils sont pratiques et profiteurs. Non seulement ils savent bien édifier, avec tout ce qu'ils ont en eux, leurs idées et leurs théories, mais encore ils savent, par de nouvelles synthèses, exposer ces idées et ces théories soit dans des conférences et des cours, soit dans des articles et des livres. Et ces paroles ou ces écrits ils savent encore les bien diriger, suivant le genre d'activité que leur inspirent leurs sentiments, selon le mode de synthèse auquel ils sont propres, soit pour faire avancer la science, soit pour propager leurs doctrines, pour étendre leur influence intellectuelle, soit pour obtenir de l'avancement, des honneurs ou des places. D'autres, au contraire, laissent perdre des trésors sans les utiliser. Si l'on cause avec eux on voit qu'ils auraient pu faire beaucoup plus de synthèses

qu'ils n'en ont su créer. S'ils sont arrivés à des idées, ils ne savent pas les combiner en une théorie, ou s'ils ont formé des théories, ils les laissent perdre, en quelque sorte, au point de vue social, ils les gardent pour eux, isolées dans leur esprit, ne les combinent pas avec leur vie sociale. Ou s'ils écrivent un livre ou parlent du haut d'une chaire, ils ne savent pas ou ne veulent pas faire de leurs écrits ou de leurs paroles les éléments d'un système d'influence intellectuelle ou de réussite dans le monde.

Quelquefois ce manque de synthèse est compensé par des richesses peut-être préférables. On entrevoit, quoi qu'il en soit, l'immense variété de types que pourraient donner les différentes formes de la combinaison de l'analyse et de la synthèse, et les insuffisances de l'une et de l'autre, même dans des esprits très suffisamment équilibrés.

§ 6.

Quelques causes de discordance.

Dans le désordre dont témoignent les discordances si variées entre l'analyse et la synthèse, on peut souvent surprendre la cause immédiate qui empêche l'esprit de profiter de ses observations et de ses critiques. C'est un préjugé, un sentiment, une idée préconçue, une synthèse intellectuelle ou affective déjà forte qui stérilise tout un travail important. Incapable d'assurer la systématisation de l'esprit, d'empêcher la production de l'observation ou de la critique, elle est encore très capable d'empêcher que cette systématisation ne se fasse en dehors d'elle ou contre elle, d'enrayer le déve-

loppement de la critique ou de l'observation, d'en arrêter les conséquences.

Telle personne n'arrivera jamais à se faire scientifiquement une opinion sur un point donné pour la vouloir trop bien faire, et pour examiner de trop près tous les éléments de la question, qui, si elle est stimulée par un désir ou un préjugé, prendra immédiatement parti en des questions qui engagent la première et voilera d'une synthèse inconsciente et erronée les observations qui l'avaient dominée jusqu'ici. Certains savants se refusent à se servir des résultats de leurs observations et de leurs analyses pour construire des idées sur l'ensemble du monde, mais acceptent des enseignements philosophiques ou religieux qu'ils ne contrôlent pas sérieusement. Leurs observations et leurs analyses les porteraient logiquement à la négation ou au scepticisme à l'égard de telle ou telle croyance, mais ils n'en tiennent pas compte et reçoivent une doctrine comme vraie par des synthèses qu'a inspirées ou dirigées l'éducation ou la pression du milieu. Toutes les fois qu'on admet comme vraie, pour des raisons morales, politiques ou utilitaires, une proposition qui heurte les résultats de l'observation ou du raisonnement, on réalise cette discordance de l'analyse et de la synthèse que je signale ici. Cela est très fréquent. Je pourrais mentionner, entre autres, une personne, d'esprit plutôt synthétique, il est vrai, mais très capable aussi d'observer, d'analyser et d'apprécier les actes des personnes qu'elle voit, qui porte bien souvent sur ces personnes des jugements tout à fait opposés à ce que lui a montré son expérience. Ces jugements lui sont suggérés par des sentiments, des idées un peu convenues, des habitudes d'esprit : crainte de la malveillance, anciennes sympathies ou

idée arrêtée d'avance de ce que doit être telle ou telle personne.

Tous nos sentiments, toutes nos idées tendent ainsi à créer cette discordance, et parmi nos sentiments et nos idées il faut spécialement noter, comme ayant une importance considérable, ceux qui nous sont inspirés par l'hérédité, l'éducation, l'exemple, par les grandes forces sociales qui nous forment et qui nous déforment. Toute synthèse est ennemie de l'analyse, qui ne peut lui servir à rien. Et comme le propre de l'analyse est de dégager les éléments sans les enchaîner à de nouvelles synthèses un peu fortes, on peut juger de la faiblesse relative de ceux-ci par rapport aux systèmes tout formés déjà, aux croyances et aux affections. Aussi l'observation et l'analyse impartiales et désintéressées sont-elles rares. On pourrait même s'étonner qu'elles ne le soient pas davantage si d'ailleurs les vérités qu'elles tendent à mieux faire connaître n'avaient pas leur utilité pour la vie de l'esprit, si l'erreur même fortifiée par le milieu, même utile et commode d'abord, ne finissait souvent par être une cause de ruine qu'il n'est pas mauvais de compenser un peu par une recherche, généralement très modérée, de la vérité, même apparemment inutile.

§ 7.

Conclusion.

Voilà, il me semble, comment les excès de l'analyse et de la synthèse peuvent faire broncher encore même les esprits les mieux équilibrés. Ceux-ci pèchent à chaque instant soit dans un sens, soit dans l'autre. Peut-être les nécessités de la vie, le besoin de croyance,

et le besoin d'action, font-ils de l'activité synthétique une cause plus fréquente d'erreurs puisqu'elle est d'une nécessité plus impérieuse et d'une utilité plus apparente et plus immédiate. L'excès de l'analyse est une manière de vice aristocratique, au moins à quelques égards et par quelques-unes de ses formes, dans la république des esprits.

Ce mélange un peu incohérent d'analyse et de synthèse, ce manque d'équilibre qui se retrouve jusque chez les équilibrés, ne doit pas nous empêcher de reconnaître les cas où se produit à peu près l'équilibre vrai de l'analyse et de la synthèse, avec la combinaison coordonnée des deux opérations mentales. Au lieu d'un assemblage de défauts opposés, nous trouvons alors la combinaison harmonieuse de deux qualités primordiales qui est elle-même une nouvelle qualité. Au lieu de l'observation, de la critique sans résultat, ou de la croyance précipitée et de l'irréflexion, la décision sûre, la croyance raisonnable et méditée. L'analyse ne se produit alors chez l'équilibré que pour fournir des matériaux à une synthèse et la synthèse ne s'accomplit qu'avec des matériaux convenablement préparés par l'analyse. C'est là un idéal dont on se rapproche plus ou moins et un type abstrait que réalisent avec une pureté plus ou moins grande, bien des esprits de valeur très différente, depuis les équilibrés pauvres, les routiniers sans grands besoins intellectuels et chez qui les deux opérations antagonistes et complémentaires sont bien faibles l'une et l'autre, jusqu'aux grands équilibrés chez qui elles sont toutes deux très remarquables et qui, s'ils n'ont pas forcément plus de force et de subtilité que les autres, sont au moins les esprits qui unissent le mieux ces deux qualités et restent les moins incomplets que nous connaissions.

CONCLUSION

I

LES RESSEMBLANCES ENTRE LES EXCÈS DE L'ANALYSE ET CEUX DE LA SYNTHÈSE

§ 1.

Les excès de chaque procédé lui nuisent à lui-même.

Si nous examinons à un point de vue très général les désordres produits par le manque de synthèse et ceux qu'engendre l'insuffisance de l'analyse, nous reconnaissons que, sous des formes différentes et même opposées, ils cachent aussi certains traits communs.

L'un comme l'autre nuit à la systématisation de l'esprit : l'un, le défaut de synthèse en la retardant pour la rendre moins imparfaite et en l'empêchant parfois de se produire pour ne pas la laisser s'organiser prématurément, l'autre, le défaut d'analyse, en la laissant s'accomplir trop vite sans que les conditions de sa bonne constitution soient suffisamment réunies.

Et chacune de ces deux grandes opérations, l'analyse et la synthèse, finit, en nuisant à l'autre, par se nuire à elle-même. L'analyse ne peut guère être faite que par des systèmes analyseurs produits eux-mêmes par des synthèses. Elle ne commencerait même pas à être un peu remarquable sans les synthèses préalables qui la préparent et par le moyen desquelles elle s'effectue. On peut même dire qu'il ne se produirait aucune analyse si quelque élément déjà systématisé ne l'opérait. De son côté, si l'analyse n'est pas poussée assez loin, la synthèse reste incomplète, partielle, imparfaite par conséquent et ne peut guère s'améliorer que par un perfectionnement, par un développement marqué de l'analyse.

Ce n'est pas que l'analyse soit toujours au point de vue d'une logique abstraite, nécessaire à l'esprit qui doit opérer la synthèse. Nous avons vu que, parfois, la synthèse est bonne, quoiqu'elle ne soit pas précédée d'une analyse qui ait isolé, trié, et préparé les éléments dont elle aura besoin. En ce cas la synthèse qui se forme fait elle-même directement à d'autres systèmes les emprunts nécessaires. L'élément qu'elle s'assimile passe d'un système à l'autre, ou bien il reste attaché. simultanément ou successivement, à deux ou à plusieurs systèmes, sans avoir été jamais réduit par l'analyse à l'état d'un élément isolé, vivant d'une existence relativement indépendante. Il faut tenir compte encore de ce que les décompositions opérées par les analystes, préparent des matériaux aux esprits synthétiques qui, sans se livrer eux-mêmes à des analyses très minutieuses, profitent — toujours sans doute au prix d'opérations analytiques comme l'observation et la compréhension, mais au prix d'analyses plus simples — du travail exécuté par d'autres. Mais en fait, et

malgré tout, il arrive très souvent que les synthèses qui n'ont pas été précédées d'une analyse assez minutieuse sont mal faites, conduisent à des théories fausses, à des croyances plus ou moins défectueuses, à des erreurs grossières. Cela se comprend suffisamment quand on songe à l'imperfection de l'esprit de l'homme, à la pauvreté de ses connaissances, à l'état si rudimentaire de sa pensée, à la grossièreté de ses pratiques.

Et dans tous ces cas, c'est l'esprit de synthèse, c'est le besoin d'agir vite et de croire rapidement qui a nui à la bonne synthèse, à l'action sensée, à la croyance raisonnable. Cela est assez ordinaire. Un progrès en empêche souvent un autre plus considérable, un faux progrès en empêche aussi bien un vrai. On en a continuellement la preuve dans la vie sociale, où l'installation, par exemple, d'un mode d'éclairage, retarde quelquefois pour très longtemps l'installation d'un mode d'éclairage supérieur. Dans une certaine mesure, c'est là un mal nécessaire, car on ne ferait jamais rien si l'on voulait toujours attendre de pouvoir faire mieux et la remarque peut s'appliquer aux synthèses individuelles prématurées aussi bien qu'aux synthèses sociales, à la formation des théories comme à celle des institutions ou des grandes exploitations industrielles. Dans une certaine mesure aussi, c'est un mal qu'il faut tâcher d'éviter, mais je n'ai pas ici à en rechercher les moyens ni à indiquer la bonne proportion, le dosage approximativement louable de conservation et de changement.

En certains cas, l'esprit trop synthétique peut en venir à nuire non seulement à la qualité de la synthèse, mais même à sa quantité. De même qu'un excès d'esprit d'analyse peut finir par rendre l'analyse impossible, de même l'excès de la tendance synthétique pourrait

empêcher toute synthèse. Il n'est pas rare que des esprits soient arrêtés dans le développement de leur pensée par leur inaptitude à l'analyse. Ils veulent synthétiser sans avoir les éléments de leur système, et alors ils hésitent, ils piétinent sur place, ils s'agitent vainement, et faute de quelque analyse, ils ne peuvent arriver même à la synthèse trop hâtive et erronée.

§ 2.

Aspects semblables, à certains égards, des types auxquels aboutissent les excès de l'analyse et ceux de la synthèse.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si le défaut d'analyse et le défaut de synthèse aboutissent parfois à la manifestation de types qui se ressemblent par bien des aspects. L'insuffisance de la synthèse et la prédominance de l'analyse amènent l'isolement, le dégagement de nombreux éléments psychiques extraits des divers phénomènes mentaux qui deviennent chacun le centre d'un petit système destiné à les enchâsser, à leur permettre de vivre. Comme ils n'empêchent pas absolument la vie de l'individu, de ses tendances essentielles, par conséquent de ses désirs, de ses habitudes, il existe à côté d'eux, un peu en dehors d'eux, bien d'autres systèmes psychiques plus ou moins étroitement unis et systématisés formant la base de la personnalité.

Mais chez l'esprit trop synthétique, qui forme trop vite ses systèmes pour les faire bien larges et bien cohérents à la fois, nous constatons un état qui, à bien des égards, est analogue. Chez lui aussi, les systèmes formés peuvent ne pas parvenir, précisément parce

qu'ils ont été mal formés, à s'unir en un système supérieur, ils continuent à vivre cependant dans l'esprit, mais assez isolés, incohérents, et nous retrouvons la vie indépendante d'éléments psychiques organisés, qui restent comme juxtaposés, et vivent toujours à côté des tendances et des désirs plus essentiels au moi, et qui peuvent, comme dans le cas précédent, rester assez en dehors d'eux. Par un procédé inverse, des esprits différents ont réalisé des types qui se ressemblent, dont les imperfections sont à peu près les mêmes et peuvent produire des conséquences analogues. Mais si l'on considère que l'analyse est toujours accompagnée de quelque synthèse, et que, dans le second cas, la synthèse reste bien imparfaite, on sera peut-être porté à rapprocher ces deux cas et à y retrouver un même processus arrêté un peu plus tôt dans le premier et particulièrement troublé dans le second par l'influence de la synthèse hâtive qui n'est cependant pas nulle dans l'autre.

II

L'ŒUVRE DES ANALYSTES ET DES ESPRITS SYNTHÉTIQUES

Nous avons passé en revue différents types caractérisés par la prédominance relative de l'une des deux opérations contraires que nous avons trouvées, partout et toujours, si inextricablement unies. Ces types, cependant, nous ont paru d'une indiscutable réalité.

Leur emploi, leur utilité, leur fonction, nous avons pu les reconnaître aussi çà et là, et il me suffira, pour

conclure, de résumer brièvement ici et de coordonner les traits généraux qui ressortent de l'étude qui précède. Les équilibrés seuls forment un type complet, et qui virtuellement, se suffit à lui-même; les autres, les analystes et les synthétiques bien caractérisés sont des spécialisés dont le travail n'est utile et ne peut, en tout cas, prendre toute sa valeur qu'en se complétant par le travail accompli par le type opposé. Il se produit ici une division du travail social, assez mal faite en général, pour les raisons que nous avons vues, mais qui a pourtant son utilité, et qui l'aura peut-être de plus en plus. Quelques vagues tentatives ont été ébauchées pour organiser, par exemple, la récolte des documents d'une façon systématique. Mais d'une façon plus spontanée, elle s'accomplit continuellement avec peu de régularité, il est vrai, et non sans beaucoup de pertes et de travail, et elle accumule sans cesse des matériaux pour les futures synthèses. Ce qui contribue à rendre inutile une bonne part de ce travail, c'est que ceux qui l'opèrent n'aiment guère, en général, que d'autres viennent en profiter pour construire les synthèses auxquelles ils ont renoncé, par esprit scientifique ou par impuissance. C'est aussi que les synthétiques qui pourraient, parfois trop prématurément, construire les systèmes ne sont pas souvent fort habiles à employer les matériaux préparés par les autres, ni même toujours à se servir de ceux qu'ils ont préparés eux-mêmes. Cependant, il n'est pas sans exemple de voir un esprit synthétique employer assez heureusement ce que lui fournissent les observateurs et les analystes, et même provoquer les recherches, organiser autour de lui un travail patient dont il coordonnera les résultats. Grâce à ces combinaisons, et grâce aussi à ce que font les équilibrés, l'œuvre de l'humanité s'accomplit, un peu

au hasard sans doute, et sans que rien garantisse qu'elle s'avancera bien loin et qu'elle sera toujours en progrès.

En attendant, cette œuvre continue à transformer, dans une certaine mesure, le monde, à en solidariser les différentes parties, à y préparer, à y réaliser déjà une finalité générale encore imperceptible sur bien des points. Cette réalisation s'effectue par les deux grandes opérations dont nous avons vu l'antagonisme et l'association. Le monde arrive jusqu'à l'humanité, dans les perceptions, par fragments compacts, par blocs un peu informes qu'il faut décomposer et polir, soit en séparant les sensations les unes des autres, soit surtout en y trouvant des caractères abstraits et généraux, en formulant des lois. C'est là le travail de l'analyse, et celui de la synthèse consiste à reprendre et à recomposer ces éléments isolés, à en faire des combinaisons abstraites et concrètes qui vont constituer dans l'humanité la connaissance du monde extérieur d'une part, et de l'autre les diverses formes de la réaction de l'humanité sur lui, les projets, les arts, les industries, les volitions diverses par lesquelles l'humanité transforme le monde en se transformant elle-même et introduit dans l'un et dans l'autre plus de finalité.

Mais cette action réflexe sociale par laquelle l'homme réagit sur le monde se compose d'innombrables actions individuelles dont elle est la synthèse, comme celle-ci se compose d'innombrables actions cellulaires. Si nous considérons donc l'individu, nous faisons sur lui les constatations que nous faisions sur l'humanité en général. Il reçoit des impressions, les analyse, dissocie leurs éléments et les recompose ensuite. Ce n'est pas seulement le monde qui l'impressionne, c'est encore et surtout l'humanité, le milieu social, les autres individus

plus ou moins semblables à lui. Et sa fonction n'est pas seulement d'augmenter la finalité dans le monde, mais de la faire régner dans la société. L'analyse et la synthèse trouvent, dans l'exercice de cette fonction, la place que nous avons étudiée. Nous avons vu aussi comment des spécialisations nécessaires mais incomplètes assignent souvent à un individu une partie de cette fonction de préférence à l'autre. Quelquefois aussi un autre individu, un équilibré peut remplir à lui seul les deux parties de la fonction ; il se spécialise alors à d'autres points de vue, car il ne peut pas s'occuper de tout ce qui concerne l'humanité, et la spécialisation est toujours réelle quoique très différente par la forme et par le degré.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

Les esprits synthétiques.

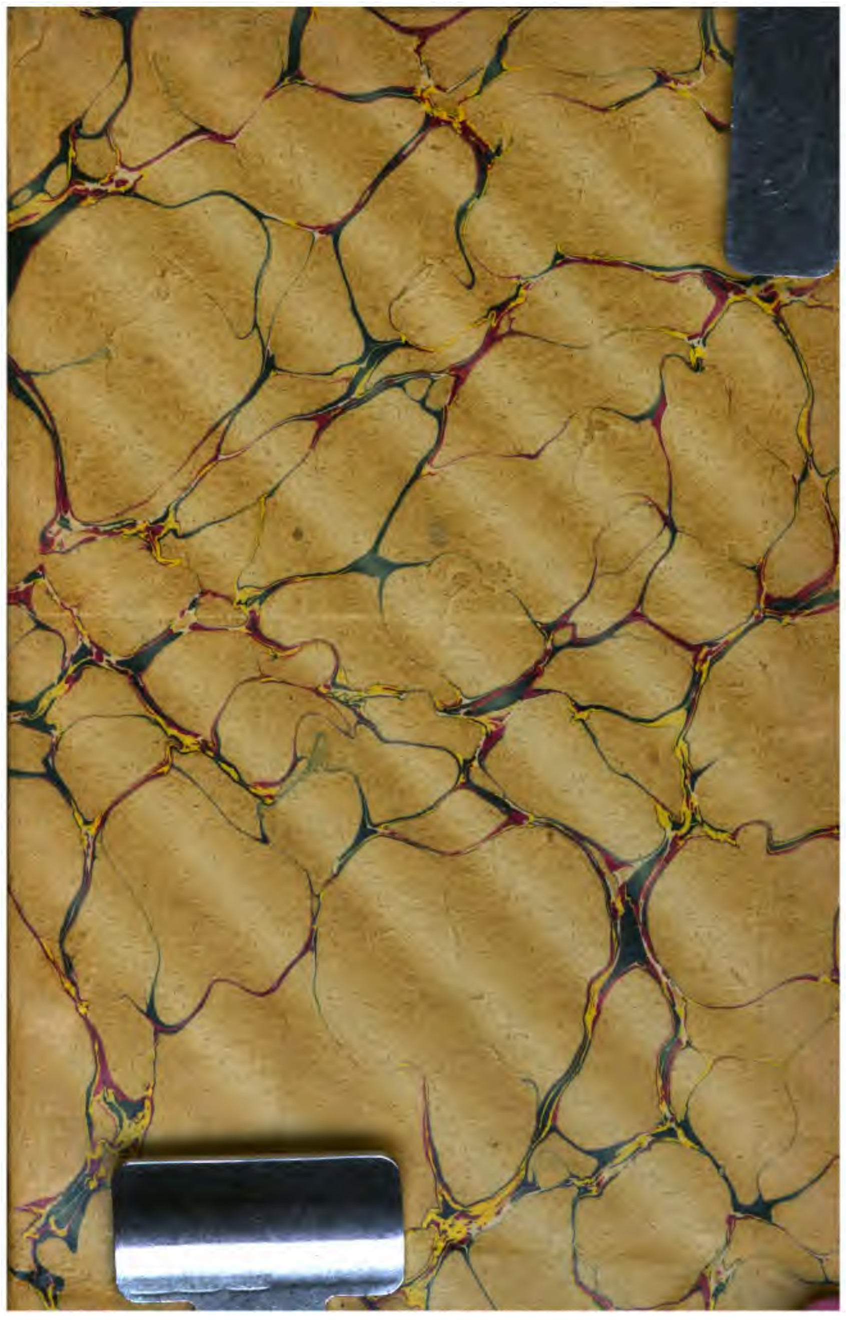
CHAPITRE PREMIER. — La synthèse psychique et sa domination.

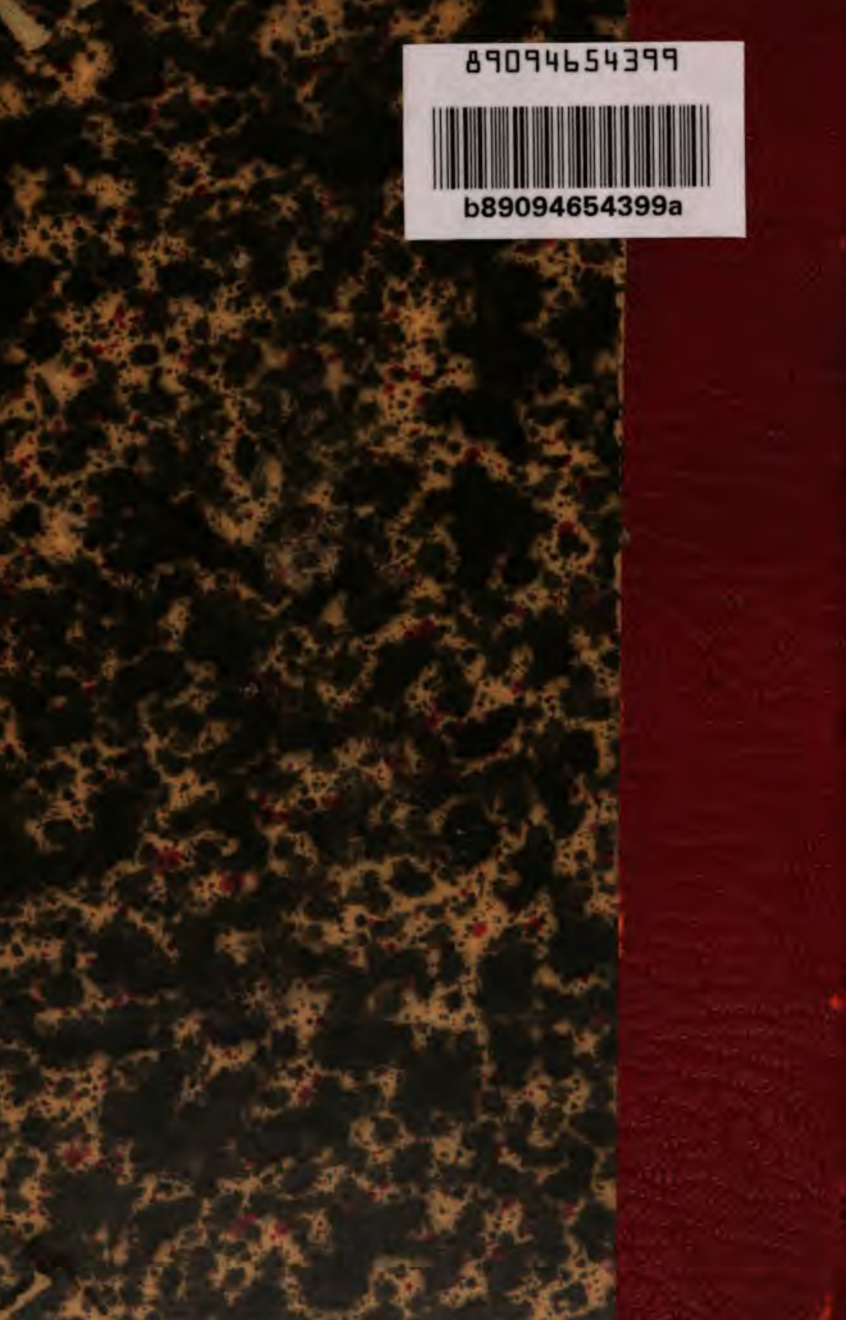
TROISIÈME PARTIE

Les excès de la synthèse et de l'analyse chez les équilibrés.

Paris — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 2211.


89094654399
B89094654399A




89094654399
b89094654399a